Paysages haut-laurentiens

3

Atlas des paysages — volume 3

COMPRENDRE LES PAYSAGES

Août 2026



Ce projet est réalisé grâce au gouvernement du Québec dans le cadre du plan de mise en oeuvre 2023-2027 de la Politique nationale de l'architecture et de l'aménagement du territoire.

Québec

ISBN 978-2-9825143-3-1 (2026)

LES TOPOGRAPHES | Paysage, ruralité & patrimoine
Août 2026

Chargé de projet :
Louis-Philippe Rousselle-Brosseau

Coordonnateurs du projet à la MRC du Haut-Saint-Laurent :
Alexandre Racicot et Claudia André

Collaborateurs : La Boîte d'Urbanisme (Isabelle Laterreur, chargée de projet) et Emilie Dazé, consultante

© MRC du Haut-Saint-Laurent — Les Topographes, 2026

MRC du
HAUT-SAINT-LAURENT

Toutes les illustrations et photographies présentées dans le présent rapport sont l'œuvre des membres de l'équipe des Topographes sauf lorsque précisé. Les images sans notice proviennent des fonds de la MRC du Haut-Saint-Laurent et des Topographes. Ce rapport et l'ensemble des documents sont disponibles sous licence CC — Attribution/Pas d'utilisation commerciale/Partage dans les mêmes conditions.

Atlas des paysages

Volume 3

Août 2026

Réserve d'exactitude

Malgré toutes nos précautions, des coquilles peuvent subsister dans le présent document. Dans le cas où des erreurs nous seraient signalées, il est possible d'en trouver la liste à jour sur le site internet de la MRC du Haut-Saint-Laurent : mrchsl.com

Avis sur l'usage des appellations

Dans le cadre de cet ouvrage, les appellations, entre autres « ville » et « village », réfèrent à leur sens géographique premier et sont utilisées en référence aux caractéristiques paysagères des lieux, plutôt qu'aux désignations administratives attribuées aux municipalités par le ministère des Affaires municipales et de l'Habitation ou aux types d'entité et statuts définis par la Commission de toponymie du Québec. Cette approche vise à privilégier une lecture territoriale et paysagère, indépendamment des désignations administratives en vigueur.

Les Topographes

PAYSAGE RURALITÉ PATRIMOINE


5



Cinquième section

Comprendre l’évolution des paysages haut-laurentiens

← Image 3-001

Quelque part dans le hameau de Bridgetown, Franklin

A	Trame verte et bleue	→	6
B	Paysages ruraux	→	32
C	Paysages habités	→	56
D	Paysages industriels et infrastructurels	→	82
E	Paysages de la villégiature et du tourisme	→	114
	Complément : représentation sommaire de l’évolution des paysages	→	132

A

Trame verte et bleue

LE HAUT-SAINT-LAURENT DES FORÊTS ET DES COURS D'EAU

Le territoire du Haut-Saint-Laurent se présente aujourd'hui comme un assemblage complexe de forêts résiduelles, de terres agricoles ouvertes, de marécages et de rivières, dont certaines ont été canalisées ou endiguées. La mosaïque paysagère que nous connaissons aujourd'hui est le résultat d'une longue succession de phases d'appropriation, d'exploitation et, plus récemment, de protection des milieux naturels.

↓ Image 3-002

Pont Dickenson sur la rivière aux Outardes, Franklin

Marc Dugal, BAnQ, 1955, E6S7SS1D2515P735-55H, CC-BY-NC-ND



[-125 000 000 À 1534] LE PROTOPAYSAGE HAUT-LAURENTIEN ENTRE DÉSERTS GLACÉS ET TERRES TROPICALES

À travers les témoignages cartographiques, les récits locaux, les monographies historiques et l'analyse de photographies aériennes, il est possible de suivre, sur plus de deux siècles et demi, la transformation conjointe du couvert forestier, du réseau hydrique et des milieux humides de la région. Depuis les rivières nommées en référence à la faune sauvage jusqu'aux réserves écologiques contemporaines, le Haut-Saint-Laurent passe d'un vaste réservoir de ressources ligneuses et fauniques à un territoire où certains reliquats de forêts anciennes et de marais acquièrent une valeur patrimoniale et scientifique de premier plan.

Protopaysages forestiers haut-laurentiens

Bien que l'on confine l'histoire d'un lieu à la présence humaine, le territoire de l'actuel Haut-Saint-Laurent est le fruit d'une lente évolution planétaire qui prend place sur une centaine de millions d'années. De nombreux essais et travaux scientifiques relatent ce qu'ont pu être les paysages de la région à ces époques reculées.

Durant 125 millions d'années, une alternance entre les tropiques et les déserts de glace

Il y a 125 millions d'années, et durant au moins 100 millions d'années, entre autres pendant le Crétacé, l'érosion fait son œuvre sur le socle terrestre où se trouve aujourd'hui le Haut-Saint-Laurent. La région connaît des épisodes tropicaux. Puis, jusqu'il y a environ 30 millions d'années, la plateforme de Montréal se forme et devient l'assise sur laquelle prendront éventuellement place les basses-terres du Saint-Laurent. Le continent est raclé de toutes parts par de nombreux réchauffements, refroidissements, avancées glaciaires et retraits glaciaires (Filion et coll., 2001, 25).

Le réchauffement qui change tout : de taïga en bord de mer

Plus près de nous, il y a 12 000 ans, sous le poids des glaces, la mer de Champlain envahit les terres et se retire graduellement pendant plusieurs milliers d'années. La végétation apparaît donc d'abord sur les hauteurs qui bordent la mer et les quelques collines, qui forment alors des îles et qui s'agrandissent de siècle en siècle (Filion et coll., 2001). Dans la région, Covey Hill forme le rebord du continent et la seule terre émergée d'importance. Elle est probablement recouverte par un désert postglaciaire pendant plusieurs siècles (Gendron et coll., 1999). Il y a 11 000 ans, une végétation apparentée à la toundra remonte en suivant les derniers glaciers et s'établit autour de Covey Hill, des collines montérégiennes et des Appalaches. Une taïga mixte caractérisée par la présence d'épinettes noires et de trembles finit par s'établir.

Il y a 8 000 ans, le climat se réchauffe et l'on voit apparaître sur les quelques terres émergées, notamment le Ridge et le Rocher, une sapinière à bouleaux blancs. Les sapins seraient arrivés il y a 7 500 ans (Filion, 2000; Gendron et coll., 1999). Il faudra attendre cinq millénaires pour que la forêt climacique que l'on connaît aujourd'hui, l'érablière à caryer cordiforme, finisse par s'installer et dominer la région. Toutefois, les sols sont d'une importance capitale pour le développement des paysages forestiers, et le contexte topographique varié du Haut-Saint-Laurent a contribué à l'émergence d'une mosaïque de paysages forestiers.

Avant les contacts, des paysages forestiers bien établis

Avant la venue des Européens, dans les plaines uniformes de la Châteauguay, les ormaies et les frênaies dominent le paysage forestier. Dans les zones de monticules de la Haute-Châteauguay, où les sols sont composés de tills et de dépôts morainiques, le paysage forestier est marqué par les érablières à ormes. Dans toute la région au sud de Sainte-Clotilde, correspondant à l'ensemble paysager de la Forêt haut-laurentienne, la forêt est aussi dominée par l'érablière à orme. Sur les quelques bancs et dunes, dont la particularité réside en leur sol sablonneux, on remarque la présence d'érablières à bouleau jaune; les plus grandes terrasses, à granulométrie plus grossière, ainsi que les autres amoncèlements de graviers, comme les eskers, sont quant à eux le royaume des pinèdes blanches et rouges. C'est le paysage dominant de Cazaville et des piémonts. Les plaines de débordement des lacs montérégiens sont marquées par l'érablière argentée à érable rouge et parfois les saulaies noires. Les anciens bras d'eaux des lacs postglaciaires, comme à Sainte-Barbe et Saint-Chrysostome, sont couverts de tourbières. Enfin, les chênaies rouges se sont établies sur les hauteurs des collines de Covey et de Rigaud (Filion 2000; Filion et coll. 2001).

[1534-1763] RIVIÈRES, FORÊTS ET RESSOURCES AVANT LA CONQUÊTE

Des rivières qui rappellent l'importance de la faune haut-laurentienne

Avant même que le toponyme « Châteauguay » ne s'impose, la rivière qui traverse le territoire est désignée rivière du Loup, évoquant directement la faune. Le toponyme, lié à la présence d'un grand mammifère alors commun dans la région, aurait été relevé sur l'acte de concession de la seigneurie de Châteauguay en 1673. Ce type d'appellation (Ménard-Robidoux, 1970) laisse entrevoir un paysage dominé par la forêt riveraine et par l'abondance de la faune, dont la présence marque suffisamment la mémoire des habitants pour orienter la toponymie locale et alimenter les légendes (Ménard-Robidoux, 1979). Un phénomène similaire peut être observé au ruisseau Oak, un tributaire de la Châteauguay qui arrose le canton d'Elgin; son nom autochtone aurait référé à la loutre. Robert Sellar, l'historien et fondateur du journal *The Gleaner*, note dans ses récits des altercations avec des ours (Sellar, 1888), notamment, et leur présence est attestée dans quelques légendes kanien'keha (Tehanetorens, 2008). Les outardes s'aventuraient aussi en grand nombre sur les plaines humides, aujourd'hui cultivées, qui entourent une rivière auxquelles elles ont donné leur nom. La truite et le saumon étaient retrouvés en abondance dans les rivières qui portent aujourd'hui leur nom. Les rivières et ruisseaux ne sont pas seulement des axes de circulation, elles constituent aussi un habitat essentiel, articulant une mosaïque de milieux boisés et humides qui structurent le Haut-Saint-Laurent avant le grand cycle des défrichements.

Un riche patrimoine toponymique

D'ailleurs, un riche univers toponymique hérité des Premières Nations commence à peine à être revalorisé et mis à jour. Les Kanien'kehá : a, les W8banakiak et les Nations qui les ont précédés (les Onkwehón : e ou « peuples d'origine », selon les Kanien'kehá : a) ont laissé en héritage des toponymes descriptifs qui témoignent d'une relation profonde avec leur territoire. Par exemple, les principales Nations qui parcouraient les eaux du Saint-Laurent, dans la région, l'ont nommé en référence à sa dimension impressionnante, la « grande rivière », Kaniatarowanénhne ou Kchitegw. La Châteauguay, dont le nom réfère aujourd'hui à la seigneurie, et dont le toponyme a d'obscures racines françaises, est connue sous le nom d'Oshahrhè : on, autrement dit la rivière aux Quenouilles. Le toponyme moderne des Adirondacks est en relative adéquation avec son nom autochtone, Ratirón : aks, qui réfère à des peuples algonquins qui « mangeraient des arbres ». Le site d'Ahkwesásne réfère à la présence de perdrix qui tambourineraient. Notons que les sites officiels privilégient la graphie allochtone, mais le contexte semble évoluer depuis quelques années, et il serait souhaitable que les graphies autochtones soient privilégiées à l'avenir. On trouve à d'Ahkwesásne deux secteurs, soit la péninsule de Kaná : akon et la côte de Tsi Snaíhne. Il se dégage ainsi un portrait paysager de collines et rivières, Onontohará : e tánon kaniatarákta, « in the hills and along the rivers », comme diraient les Kanien'kehá : a (kanienkeha.org, 2025). La richesse toponymique attend toujours d'être révélée; des enquêtes pourraient permettre de mettre à jour la nomenclature potentiellement associée aux collines, aux vallées, aux forêts et aux rivières et, ainsi, en apprendre davantage sur les paysages et les peuples historiques du Haut-Saint-Laurent.

La colonisation et le changement du regard porté sur le paysage

Côté fleuve, le lac Saint-François constitue déjà, au 17e siècle, un chemin fréquenté l'hiver, par la voie des glaces, et l'été, par des navires et barges des explorateurs et des bûcherons en quête des Pays-d'en-Haut. Le Saint-Laurent est cependant plus difficile à remonter que la rivière des Outaouais et ses nombreux tributaires, en raison des rapides imposants qui le barrent en plusieurs lieux de part et d'autre de la côte haut-laurentienne.

Au début du 18e siècle, les sources montrent que l'actuel territoire montérégien, dont fait partie le Haut-Saint-Laurent, devient rapidement un territoire stratégique pour l'approvisionnement en bois des chantiers navals. À partir de 1724, plusieurs secteurs sont identifiés comme particulièrement propices à la coupe, et l'on voit se mettre en place un vaste système d'exploitation forestière qui alimente les besoins de la colonie le long du Richelieu et des berges du haut Saint-Laurent (le haut cours du fleuve, à ne pas confondre avec la MRC du 20e siècle), notamment vers le Long-Sault (Filion et coll., 2001). La forêt n'y est plus seulement un décor, elle devient une ressource organisée, mobilisée à grande échelle pour soutenir les infrastructures militaires et navales.

TOPONYMIE AUTOCHTONE DU HAUT-SAINT-LAURENT

TOPONYME OFFICIEL SELON LA CTQ	TOPONYME AUTOCHTONE	LANGUE	SIGNIFICATION
Fleuve Saint-Laurent	Kchitegw[1]	Aln8ba8dawaw8gan (Wôbanakiak)	La grande rivière
	Kaniatarowanénhne[2]	Kanien'kéha	Lieu de la grande rivière
	Kahrhionhwa'kó : a[2]	Kanien'kéha	La grande rivière
	Roiatatokenti[3] Raoteniateara[3]	« Mohawk »	Toponymes rapportés sans source dans plusieurs documents gouvernementaux
Lac Saint-François	Naroua[3]	Inconnue	Sans signification connue
Rivière Châteauguay	Oshahrhè : on[2] Shahrhè : on[2]	Kanien'kéha	« Cattail » ou quenouilles
Akwesasne	Ahkwesásne[4]	Kanien'kéha	Où la perdrix tambourine (à préciser)
	Kaná : akon[4]	Kanien'kéha	« À la ville »[5]. Réfère au district d'Ahkwesásne localisé sur la pointe dite de Saint-Régis
	Tsi Snaíhne[4]	Kanien'kéha	Réfère au district d'Ahkwesásne localisé sur le chenail, ou Snye (possible corruption du mot)
Rivière Saint-Régis	Ahkwesásne[2]	Kanien'kéha	Où la perdrix tambourine (à préciser)
Adirondacks	Ratirón : aks[2] Haderondah[3]	Kanien'kéha	Ils mangent des arbres (en référence aux peuples algonquins présents dans le secteur)
Site archéologique Droulers/ Tsiionhiakwatha	Tsiionhiakwatha	Kanien'kéha	Lieu où l'on récolte les baies[6]
Références	1. Plourde, dans Rousselle-Brosseau et coll., 2025 2. The Decolonial Atlas, 2025 3. Commission de toponymie du Québec, 2025 4. Mohawk Council of Akwesasne, 2024 5. Kanienkeha.org, 2025 6. Parcs Canada, 2025		



Dans les décennies qui suivent, l'exploitation de la forêt bat son plein dans l'actuelle Montérégie, à proximité de la florissante colonie de Ville-Marie, et dans les seigneuries voisines. Entre 1732 et 1751, le défrichement et la coupe de bois s'intensifient à un point tel que les feux de forêt, déclenchés intentionnellement ou accidentellement par les voyageurs et les chasseurs, deviennent fréquents et destructeurs (Filion et coll., 2001). La forêt montérégienne est alors engagée dans un cycle de prélèvements massifs, dont les retombées ne se font pas encore ressentir dans l'actuel Haut-Saint-Laurent, un territoire dont la localisation, trop frontalière, diminue l'attrait du peuplement. La région reste à l'écart, fréquentée par quelques rares aventuriers qui n'ont laissé que peu de traces.

Fin du Régime français : prise de conscience sur la rareté des ressources

Entre 1739 et 1759, la pression exercée par la construction navale atteint un sommet. Les études historiques montrent qu'à cette époque, la forêt de chêne et d'autres essences recherchées est en voie d'être largement entamée dans les basses terres, au point de menacer la poursuite de l'industrie navale elle-même. Plus particulièrement, on commence à manquer de chêne, un bois dur prisé pour la construction (Mathieu, 1971). Dans ce contexte, des mesures de protection spécifiques de cette essence sont décrétées, signe que l'on prend conscience du caractère fini de la ressource. À la veille de la Conquête, on estime que 20 % du territoire de Vaudreuil et Soulanges sont déjà défrichés, et jusqu'à 30 % dans le secteur de l'île Perrot, alors que de vastes superficies demeurent encore boisées dans les seigneuries plus récemment concédées, notamment Beauharnois, où la colonisation traîne en raison de facteurs politiques et géographiques (Filion, 2000). L'actuel Haut-Saint-Laurent s'inscrit ainsi dans un ensemble régional où la forêt commence à reculer, mais où les rivières et les marécages restent omniprésents, constituant le fond de scène écologique de la vallée.

À l'aube de la Conquête, une région forestière et humide à la porte de grands bouleversements

Ainsi, au tournant de la décennie de 1760, le Haut-Saint-Laurent est encore essentiellement une région majoritairement forestière, où le caractère fluctuant du lac Saint-François, qui n'a pas encore été domestiqué, vient effacer les limites entre l'eau et la forêt. Les vastes forêts humides couvrent de bonnes portions de Sainte-Barbe, de Saint-Anicet, de Dundee, et même de Godmanchester et Ormstown. En effet, toujours selon le récit de Robert Sellar (1888), on note de nombreuses anecdotes à propos des difficultés des colons qui tentent tant bien que mal de mettre en valeur leur concession bourbeuse et parsemée de monticules. Des régions humides sont attestées aux quatre coins de l'actuelle MRC du

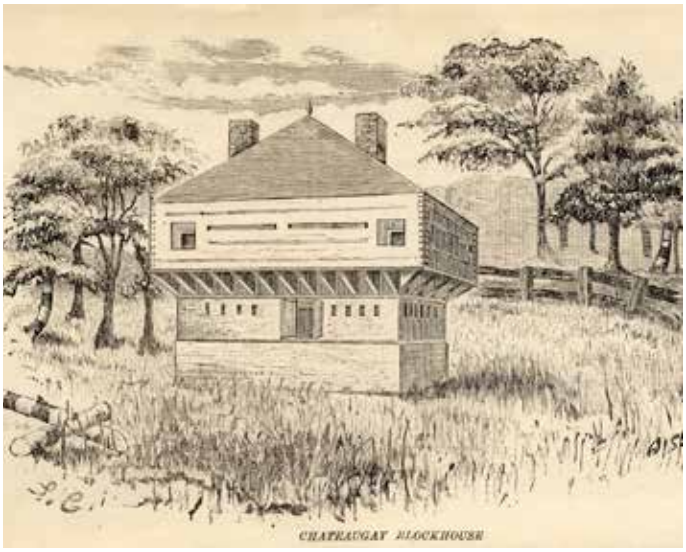


Image 3-003 ↑

Blockhaus de la rivière Châteauguay

James Lovell Wiseman, 1888, BAnQ, 2727620, Domaine public



Image 3-004 ↑

À l'orée d'une forêt haut-laurentienne (Havelock)

Haut-Saint-Laurent : sur la côte du lac, près des Teafields, dans les monticules châteauguayens, autour de la rivière aux Outardes, et même dans la grande région entre Saint-Chrysostome et Sainte-Clotilde, affectueusement nommée *The Wilderness* sur les cartes les plus anciennes. Les témoignages de Sellar (1888) sont clairs : seuls les monticules, les crêtes et les collines semblent secs dans le Haut-Saint-Laurent, ce qui augmente la charge de travail du colon qui souhaite s'établir et cultiver.

> « The level land between the knolls and ridges was swampy and unfit for cultivation » (p. 202). « The clearances were confined for many years to the knolls, but gradually the swamps [...] were cleared and drained and fine farms formed » (Sellar, 1888, 199).

On sent toutefois, en 1760, que ce n'est qu'une question de temps avant que l'actuel Haut-Saint-Laurent ne vive les mêmes bouleversements et développements que les seigneuries voisines. En effet, la Conquête apportera, avec la nouvelle métropole, un nouveau désir de franchir les seuils géographiques impénétrables que représentent les saults et cascades du fleuve et de la Châteauguay, afin d'aller puiser dans un réservoir de ressources à peine entamé. L'arrivée d'Acadiens déportés, puis l'avènement de politiques structurées de colonisation et d'immigration britanniques et l'instauration de la tenure cantonale donneront le ton au plus grand changement paysager du 19e siècle.



Image 3-005 ↑

Les crêtes, lieux les plus propices à l'implantation (Saint-Anicet)

À l'inverse d'aujourd'hui, les crêtes (sèches) primaient sur les plaines (humides)



Image 3-006 ↑

Milieu humide du Ridge en hiver (Godmanchester)



Image 3-007 ↑

Les monticules châteauguayens, une opportunité pour la colonisation

[1780-1820]
LA RUÉE VERS LES FORÊTS HAUT-LAURENTIENNES

À partir des années 1780, une nouvelle phase s'ouvre, marquée par un défrichement fulgurant dans certaines seigneuries de la région. De l'autre côté du lac Saint-François, dans la région aujourd'hui appelée Soulanges, Filion montre que la progression de l'agriculture entraîne un retrait spectaculaire du couvert forestier entre 1780 et 1830, facilité par la nature des sols, notamment les terres argileuses des hautes plaines, plus favorables à la culture que les sols pierreux de certains plateaux (Filion, 2000). Le paysage évolue d'une matrice forestière percée de clairières à une trame de champs plus continus, où les boisés se fragmentent en lambeaux.

Dans le Haut-Saint-Laurent proprement dit, cette dynamique se combine avec l'arrivée de nouveaux groupes de colons. Entre 1788 et 1792, les premiers Américains et loyalistes ouvrent des clairières dans ce qui deviendra le canton de Franklin et dans la portion Russeltown de la seigneurie de Beauharnois (McKell, 1982). Ils tracent des chemins rudimentaires, dont la « route Clinton » vers les États-Unis, et insèrent leurs habitats dans un milieu encore largement forestier. La forêt reste dominante, mais les clairières se multiplient le long des crêtes et des corridors de circulation, annonçant la structuration d'un nouveau terroir.

Sur la côte, des Acadiens en exil arrivent dans le territoire de l'actuelle paroisse de Saint-Anicet, entre Port Lewis (Dalhousie Settlement) et l'actuel noyau villageois. Il s'agit des Dupuis, qui seront suivis par la famille Caza, puis les Cartier, les L'Écuyer, les Cascagnette[1], les Bercier et les Quenneville. Les pointes prennent rapidement le nom des familles; les pointes Caza et Cascagnette abritent d'anciens sites de sépulture (Rogers, 1969). On note que les résidences des réfugiés acadiens sont si éloignées les unes des autres, qu'il ne se crée pas de véritable front de défrichement sur la côte. Il en va de même dans les hauts pays autour de Covey Hill. La forêt haut-laurentienne, tant côtière qu'intérieure, est percée de modestes clairières.

Malgré ces avancées, la fin du 18e siècle demeure, à l'échelle régionale, une période où le couvert forestier reste important. Le Haut-Saint-Laurent se trouve alors au contact de zones anciennement exploitées pour la marine et des arrière-pays où la forêt conserve une prédominance nette. Le statut de squatteurs de la majorité des premiers colons de la région se traduit par une conquête forestière désorganisée. En effet, les cantons sont à peine arpentés, en 1790, et les seigneurs de Beauharnois ne tolèrent pas la présence d'occupants qui ne s'acquittent pas de leur cens. Les Acadiens autant que les Américains survivent de la production artisanale de potasse à l'aide des récoltes ligneuses, maigre fruit de leurs efforts de défrichement. La potasse, résidu de l'arbre brûlé, est une composante chimique prisée, utilisée autant pour la production de fertilisants que de savon, de céramique ou de colorant pour les tissus (Brisson et Bouchard, 2006).



Image 3-008 ↑

Extrait de la carte de Joseph Bouchette (1815) montrant la faible progression des défrichements dans la région

Bouchette, 1815

Note : [1]Casganette : G. A. Rogers réfère probablement à la famille Castagner et la pointe Castagner

Napoléon, à l'origine du défrichement du Haut-Saint-Laurent

Le tournant du 19e siècle est néanmoins marqué par une mutation majeure liée au contexte international. Un peu avant 1800, l'Angleterre, soumise au blocus continental napoléonien, se tourne vers le Canada pour s'approvisionner en bois de construction. Les forêts de la vallée du Saint-Laurent, dont celles du Haut-Saint-Laurent, deviennent des réservoirs stratégiques de bois de qualité, susceptibles de remplacer les approvisionnements européens compromis (Quenneville, 1980). L'économie régionale s'arrime alors plus fermement à la demande britannique, renforçant les incitations à la coupe et à l'exportation. Les nouveaux seigneurs de Beauharnois y voient une opportunité commerciale, tandis que les autorités coloniales contemplent l'idée de transformer le Canada en colonie de peuplement par l'arpentage de nouveaux cantons.

On retrouve une industrie forestière à la rivière aux Saumons qui embauche des travailleurs des seigneuries avoisinantes, dont celles de la rive nord du fleuve. Certains travailleurs s'établissent éventuellement sur les terres du canton de Godmanchester, dont les premiers arpentages remontent à 1788. Ces nouveaux colons sont plus intéressés par le bois, qui leur permet de faire de la potasse, que par l'agriculture. Les pins blancs abondants des rives du lac Saint-François constituent le principal attrait.

La plaine de la rivière Châteauguay et les Pine Plains, lieux des premiers reculs de la forêt haut-laurentienne

Dans la seigneurie de Beauharnois, l'agent Francis Winter joue un rôle clé dans l'ouverture d'un front de colonisation à partir de 1799. Il cherche à attirer des colons capables de mettre en valeur les terres et d'exploiter la ressource forestière, notamment par la production de potasse et de bois équarri (McKell, 1982). La même année, on enregistre la première transaction de vente de bois équarri provenant de la vallée vers le Saint-Laurent, geste fondateur d'un commerce qui prendra rapidement de l'ampleur. Dans la vallée de la Châteauguay, plus particulièrement, les coupes ralentissent en raison de l'insécurité politique. Les préparatifs, puis la guerre et les batailles de 1812 ont pour effet d'anéantir la colonisation et l'industrie naissante du bois. Vers 1818, les activités reprennent dans la vallée (Milne, 1979). Les quantités augmentent fortement au cours des années 1820, atteignant des volumes de plusieurs dizaines de milliers de mètres cubes, ce qui témoigne de la mise en marché intensive des grands pins et des chênes du Haut-Saint-Laurent (Bouchard et Domon, 1998). C'est à cette époque que surgit le toponyme de Pine Plains, pour désigner la région de Cazaville. Le toponyme est rapporté sur les cartes des arpenteurs de la colonie et par Sellar lui-même.



Image 3-009 ↑

Paysage contemporain des Pine Plains, les premières défrichées



Image 3-010 ↑

La rivière aux Saumons, site de l'une des premières exploitations forestières

Une carte de la seigneurie de Beauharnois (par Francis Winter, National Library of Scotland) montre qu'en 1804, les terres de l'actuelle municipalité d'Ormstown sont occupées seulement sur une mince bande de terre ayant front sur la rive sud de la Châteauguay, en aval du site de la ville, alors que les autres terres sur les rives nord et sud sont en voie d'occupation. Sur le Rocher et vers le site futur du village de Saint-Chrysostome, les terres sont occupées de manière plus importante ou en voie de l'être. Le reste du territoire est encore boisé (LaRose, 1996).

1818 : Isle of Skye et la plaine de Skye, nouveau front de défrichement

En 1818 et 1819, des Écossais du canton de Glengarry, dans le Haut-Canada, traversent le lac Saint-François gelé en hiver afin de s'établir, en squatteurs, sur les terres non défrichées de l'actuel lieu-dit d'Isle of Skye. Ils se joignent ainsi aux familles acadiennes établies depuis quelques décennies déjà un peu plus au nord. Ces nouveaux colons font traverser leurs familles et les vaches sur la glace du lac. Les chênes ont déjà été coupés tout autour, depuis le Régime français, mais les pins sont toujours debout. Ces colons œuvrent donc à la fabrique de potasse pour survivre. Comme ils ne peuvent transformer eux-mêmes leurs maigres productions, ils expédient leur cendre par canot vers Williamstown, ou à pied, à force de bras, sur des pistes à peine tracées jusqu'à Fort Covington, NY.

Ainsi, avant 1820, on constate que les principales régions déforestées du Haut-Saint-Laurent sont celles où l'on trouve le plus de pins, notamment les dunes autour de l'actuel village de Cazaville. On constate aussi le progrès de la colonisation, par des Américains, des cantons du sud. Des percées dans la forêt de l'actuel canton de Franklin suivent une ligne qui part de Russeltown Flats vers l'actuel site de Franklin Centre, puis jusqu'à Stockwell's Corners, et le long de l'axe actuel de la route 202 jusqu'à l'école de pierre. De l'autre côté, le peuplement part du site de Franklin Centre vers la route Pollica. Les principales routes de l'époque suivent aussi ces axes (McKell, 1982). Le motif agroforestier de la région répond toujours, toutefois, à une logique de percées modestes par clairières. La seule exception à cette règle semble s'appliquer, en 1818-1820, à la basse plaine de la Châteauguay, où les seigneurs de Beauharnois ont bien entrepris de lotir et de concéder les terres sur la rive nord de la rivière.



Image 3-011 ↑

Cimetière d'Isle of Skye, Dundee



Image 3-012 ↑

Parcelles en lieu des anciennes forêts de grands pins, dans les Pine Plains de Saint-Anicet

Image 3-013 →

Exploitation du bois de pulpe

J. W. Michaud, BAnQ, 1950, E6S7SS1P81005, CC-BY-NC-ND



↓ Image 3-014

Les forêts humides de la côte anicetoise



[1820-1840]
COLONISATION DES CANTONS, DÉBUT DU RECUL DU PAYSAGE FORESTIER ET STRUCTURATION DU TERROIR

À partir des années 1820, la colonisation franchit un nouveau seuil en s'attaquant plus systématiquement aux cantons situés à l'arrière de la seigneurie de Beauharnois. Avant 1810, un chemin de colonisation part déjà de Russeltown Flats et rejoint le site actuel de Franklin Centre, servant de colonne vertébrale aux défrichements successifs (McKell, 1982). Entre 1815 et 1851, la progression du peuplement entraîne d'importantes modifications dans l'occupation du territoire : les rives des rivières et les terrasses adjacentes sont défrichées, des ponts, des barrages et des moulins s'implantent le long des cours d'eau, qui sont de plus en plus encadrés par des infrastructures humaines (Sellar et Hope, 1974). La rivière Châteauguay, qui formait auparavant un milieu semi-sauvage, devient l'axe autour duquel se fixe le réseau de ponts et de moulins, modifiant les régimes de crue, les niveaux d'eau et structurant les communications interrégionales.

Les incendies et les coupes sélectives jouent aussi un rôle structurant dans cette transformation. En 1825, un incendie majeur décime une bonne part des pins qui poussaient sur les hauteurs au sud d'Ormstown, dans ce que certaines sources désignent comme les « Franklin Higher Lands », ou le Rocher (Brocklehurst, 1979). Ce feu met à nu de vastes surfaces, qui seront ensuite progressivement recolonisées par des peuplements plus jeunes ou converties à l'agriculture. Vers 1830, l'arpenteur Joseph Bouchette décrit sur sa carte un secteur appelé « Blueberry Plains », où la présence de sable et de dépôts glaciaires grossiers a rendu propice la croissance des bleuets, mais aussi de certains pins adaptés aux sols pauvres (Préville, 1985). Michelle Préville, dans ses travaux, avance que l'acidité des sols du Rocher favoriserait la présence desdits bleuets (Préville, 1981). On note aussi que le secteur n'est toujours pas habité en 1830.

Le pin, une ressource lucrative

Les défrichements et coupes forestières s'accélèrent en 1820. Les grandes pinèdes des dunes autour d'Isle of Skye et de Cazaville deviennent très attrayantes. Les pins blancs dominent les coupes réalisées entre 1820 et 1840, répondant à la demande en bois d'œuvre et en mâts de navire (Bouchard et Domon, 1998). Les chênes à gros fruits et d'autres feuillus de grand gabarit sont également prélevés, quand il en reste, souvent dans les meilleurs peuplements des terrasses et des fonds de vallée. Parallèlement, les plus anciennes maisons du Haut-Saint-Laurent sont bâties à l'aide de techniques de construction en pièces de bois horizontales, ce qui témoigne directement de l'abondance des arbres matures et de la disponibilité de gros troncs à proximité immédiate des implantations rurales (Brocklehurst, 1979). Le paysage se transforme en une mosaïque où les zones de coupe intensive alternent avec les clairières agricoles et les massifs forestiers intacts, articulés par les cours d'eau qui servent à la fois de voies de flottage et de drainage.



Image 3-015 ↑

Le Rocher et les Blueberry Plains, au sud-est d'Ormstown

Mouvements de colons vers l'arrière-pays

Au même moment, le peuplement des lots de canton le long de la rivière Noire (Black) et dans les segments riverains du Haut-Saint-Laurent progresse rapidement. Les lots situés près de la rivière Châteauguay sont colonisés et défrichés par des familles canadiennes, en provenance des seigneuries de la Rive-Sud qui débordent; elles transforment la bordure des cours d'eau en un ruban de terres cultivées (McKell, 1982). En 1823, dans la portion du canton de Hinchinbrooke qui deviendra éventuellement Elgin, des colons et squatteurs du Dalhousie Settlement, sur la côte, sont contraints de quitter la seigneurie de Beauharnois, car ils ne reçoivent pas de titre de la part du seigneur. Ils parcourent le territoire à pied afin de s'établir entre les rivières Trout et Châteauguay. Éventuellement, ils s'installeront aussi sur l'actuelle quatrième concession, malgré la nature humide du terrain et la présence d'une réserve du clergé qui limite la disponibilité foncière (Rogers, 1981).

> « The marshy land along the banks of the [Oak] creek took much labor to reclaim, and for years the settlers worked in the wet, finding difficulty in burning their plan heaps and cutting ditches with incredible labor » (Sellar, 1888, 438).

Ceux-ci commencent à occuper et améliorer les clairières laissées en plan par les Américains qui les ont désertées en raison du conflit de 1812 (Brisson et Bouchard, 2006). On raconte que l'église de Kelso (Elgin) sera éventuellement bâtie dans l'une de ces clairières (Gavin, 1981). Ces implantations sur des sols mal drainés nécessitent des travaux de fossés et de digues, amorçant un long processus de transformation des marécages et des bas-fonds en champs.

Certains, moins téméraires, s'éloignent moins de Dalhousie Settlement et choisissent de s'ancrer sur les crêtes de New-Found-Out et du Ridge, encore fortement boisées (Gavin, 1981).

La pêche au saumon, attestée dans (presque) tout le Haut-Saint-Laurent

Entre 1820 et 1840, la progression du peuplement entraîne d'importantes modifications à la rivière Châteauguay; Robert Sellar (1888) raconte que les saumons remontaient la rivière jusqu'à ce qu'on se mette à y aménager des barrages et des moulins. Frank Hope (1974) rapporte aussi le souvenir d'ancêtres d'Allan's Corners qui pêchaient encore le saumon dans la Châteauguay en 1912, malgré ces perturbations.



Image 3-016 ↑

Il n'est pas toujours facile de franchir les cours d'eau de l'arrière-pays. Ici : ruisseau Mitchel, à Franklin Edgar Gilbert, BAnQ, 1952, E6S7SS1P90081, CC-BY-NC-ND



Image 3-017 ↑

On pêchait le saumon dans la Châteauguay, près d'Allan's Corners

Une structuration de la trame agroforestière forte, mais pas uniforme

Bien que le terroir haut-laurentien commence véritablement à se structurer, la dynamique régionale n'est cependant pas uniforme. Certaines portions de la forêt haut-laurentienne semblent bénéficier d'un relatif répit. Bouchard et Domon notent que, malgré l'essor des coupes entre 1820 et 1830, certains massifs forestiers connaissent ensuite une période de moindre pression, avant le retour d'une exploitation des essences de moindre intérêt commercial, comme la pruche, entre 1850 et 1870 (Bouchard et Domon, 1998). Cette alternance entre vagues de coupe intensive et phases d'exploitation plus diffuse contribue à installer, dans la région, un paysage de succession forestière : des peuplements d'âges et de compositions variés, hérités des cycles de coupe, de feu et de régénération. La forêt s'anthropise à bon rythme.



Image 3-018 ↑

Abattis à Saint-Chrysostome

Omer Beaudoin, BAnQ, E6S7SS1P94178, CC-BY-NC-ND

[1840-1910]
TRANSFORMATION DES PLAINES INONDABLES

1840—1870 | Un recul fulgurant de la forêt puis une industrie en déclin

Les concessions des cantons de l'intérieur, tels que Hinchinbrooke, des parties de Hemmingford et de Godmanchester, restent d'abord en retard sur les zones riveraines. En 1842, seulement 16 % des terres du canton de Godmanchester sont défrichées, ce qui laisse deviner l'ampleur de la forêt encore présente à cette date (Bouchard et Domon, 1998). La colonisation progresse toutefois rapidement dans les décennies suivantes : en 1871, 58 % des terres y sont désormais ouvertes, et en 1891, ce sont 83 % des superficies qui sont défrichées (Bouchard et Domon, 1998). Domon et Bouchard constatent d'ailleurs un déclin marqué de l'activité forestière dans la région entre 1850 et 1870. En l'espace d'un demi-siècle, le couvert forestier continu du canton se trouve ainsi réduit à un ensemble de boisés résiduels, souvent relégués aux pentes les plus fortes, aux sols les plus pauvres ou aux marges des cours d'eau.

1860—1870 | La crainte des eaux

La nature particulièrement humide des terres du Haut-Saint-Laurent a rendu nécessaires d'importants travaux de drainage afin de rendre le territoire habitable, en fonction des velléités de colonisation de l'époque. Les récits locaux du 19e siècle rapportent des événements de crue d'une grande ampleur qui ont participé à façonner la mémoire et l'occupation du territoire. En 1862, une crue exceptionnelle de la rivière Châteauguay emporte le pont de Durham à Ormstown, rappelant la vulnérabilité des infrastructures aux variations saisonnières des débits (Milne, 1979), que l'on peine toujours à maîtriser. Quelques années plus tard, on raconte qu'un certain Joe Castell, surpris par une inondation de la vallée, aurait été contraint de passer la nuit dans un arbre, tandis qu'il entendait les loups hurler sur la crête, reflétant à la fois la menace de la crue et la proximité persistante de la faune sauvage (Ruddock et Rogers, 1974).

Les marécages et tourbières jouent, dans ce contexte, le rôle de grands amortisseurs hydriques. Avant 1870, les « Teafields » des actuelles municipalités riveraines de Sainte-Barbe, de Godmanchester et de Saint-Anicet, de vastes dépressions tourbeuses ou marécageuses, sont jugées pratiquement inhabitables. On n'y entretient qu'un usage extensif, lié au foin et à l'exploitation du bois, sur fond de réseau dense de mares de castor et de petits cours d'eau (Hill, 1982). Ces milieux bas servent de réservoirs temporaires, emmagasinant l'eau des crues et la relâchant lentement, ce qui contribue à la régulation des débits dans les rivières principales.



Image 3-019 ↑

La rivière Saint-Louis a été fortement remaniée pour drainer les terres humides de Sainte-Barbe

Feux de tourbe et digues : repousser les frontières du paysage agricole

Après 1870, toutefois, ces écosystèmes font l'objet de pressions croissantes. Les tourbières du Large Teafield, les cédrières humides de la rivière La Guerre et certains marécages associés à la future Réserve nationale de faune du Lac-Saint-François montrent, dans les analyses de Bouchard et Domon, des signes d'influence marquée du cycle des feux (Bouchard et Domon, 1998). Les pratiques d'écobuage, tant chez les Mohawks que chez les colons, ainsi que les feux de friche, contribuent à la transformation de la végétation, à la réduction de certains peuplements conifériens et à la modification de la structure des tourbières. Le feu, utilisé comme outil pour ouvrir le paysage ou pour améliorer les pâturages, devient un facteur central de la dynamique agricole, dont l'expansion se fait au détriment des milieux humides. La pratique fait aussi disparaître des paysages forestiers autrefois typiques du Haut-Saint-Laurent : le drainage des terres enraye presque complètement l'épinette noire qui caractérisait les lieux, à l'image de contrées plus nordiques.

Parallèlement, dans le secteur du littoral qui deviendra Sainte-Barbe, les agriculteurs entreprennent de domestiquer la rive du Saint-Laurent. Dès 1849, des digues sont aménagées pour stabiliser le niveau du lac Saint-François et favoriser la navigation commerciale sur le fleuve et dans ses canaux. Puis, avant 1880, on érige une sorte de « banque » (un talus) pour protéger la plaine barberivaine contre les inondations récurrentes. Peut commencer l'essouchage et le brûlis des terres noires afin de créer un sol plus propice à la culture (Comité du centenaire de Sainte-Barbe, 1982). Ce travail patient de remblaiement et de drainage modifie profondément la zone de contact entre les terres agricoles et le fleuve, au détriment des marais et roselières d'origine. La rive devient moins marécageuse, plus rectiligne et plus cultivée, tout en restant exposée aux grandes crues et aux embâcles.

1880—1930 | Des rivières à endiguer

Malgré tous les travaux d'amélioration, les rivières demeurent susceptibles de brusques réajustements. En 1886, le détachement d'un embâcle sur la rivière des Outardes emporte des segments de berge, ainsi que plusieurs bâtiments, dont certaines maisons lourdement endommagées (Milne, 1979). La rivière reprend son tracé d'origine. Le pont couvert de Durham (Ormstown) ainsi qu'un total de six ponts est emporté dans la catastrophe. Ce type d'événement souligne la fragilité des aménagements humains face aux processus fluviaux, même dans un paysage déjà largement défriché. Les bois flottés, la glace et les sédiments, qui avaient longtemps servi de vecteurs d'exploitation ou de fertilisation naturelle, se transforment alors en facteurs de risque pour les infrastructures villageoises et agricoles.



Image 3-020 ↑

La côte barberivaine, aujourd'hui densément habitée grâce à son surhaussement



Image 3-021 ↑

Aplanissement des levées de fossé à Ormstown, 1955

Omer Beaudoin, Mérite agricole, BAnQ, E6S7SS1D7P285855H, CC-BY-NC-ND

En 1912, on entreprend de construire un barrage à l'entrée de la rivière La Guerre. L'objectif est de libérer la plaine des débordements printaniers. Cet ouvrage est complété par l'assèchement définitif des terres aux alentours du chemin de Planches entre 1929 et 1932 par le creusement de canaux d'irrigation qui redirigent les eaux vers la rivière Saint-Louis (PRMHH de la MRC du Haut-Saint-Laurent, 2025).

Dès la fin du 19e siècle | Des milieux humides et hydriques garants de ressources

Même si les récits historiques retracent surtout l'épopée des commerçants, des grands industriels et de l'exploitation des ressources, il demeure néanmoins que les milieux humides et les prairies inondables du Haut-Saint-Laurent constituent des milieux naturels garants de ressources. Au début du 20e siècle, la trappe du rat musqué devient une activité populaire, notamment dans les marais reliés à la rivière Châteauguay (Hope, 1974). Les trappeurs profitent du cycle saisonnier : après la fonte des glaces, souvent en avril, la baisse progressive du niveau de l'eau rend plus accessible le réseau de terriers et d'îlots. Cette pratique témoigne de l'appropriation fine des rythmes hydrologiques, où la fluctuation des eaux, loin d'être seulement perçue comme une contrainte, fournit aussi un cadre d'exploitation faunique.



Image 3-022 ↑

Redressement d'un fossé en plaine argileuse, 1942

Augustin Mailloux, 1942, BAnQ, E6,S7,SS1,D2,P25514, CC-BY-NC-ND



Image 3-023 ↑

Trappe du rat musqué en Montérégie

Nadon, 1977, BAnQ, Fonds La Presse, P833,S5,D1977-0122

[20E SIÈCLE]
PAYSAGES RÉSIDUELS, RECONFIGURATION DES MILIEUX HUMIDES ET PROTECTION

Une forêt romantisée à l'apparence stable

Au 20e siècle, certains secteurs du Haut-Saint-Laurent conservent une allure presque intemporelle, malgré les transformations subies ailleurs. Phil Norton, s'intéressant au plateau de Covey Hill et à son environnement, insiste sur le caractère « immuable » de ce paysage de crête boisé, qui a pourtant accueilli divers usages humains au fil du temps (cabanes de bûcherons, lieux de passage, occupations éphémères) sans perdre sa trame forestière dominante (Norton, 1986). La topographie particulière, les sols minces et rocheux et l'accessibilité plus difficile ont contribué à préserver ce haut pays, qui apparaît aujourd'hui comme un témoin des forêts du passé, en contraste avec les plaines déjà largement ouvertes.

À plus grande échelle, l'analyse de photographies aériennes réalisées par Bouchard et Domon pour la période 1946-1983 montre que les milieux humides du secteur du lac Saint-François subissent une importante reconfiguration, malgré le maintien relatif de leur surface totale (Bouchard et Domon, 1998). Environ 271 hectares, soit 7 % de la superficie totale des milieux humides, changent de statut, en lien avec le drainage agricole, la rectification de certains cours d'eau, la construction de routes ou la mise en eau de nouveaux bassins. Dans certains cas, des marais sont asséchés et convertis en champs, tandis que, dans d'autres, des zones autrefois sèches deviennent plus humides à la suite de la construction d'ouvrages de retenue. Le paysage naturel ne se réduit donc pas simplement : il se réorganise sous l'effet combiné des pratiques agricoles, forestières et hydrauliques.

Dans un paysage toujours plus habité, la forêt se pare de mystères

Sur la colline Covey, la forêt, et particulièrement le gouffre, devient rapidement un lieu de refuge, et un univers légendaire régional se forge autour d'aventures rocambolesques. Des chasses à l'homme menées par la GRC se terminent parfois dans les bois de la colline. Les grottes du gouffre servent à cacher et passer de l'alcool frelaté de part et d'autre de la frontière, durant la célèbre période de la Prohibition. Des démonstrations d'explosifs sont aussi réalisées sous couvert forestier, à l'abri des regards (Norton, 1986). La notion de communs paysagers semble aussi présente au début du 20e siècle. Dans les collections de cartes postales anciennes du début du siècle, on remarque des groupes communautaires et des familles, vêtus de leurs habits du dimanche, pique-niquer le long des rivières, au gouffre ou à l'orée de la forêt. Les terres sont certes privées, mais reconnues comme essentielles aux collectivités, dont elles font partie de la tradition.



Image 3-024 ↑

Des promeneurs au gouffre de Covey Hill, 1947

A. Mailloux, BAnQ, E6,S7,SS1,D2,P60207, CC-BY-NC-ND



Image 3-025 ↑

Les tourbières du Rocher, près du rang Saint-Jean-Baptiste, Saint-Chrysostome

Gabor Szilasi, BAnQ, E6S7SS1_P651423, CC-BY-NC-ND

1975—2010 | Reconnaissance des milieux forestiers, humides et hydriques exceptionnels

Les dernières décennies du 20e siècle sont marquées par la reconnaissance progressive de la valeur écologique de certains milieux naturels. En 1987, les vastes marais du lac Saint-François sont constitués en Réserve nationale de faune et inscrits sur la liste de la Convention de Ramsar, ce qui leur confère un statut international de site humide d'importance. On y recense plus de 270 espèces d'oiseaux, en plus d'une flore aquatique et terrestre particulièrement riche, ce qui consacre le rôle du Haut-Saint-Laurent comme halte migratoire et habitat de premier ordre pour l'avifaune. La mise sous protection de certains milieux est accompagnée par la mise en accès de certains secteurs : la population haut-laurentienne peut désormais compter sur quelques réseaux de sentiers pour pratiquer le plein air, l'ornithologie et s'initier aux sciences naturelles. Les mêmes milieux qui avaient longtemps été perçus comme des terrains à drainer ou à mettre en culture acquièrent ainsi une légitimité nouvelle comme patrimoine naturel.

Sur le Rocher, une anomalie géologique et géomorphologique régionale marquée par un paysage de grès de Potsdam affleurant, de faibles crêtes et des dépressions tourbeuses, un exceptionnel peuplement de pins rigides, ou pin aux trois aiguilles, a été relevé. En 1954, un collaborateur du Frère Marie-Victorin, le biologiste Ernest Rouleau, se perd sur une route près de Saint-Antoine-Abbé. Étonné par les pins qu'il rencontre par hasard, il approfondit ses observations, ce qui permet d'identifier le seul peuplement de cette essence au Québec. La réserve écologique du Pin-Rigide est établie dès 1978. Le paysage forestier de la pinède est unique. Sa présence relève davantage de facteurs géographiques que climatiques, notamment la composition du sol. Ces peuplements atypiques sont marqués, entre autres, par la présence du bleuet en corymbe (Lavoie, 2023), un arbuste fruitier rare que l'on retrouve dans le sud du Québec et fortement lié aux traditions haut-laurentiennes.

Dans le même esprit, le décret de 1995 créant la réserve écologique du Boisé-des-Muir, près de Dewittville, consacre la protection d'un bois remarquable, composé de peuplements de feuillus anciens. Les travaux de Jacques Brisson, dès 1988, ont permis de remarquer le caractère inhabituel de ce boisé qui occupe le sommet d'un monticule nommé Factory Hill. Propriété de la famille Muir depuis 1830 (et jusqu'en 1990), la petite forêt a pu bénéficier de pratiques respectueuses limitées à de l'entretien et a évité, durant de nombreuses générations, d'être arasée et mise en culture, comme il était pourtant de coutume. La présence marquée du hêtre au détriment de l'érable à sucre au Boisé-des-Muir permet de bonifier et de nuancer la théorie selon laquelle la forêt climacique



Image 3-026 ↑

Jeunes bétulaies et peupleraies du Large Teafield, Sainte-Barbe



Image 3-027 ↑

Baguage des canards dans les marais du lac Saint-François, Dundee, 1955

Albert Courtemanche, BAnQ, E6S7SS2_D69-056-002, Droit d'auteur non évalué



Image 3-028 ↑

Travaux sur les berges de la baie McGibbon, lac Saint-François



Image 3-029 ↑

Couple d'aigrettes à la Réserve nationale de faune, secteur de la Digue-aux-Aigrettes

de la région serait l'érablière à caryer cordiforme. Il s'agit d'un très rare écosystème forestier climacique intact, vieux de plusieurs siècles, qui n'aurait jamais été remarqué sans l'intérêt que lui a porté un scientifique (Lavoie, 2023).

En parallèle à l'instauration de ces aires protégées, un décret à la *Loi sur la qualité de l'environnement*, en décembre 2004, vient modifier le règlement sur les exploitations agricoles. Dorénavant, les propriétaires de terres agricoles ne pourront plus agrandir la superficie cultivable de leurs parcelles (PDZA, 2018). Cette mesure viendra en quelque sorte, jusqu'en 2026, stabiliser le déclin des superficies forestières dans la région. L'analyse des dynamiques paysagères montre néanmoins que de nombreuses terres noires seront tout de même défrichées durant cette période.

Cependant, la multiplication des statuts de protection découlant de la bonification et de l'adoption de nouvelles lois a permis, sur l'ensemble du territoire, de reconnaître le caractère écologique et les écosystèmes de la mosaïque paysagère haut-laurentienne. Outre les réserves écologiques et la réserve nationale de faune, on trouve aussi dans le Haut-Saint-Laurent quatre milieux naturels de conservation volontaire couvrant près de 1 000 hectares, une réserve naturelle sur le Rocher, une autre réserve naturelle sur le Coteau-de-la-Rivière-La Guerre, trois aires de concentration d'oiseaux aquatiques qui couvrent une importante partie du lac Saint-François (plus de 1 500 hectares), ainsi que quelques dizaines de sites identifiés comme habitats d'espèces vulnérables ou jouissant d'un statut.

Liste des territoires protégés

- Réserve écologique du Pin-Rigide (67 ha);
- Milieu de conservation volontaire du Pin-Rigide (30 ha);
- Réserve naturelle du Rocher (226 ha);
- Réserve écologique du Boisé-des-Muir (12 ha);
- Aires de concentration d'oiseaux aquatiques du lac Saint-François, soit trois secteurs couvrant plus de 1 500 hectares au large de Saint-Anicet et Sainte-Barbe;
- Réserve nationale de faune du Lac-Saint-François (1316 ha);
- Réserve naturelle du Coteau-de-la-Rivière-La Guerre (111 ha);
- Milieu naturel de conservation volontaire du Small Teafield (520 ha);
- Milieu naturel de conservation volontaire du Large Teafield (443 ha);
- Milieu naturel de conservation volontaire de Maybank (23 ha).

Source : PRMHH de la MRC du Haut-Saint-Laurent, 2025



Image 3-030 ↑

Les chalets et les marécages cohabitent à Saint-Anicet



Image 3-031 ↑

Réserve écologique du Pin-Rigide

Depuis 2010 : à la recherche de l'équilibre entre la protection des milieux naturels et l'utilisation durable des ressources

En 2010, la *Loi sur l'aménagement durable du territoire forestier* (LADTF) est adoptée au Québec et vient remplacer la *Loi sur les forêts*. Elle introduit des principes de gestion de la forêt privée davantage axés sur le respect des écosystèmes, afin de réduire les écarts entre les forêts productives et naturelles. La forêt privée est désormais gérée en fonction de plans d'aménagement forestier, sur la base de normes. Du côté de la fédération canadienne, en 2021, l'application de la *Loi sur la Déclaration des Nations Unies sur les droits des peuples autochtones* a fait en sorte que les provinces doivent entretenir de meilleures relations en matière de foresterie avec les Premières Nations, dont la majeure partie des territoires ancestraux se trouvent en milieu forestier. Ces considérations sont d'ailleurs bien enchâssées au sein de la LADTF. En 2016, on trouvait 176 producteurs forestiers enregistrés dans le Haut-Saint-Laurent (PDZA, 2018).

En 2025, la MRC du Haut-Saint-Laurent adopte un plan régional des milieux humides et hydriques (PRMHH) en vertu de la *Loi concernant la conservation des milieux humides et hydriques*. La mise en place de ce plan témoigne des fortes perturbations qu'ont subies les milieux naturels de la région en raison de l'industrialisation, de la déforestation et de l'intensification des activités agricoles. Les nombreux travaux de drainage pour l'amélioration des terres, au cours des trois premiers quarts du 20e siècle, et qui se sont soldés par le redressement des ruisseaux et le creusement d'un système impressionnant de rigoles et cours d'eau agricoles, ont eu pour effet de favoriser la propagation diffuse des extrants et polluants de l'agriculture industrielle. Les travaux de Joly et coll. montrent que près de la moitié des terres humides auraient été perdues dans les basses-terres du Saint-Laurent depuis 40 ans en raison de l'expansion des milieux habités et agricoles. L'exemple des Teafields, dans le Haut-Saint-Laurent, est probant. Un exercice de caractérisation des berges de la rivière Châteauguay dans le secteur d'Ormstown et de Très-Saint-Sacrement montre d'ailleurs que 80 % des rives présentent un indice de qualité très faible ou faible (Tremblay et coll., 2019). Le constat est similaire sur la rivière Noire, un affluent de la rivière des Anglais (Groulx Tellier et coll., 2017), et dans les zones de plaine en général.

La réalisation d'un PRMHH dans la région a aussi permis de réitérer l'importance des forêts, rivières et marais pour la faune. La liste des sites fauniques d'intérêt comprend précisément :

- Le Boisé de Havelock;
- Le Boisé de Hinchinbrooke;
- Le Boisé de Franklin;
- Le Boisé de Saint-Jean-Chrysostome;



Image 3-032 ↑

Sylviculture sur la colline Covey



Image 3-033 ↑

Pâturage en friche à Havelock, sur les terrasses du piémont

- Les Îles du lac Saint-François et la pointe Leblanc;
- La rivière Trout;
- Le marais de Sainte-Barbe;
- Les milieux humides du hameau de Saint-Pierre.

Ultimement, l'exercice a permis d'identifier les grands complexes de milieux humides et hydriques exceptionnels et d'intérêt, et d'instaurer une stratégie en lien avec ceux-ci : à terme, on prévoit la protection de 12 364 hectares et l'utilisation durable de 730 hectares. Aucun projet de restauration n'a été identifié pour l'instant. L'essentiel des vastes complexes se trouve dans les entités paysagères des marais du lac Saint-François (A01), des anses franciscoises (A02), de la plaine barberivaine et des Teafields (A11), du Rocher (D71) et des buttes du Désert (D51), dans les ensembles paysagers de la Côte haut-laurentienne (A) et de la Forêt haut-laurentienne (D). Le paysage est évalué comme second enjeu en importance dans les trois ensembles physiographiques utilisés pour la conception du PRMHH, et comme enjeu particulier au bassin-versant de la rivière Saint-Louis, qui a été fortement remaniée au bénéfice des activités agricoles. Le mouvement de conservation des milieux naturels se poursuit et s'amplifie. Les prochaines décennies seront sans doute marquées par la restauration de milieux naturels, au bénéfice de la diversité paysagère régionale.



Image 3-034 ↑

Déboisement et réaménagement d'un monticule à Godmanchester

Des changements aux diverses lois et normes, dans les cartons en 2026, laissent par contre présager des changements paysagers advenant leur adoption. En février 2026, le gouvernement provincial manifestait son intention d'apporter des modifications ou de remplacer le *Règlement sur les exploitations agricoles*, ouvrant la porte à la remise en culture de parcelles, sous certaines conditions. Ces modifications pourraient, à long terme, et conditionnellement à leur adoption, résulter en l'ouverture de nombreux champs aujourd'hui en friche, en zone agricole permanente, dans la MRC du Haut-Saint-Laurent.

Du point de vue historique, l'évolution du paysage forestier, hydrique et naturel du Haut-Saint-Laurent apparaît ainsi comme une succession de cycles d'ouverture et de fermeture, d'exploitation et de réévaluation. Les premières phases sont dominées par la coupe de bois pour la marine et par les défrichements agricoles, soutenus par un système de rivières intensément utilisées comme voies de transport et comme réservoirs de puissance hydraulique (Filion, 2000; Filion et coll., 2001). Le 19e siècle voit le recul rapide du couvert forestier sur les cantons, la mise en culture des plaines inondables et la canalisation progressive des eaux, au prix d'une vulnérabilité accrue aux crues et aux embâcles (Bouchard et Domon, 1998; Milne, 1979). Le 20e siècle, tout en voyant la poursuite du drainage des terres, voit l'émergence de la reconnaissance et de la protection des milieux naturels (Norton, 1986; Hope, 1974). Enfin, le 21e siècle semble être celui de la prise en charge institutionnelle, de la reconnaissance et des efforts de préservation des milieux naturels. En complément aux lois et règlements qui encadrent la protection et l'exploitation des paysages naturels, de nombreuses études mettent l'emphase sur l'importance de la connectivité écologique, et les inventaires d'espèces végétales et animales sensibles ne cessent d'être raffinés.

Ce mouvement d'ensemble fait du Haut-Saint-Laurent un véritable laboratoire de l'histoire environnementale québécoise qui a vu passer des figures de proue dans le domaine de l'écologie et du paysage, notamment André Bouchard, Gérald Domon et Jacques Brisson. La trame verte et bleue du Haut-Saint-Laurent, où la forêt, l'eau et les milieux humides ont tour à tour été ressources, obstacles, dangers et valeurs à protéger, tend aujourd'hui à se bonifier. Le paysage que l'on observe en 2025, composé d'une alternance de champs ouverts, de crêtes boisées, de marais protégés et de rivières partiellement endiguées, est l'héritier de ces transformations successives.

PETITE MOSAÏQUE DES COURS D'EAU HAUT-LAURENTIENS



Image 3-035 ↑

Lac Saint-François, Saint-Anicet



Image 3-036 ↑

Lac Enchanté, Havelock



Image 3-037 ↑

Lac Moonlight, Hinchinbrooke



Image 3-038 ↑

Marais du chemin Demers, Franklin



Image 3-039 ↑

Marais Giroux, Havelock



Image 3-040 ↑

Rivière aux Saumons, Dundee



Image 3-041 ↑

Rivière aux Outardes, Hinchinbrooke



Image 3-042 ↑

Rivière aux Outardes Est, Franklin



Image 3-043 ↑

Rivière Châteauguay, Ormstown



Image 3-044 ↑

Rivière des Anglais, Très-Saint-Sacrement



Image 3-045 ↑

Rivière Hinchinbrooke, Athelstan



Image 3-046 ↑

Rivière La Guerre, Saint-Anicet



Image 3-047 ↑

Rivière Noire, Franklin



Image 3-048 ↑

Rivière Saint-Louis, Sainte-Barbe



Image 3-049 ↑

Rivière Trout, Elgin



Image 3-050 ↑

Ruisseau Beaver, Godmanchester



Image 3-051 ↑

Ruisseau Cameron, Saint-Anicet



Image 3-052 ↑

Ruisseau Fraser, Dundee



Image 3-053 ↑

Ruisseau McGibbon, Dundee



Image 3-054 ↑

Ruisseau Mitchel, Franklin



Image 3-055 ↑

Ruisseau Noir / Black Creek, Hinchinbrooke



Image 3-056 ↑

Ruisseau Oak, Elgin



Image 3-057 ↑

Ruisseau Riendeau, Ormstown



Image 3-058 ↑

Ruisseau Spring, Elgin

Traits d’identité paysagère

GRANDS TRAITS D’IDENTITÉ PAYSAGÈRE - PAYSAGES FORESTIERS, HUMIDES ET HYDRIQUES

	— TIRÉS DE LA SYNTHÈSE HISTORIQUE
Nº	
1	Un paysage façonné par une très longue histoire géologique et postglaciaire, dont la diversité découle des variations du climat, de la mer de Champlain, des dépôts glaciaires, des terrasses sableuses, des eskers, des dunes et des crêtes rocheuses (Covey Hill, Ridge, Rocher).
2	Une mosaïque forestière extrêmement variée, issue des sols, de la topographie et des successions végétales : érablières à caryer cordiforme, érablières à orme, érablières argentées, ormaies, frênaies, chênaies rouges, pinèdes blanches et rouges, pinède unique du Pin rigide, peuplements climaciques rares (Boisé-des-Muir).
3	Un réseau hydrique structurant, composé de rivières aux fortes identités (Châteauguay, aux Outardes, La Guerre, Trout, des Anglais, Noire), de marais, de tourbières, de plaines inondables et de bras anciens de lacs, qui déterminent les occupations humaines, les axes de déplacement, les zones de crues et les contraintes au peuplement.
4	Une forte présence de toponymes autochtones descriptifs, témoignant de la relation intime des Premières Nations avec les collines, rivières, crêtes et vallées, et ancrant le territoire dans une profondeur culturelle encore visible : Oshahrhè : on, Kaniatarowanénhne, Kaná : akon, Tsi Snaíhne, etc.
5	Un territoire historiquement dominé par la faune sauvage, où loups, ours, outardes, loutres, saumons et truites marquent les récits, la toponymie et les usages anciens des cours d’eau.
6	Une alternance historique entre forêts presque continues et clairières en expansion, produisant un paysage d’ouverture progressive, mais marqué par la persistance de boisés résiduels structurants, notamment dans les cantons et les piémonts.
7	Un territoire longtemps modelé par l’exploitation forestière, d’abord pour la marine française puis pour le commerce britannique du bois (pins blancs, chênes, pruches), laissant des traces visibles : pinèdes relictuelles, dunes de Cazaville (Pine Plains), clairières anciennes, mosaïques d’âges forestiers.
8	Des milieux humides historiquement vastes et étroitement liés à l’identité du territoire, jouant un rôle d’amortisseur hydrique : Teafields, marais fluviaux, zones tourbeuses littorales, mares de castors.
9	Des rivières constamment transformées par les aménagements humains, barrages, rectifications, digues, ponts, endiguements, drains agricoles, qui modulent les crues, les risques, la productivité agricole et la dynamique sédimentaire.
10	Des paysages naturels devenus patrimoine, par la création de réserves écologiques, de statuts de conservation volontaires, de la réserve nationale de faune, et par la reconnaissance de milieux exceptionnels (marais du lac Saint-François, Boisé-des-Muir, Pin-Rigide).
11	Un paysage culturellement investi, que ce soit par les légendes du gouffre, les récits de chasse, les usages communautaires des rivières, ou encore les parcours de contrebande et d’exploration.
12	Un laboratoire de l’histoire environnementale québécoise, où chercheurs et écologues majeurs (Bouchard, Domon, Brisson) ont documenté la singularité régionale, soulignant le caractère exemplaire de la succession des phases d’ouverture, d’exploitation et de protection.

Enjeux paysagers

QUELQUES ENJEUX SOULEVÉS - PAYSAGES FORESTIERS, HUMIDES ET HYDRIQUES

	— TIRÉS DE LA SYNTHÈSE HISTORIQUE
Nº	
1	**Dégradation et perte de milieux humides et hydriques** Plus de la moitié des terres humides ayant disparu en 40 ans dans les basses-terres, forte pression liée au drainage agricole, rectifications de ruisseaux, disparition de tourbières, affaiblissement des capacités naturelles de rétention des eaux.
2	**Qualité déficiente des rives et des cours d'eau** L'évaluation régionale révèle des rives fortement dégradées, particulièrement sur la Châteauguay et la rivière Noire, en raison du drainage, de l'érosion, des charges polluantes agricoles et de la canalisation historique.
3	**Fragmentation et régression des écosystèmes forestiers** Boisés résiduels isolés, pression du développement, vieillissement différentiel des peuplements, vulnérabilité des essences nobles, difficulté à protéger les forêts anciennes face aux changements climatiques et aux pressions foncières.
4	**Vulnérabilité accrue aux crues, embâcles et aléas hydrologiques** Un héritage de plusieurs siècles d'endiguement, de drainage et de rectification ayant réduit les zones tampons naturelles; risque croissant pour les infrastructures, les villages riverains et les terres agricoles.
5	**Tension entre production agricole intensive et préservation des fonctions écologiques** Propagation des extrants, assèchement de milieux sensibles, conversion de marais en champs, drainage agressif, uniformisation des paysages agrohydriques (rigoles, rectification des réseaux).
6	**Protection incomplète ou inégale des milieux naturels d'importance** Malgré la présence de réserves et milieux de conservation volontaire, de vastes complexes écologiques demeurent sans statut ou soumis à des pressions, tels qu'identifiés au PRMHH.
7	**Pression sur les paysages singuliers et les écosystèmes rares** Pinèdes relictuelles, bleuetières naturelles du Rocher, Boisé-des-Muir (climacique), dunes sableuses, terrasses pierreuses : tous sensibles aux changements d'usage, à l'enfrichement sélectif ou à l'exploitation.
8	**Érosion des toponymes autochtones et des savoirs territoriaux associés** La richesse toponymique autochtone demeure en grande partie occultée; enjeu contemporain de réintégration des graphies et des récits dans l'aménagement, la signalisation et la médiation culturelle.
9	**Accès limité aux milieux naturels et faible valorisation publique de certains sites** Malgré l'existence de sentiers et d'aires protégées, plusieurs milieux remarquables demeurent peu accessibles ou peu interprétés, freinant l'appropriation citoyenne et la sensibilisation.
10	**Nécessité de restaurer, reconnecter et requalifier la trame verte et bleue** Le PRMHH identifie des objectifs ambitieux de protection, mais la restauration véritable reste à entreprendre : corridors écologiques, renaturation de rivières, remises en eau, reboisement de zones tampons, continuité écologique à reconstruire.

B

Paysages ruraux

NAISSANCE ET ÉVOLUTION DES PAYSAGES CULTURELS HAUT-LAURENTIENS

Le Haut-Saint-Laurent s'inscrit dans l'un des espaces agricoles les plus favorables du sud du Québec. Le climat y est relativement doux, la saison de croissance, longue, et les grandes masses d'eau (le Saint-Laurent, le lac Saint-François et les rivières affluentes) tempèrent les écarts de température. La situation unique de la région, à la limite des basses terres, enclose par le Bouclier canadien à l'ouest et les Adirondacks au sud-est, accentue cet effet.

↓ Image 3-059

Troupeau d'Ayrshire à Très-Saint-Sacrement en 1955

Omer Beaudoin, BAnQ, E6,S7,SS1,D2731,P2728-55H



[1300-1534]
UN PAYSAGE AGRICOLE DONT ON COMMENCE À SAISIR L'AMPLEUR

Toutes ces conditions, combinées aux sols de bonne qualité des plaines argileuses et des tourbières organiques, expliquent que la région soit associée au vaste ensemble montérégien, souvent qualifié de « jardin du Québec », réputé pour ses productions maraîchères, fruitières et laitières abondantes. Cette vocation agricole affirmée est cependant le résultat d'une longue histoire, où les forêts originelles, les terres humides et les premiers défrichements se recomposent progressivement en terroirs ruraux de plus en plus spécialisés.

1300—1534 | Un paysage agricole dont on commence à saisir l'ampleur

Bien avant l'installation massive des colons européens, l'agriculture est déjà présente sous forme de systèmes horticoles complexes. On estime que des populations agricoles s'étaient établies dans la région dès le Sylvicole supérieur, à partir de l'an 1000. Ces populations, probablement en provenance de la vallée du Mississippi, migrent vers le nord en emportant avec elles leurs traditions artisanales et agricoles. On croit qu'elles se seraient établies au lac Saint-François, ainsi qu'à proximité de l'actuelle ville de Châteauguay.

De l'agriculture sur les crêtes

Des travaux en archéologie et en ethnobotanique montrent qu'à partir du premier millénaire de notre ère, ces groupes autochtones cultivent le maïs, les courges et les haricots en s'appuyant sur un savoir-faire sophistiqué et des combinaisons culturales adaptées aux sols et au climat (Tremblay, 2006). Le Haut-Saint-Laurent, par sa position en aval des rapides et à proximité de terres fertiles, participe à cet espace d'expérimentation horticole. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, les grandes plaines ouvertes qui font aujourd'hui la renommée agricole de la région ne sont pas les plus prisées. Les premiers Hauts-Laurentiens semblent leur préférer les sommets des crêtes, bénéficiant ainsi d'une position élevée (Tremblay, 2006), d'un sol plus sec, et tout de même d'un accès au fleuve par le concours des affluents, dont la rivière La Guerre.

Ces peuples, dits Iroquoiens du Saint-Laurent, sont des horticulteurs sédentaires ou semi-sédentaires qui se sont installés en formant des villages plus ou moins permanents le long du fleuve entre Québec et le lac Ontario du 14e au 16e siècle. Leur économie repose sur l'agriculture de brûlis, pratiquée autour de villages de maisons longues regroupant plusieurs familles. La culture du maïs, des haricots grimpants, des courges (les « trois sœurs ») et du tournesol structure l'alimentation, complétée par la chasse et la pêche (Chapdelaine, 2016).

Dans le grand canton de Godmanchester, plus précisément aux limites entre les actuelles municipalités de Saint-Anicet et de Godmanchester, le long des crêtes qui forment le Ridge (crête des Irlandais, colline McNair, eskers et dunes), l'occupation agricole connue commence vers 1320 avec un village dont on a retracé l'existence sur le site archéologique McDonald. La bourgade était constituée d'au moins trois maisons longues, et les plus anciens grains de maïs connus dans un contexte villageois au Québec y ont été trouvés. L'horticulture y était encore expérimentale : une centaine d'habitants cultivaient un peu de maïs, mais la diète semblait dominée par le gibier fourni par la chasse au chevreuil, à l'ours et au castor, ainsi que par la pêche (Gagné, s.d.; Gagné 2, s.d.).

Milieu du 15e siècle | De grands villages agricoles

Vers le milieu du 15e siècle, l'agriculture atteint son apogée. Ce phénomène a pu être documenté grâce au village de bonne taille trouvé à proximité du site Droulers-Tsiionhiakwatha. Ce village de 12 500 m² regroupait une quinzaine de maisons longues et environ 700 à 800 personnes, ce qui en fait l'un des plus grands sites iroquoiens connus au Québec (Chapdelaine, 2016). Les champs, identifiés par les pollens de maïs et les amas de pierres résultant de l'épierrage, entourent largement le village. On y cultive intensivement maïs, haricots, courges et tournesol; le maïs peut fournir jusqu'à 75 % des besoins alimentaires, chaque personne nécessitant environ une acre de terre cultivée par an (Gagné, s.d.).

La production agricole, gérée surtout par les femmes, permet d'accumuler des surplus conservés dans des fosses qui servent de garde-manger et dans les maisons longues, au cœur d'un système social matrilinéaire où les « mères de clan » contrôlent une bonne part de l'organisation économique.

Cette agriculture reste toutefois insérée dans un cycle saisonnier et une économie mixte. Au printemps et à l'automne, les hommes partent loin pour la chasse et la pêche, tandis que l'été est consacré aux travaux des champs et à la collecte de petits fruits. L'hiver, lorsque le village est au complet, les réserves agricoles jouent un rôle crucial. L'épuisement des sols, la raréfaction du gibier autour des villages et la dégradation des maisons longues obligent néanmoins à déplacer périodiquement les établissements et les champs, environ tous les 10 à 20 ans (Gagné 2, s.d.).

Le mystère du 16e siècle

Au tournant du 16e siècle, un autre village, retracé grâce aux travaux sur le site archéologique Mailhot-Curran, témoigne d'une phase de recomposition. Plus petit et plus récent, installé davantage en retrait du fleuve, ce village est occupé peu avant la disparition inexpliquée des Iroquoiens du Saint-Laurent. L'archéologie y montre une importance croissante de la pêche (au moins 17 espèces de poissons identifiées) et de la chasse, tandis que la pratique agricole semble perdre du poids dans l'économie, probablement en lien avec des conflits entre nations et une insécurité accrue le long du Saint-Laurent (Chapdelaine, 2016; Tremblay, 2006).

Entre le passage de Jacques-Cartier, en 1534 et 1535, qui constate et documente la présence autochtone dans la vallée du Saint-Laurent, et ceux de Champlain, entre 1605 et 1608, où le territoire semble vide, une page entière de l'histoire manque. Aucune certitude n'existe quant au sort des populations sédentaires et agricultrices du Haut-Saint-Laurent et d'ailleurs.



Image 3-060 ↑

Les palissades du village reconstitué du site Droulers-Tsiionhiakwatha

[1600-1763]
UN TERRITOIRE EN ATTENTE AUX FRANGES DE LA COLONIE

Au cours de la quasi-totalité du 17e siècle, l'actuel Haut-Saint-Laurent demeure en marge des grandes dynamiques de colonisation et de mise en valeur agricole du territoire.

Dès 1635, la concession de l'immense seigneurie de La Citière, qui couvre un vaste espace entre les actuelles villes de Saint-Jean et Châteauguay, témoigne de l'ambition de structurer ce territoire en rangs agricoles. L'entreprise est irréaliste et ambitieuse et, pendant plusieurs décennies, les terres de La Citière restent peu occupées. Les liens entre cette seigneurie et l'actuel Haut-Saint-Laurent demeurent surtout théoriques plutôt que fondés sur une occupation effective des sols (Filion et coll., 2001). La colonie n'est à cette époque qu'un projet aux contours flous.

En 1672, la relance de la concession des seigneuries sous l'impulsion de l'intendant Talon ravive le peuplement de la Rive-Sud, mais le Suroît et le Haut-Saint-Laurent demeurent en retrait. Les terres proches du cours navigable du fleuve attirent davantage colons et investissements, tandis que les arrière-pays, plus éloignés des marchés et des routes fluviales, restent faiblement occupés. Notons qu'à cette époque, en raison des impétueux saults et rapides du fleuve, à la pointe des Cascades et à Lachine, tout le secteur du lac Saint-François est cantonné au rôle de voie d'eau secondaire. Le corridor de la rivière des Outaouais, qui permet un accès plus direct aux Grands Lacs, est privilégié.

Au début du 18e siècle, le recensement des concessions dans le sud-ouest montérégien révèle l'extrême modestie du peuplement : en 1705, on ne compte qu'une poignée de concessions habitées dans tout le secteur (Filion, 2000). Le paysage reste dominé par la forêt, seulement ponctuée de quelques clairières alignées le long des premiers rangs. La forêt a été ponctionnée ici et là, principalement en raison des besoins en bois des chantiers navals français.

1759 | Des rêves de colonisation mis à l'épreuve

À la fin du Régime français, vers 1759, les paysages agricoles haut-laurentiens n'existent que dans les documents de planification d'une poignée de seigneurs désireux d'améliorer leurs possessions. Les travaux menés sur l'occupation des sols montrent qu'à peine une soixantaine de terres sont véritablement concédées dans l'immense seigneurie de Beauharnois (Filion, 2000), principalement dans les concessions faisant front au fleuve, et donc dans l'actuelle MRC de Beauharnois-Salaberry. Le système agraire qui s'y met en place demeure centré sur une agriculture céréalière rudimentaire, basée sur le blé, l'avoine et quelques légumineuses, avec de longues périodes de jachère et des pâturages extensifs.

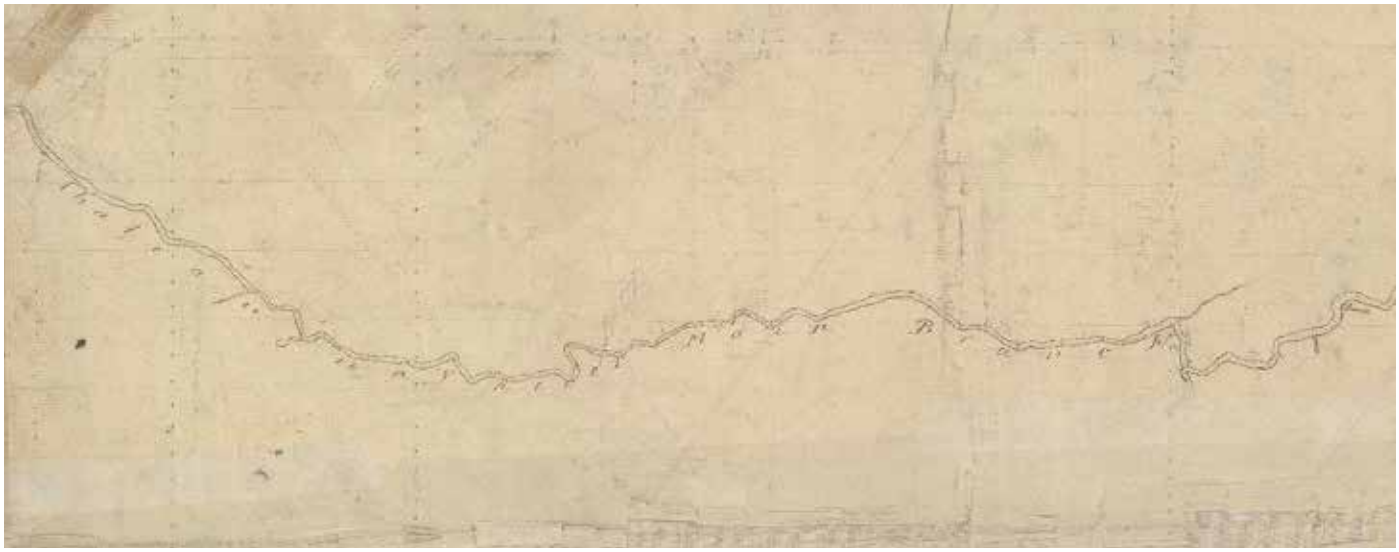


Image 3-061 ↑

Vallée de la Châteauguay, 1808 : presque aucune trace de présence humaine permanente

William Sax, Plan of seigniory Beauharnois (extrait), 1808, BAnQ, E21,S555,SS1,SSS20,PB.3, Droit d'auteur non évalué

Les seigneurs de Beauharnois sont réputés pour être absents (LaRose, 2013), et se préoccupent peu de véritablement établir des censitaires, ce qui demanderait une présence et une charge de travail accrues. Les choses vont si mal, que Beauharnois est réunie au domaine du Roi en 1749, ce qui arrivait à toutes les seigneuries qui n'atteignaient pas les objectifs de colonisation. Les quelque 311 habitants de Beauharnois en 1784, principalement établis sur le fleuve, n'ont pas encore commencé à « jardiner » les terres humides de l'actuelle MRC du Haut-Saint-Laurent (LaRose, 2013).

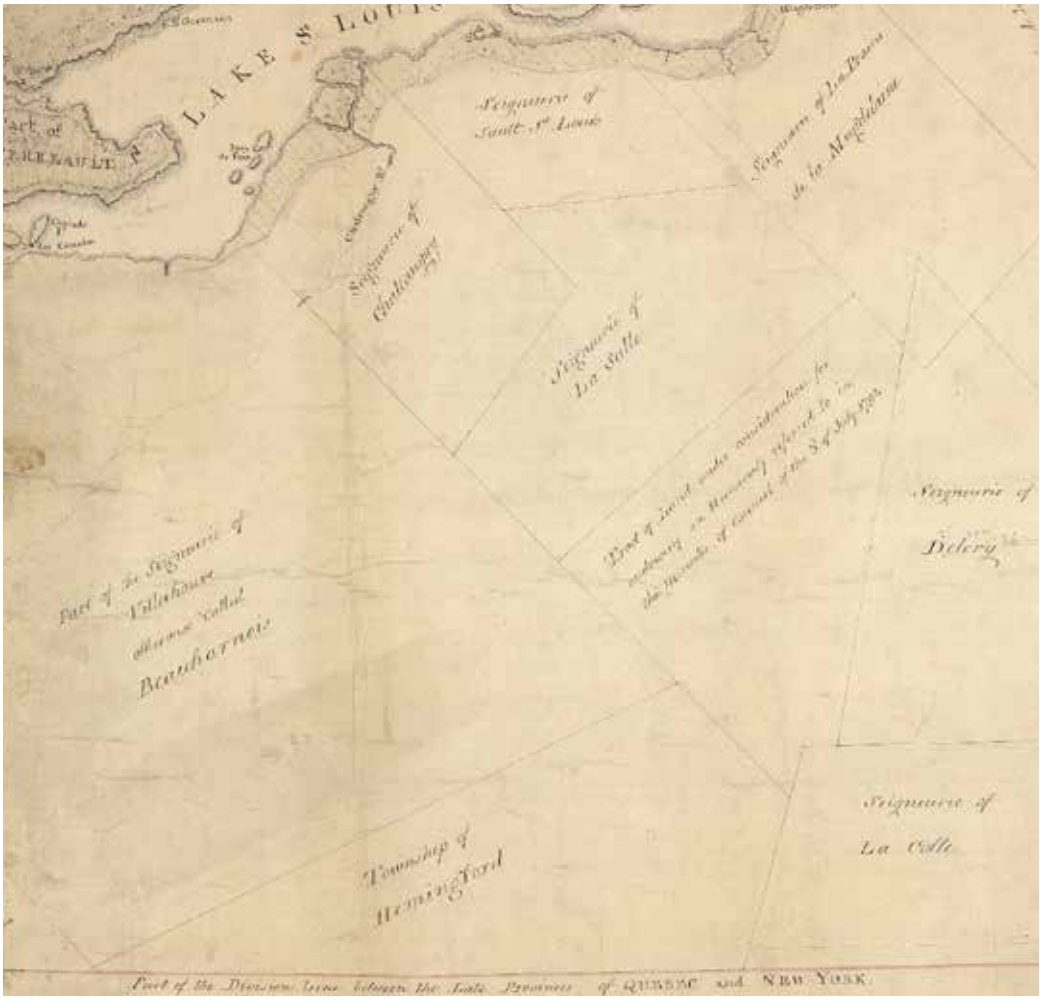


Image 3-062 ↑

Les cartes d'époque montrent les progrès lents de la colonisation de la vaste seigneurie de Beauharnois, ou Villechauve

J.— B. Duberger, 1798, BAnQ, E21,S555,SS1,SSS20,PD.1A, Droit d'auteur non évalué [extrait]

[1763-1800]
AVANT LE PEUPLEMENT DES CANTONS, LES CLAIRIÈRES

1763—1795 | Mise en place du contexte propice à l'agriculture

Après la Conquête, l'agriculture reprend de la vigueur à partir de 1763, portée par l'ouverture de nouveaux marchés dans l'Empire britannique et par les besoins croissants de la ville de Montréal. Les bouleversements géopolitiques qui suivent la Révolution américaine modifient profondément la composition de la population rurale. Les terres du futur canton de Franklin et d'une partie de Godmanchester attirent des loyalistes et des Américains qui fuient les États-Unis après l'Indépendance; ils viennent s'y installer comme squatteurs ou colons, souvent avant même que les cantons ne soient officiellement arpentés et concédés (Quenneville, 1980). Cette colonisation d'origine anglo-américaine introduit de nouveaux systèmes de culture, des techniques de défrichement intensif et une architecture rurale différente, notamment des maisons en bois équarri et des granges en pièce sur pièce. En 1781, les hautes plaines du Suroît et les terrasses qui dominent le Saint-Laurent connaissent un mouvement de concessions et d'occupation plus marqué, notamment aux portes des futures paroisses de Saint-Anicet et de Saint-Stanislas-de-Kostka (Filion, 2000).

En 1795, la seigneurie de Beauharnois passe entre de nouvelles mains, et les seigneurs Ellice voient en leur nouvelle possession d'innombrables occasions d'affaires. Cette année coïncide avec l'arrivée de familles acadiennes qui trouvent refuge sur les côtes du lac Saint-François. L'ensemble des facteurs sont donc réunis pour l'installation d'un véritable paysage aux traits agricoles en terre haut-laurentienne.

Entre 1790 et 1815, l'agriculture laurentienne connaît l'apogée de la culture du blé, soutenue par la demande britannique. Le Haut-Saint-Laurent participe pleinement à ce cycle, même si les récoltes demeurent fragiles et fortement dépendantes des aléas climatiques et des insectes (Filion et coll., 2001). Vers 1795, l'introduction de la pomme de terre, d'abord par certains cultivateurs pionniers, transforme progressivement les régimes culturaux; cette plante, mieux adaptée aux sols argileux des hautes et basses plaines, devient un élément central de l'assiette paysanne et permet de sécuriser une part de l'alimentation, même lors des années de mauvaises récoltes céréalières (Filion et coll., 2001).

L'Acte constitutionnel et la naissance d'un nouveau paysage culturel

L'Acte constitutionnel de 1791 ouvre par ailleurs la voie à la mise en place du régime des cantons dans l'arrière-pays. Entre 1799 et 1811, les premiers *townships* sont arpentés, notamment ceux de Hemmingford, Hinchinbrooke, Godmanchester et Franklin, afin d'accueillir l'afflux des loyalistes, des Écossais et des Irlandais (Gendron, 1999; Filion, 2000). L'arpentage des cantons dessine une

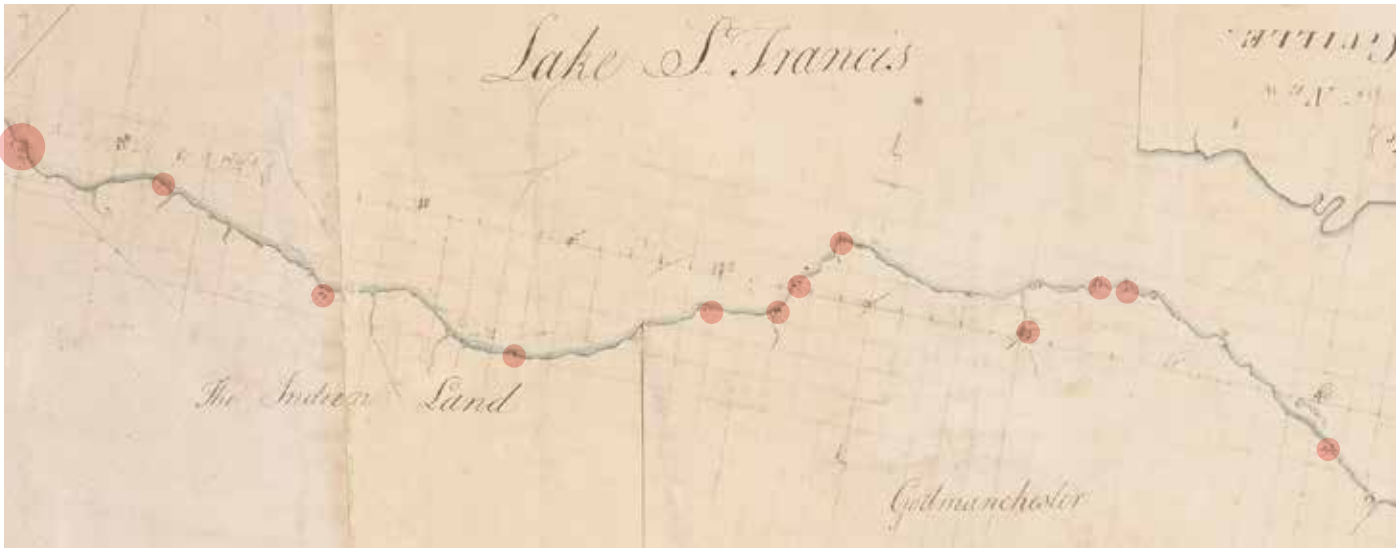


Image 3-063 ↑

La carte de Jeremiah McCarthy (1793) montre quelques maisons et le village de Saint-Régis, sur la côte haut-laurentienne

J. McCarthy, 1793, BAnQ, E21,S555,SS1,SSS18,P1, Droit d'auteur non évalué

trame de lots plus régulière, souvent orientée selon les critères topographiques et les besoins de drainage, qui se superpose à la logique plus ancienne des seigneuries riveraines. Les lots sont rectangulaires et ne suivent pas la logique hydrographique, ce qui sous-entend que la répartition des bonnes terres est aléatoire; par exemple, sur un lot, on peut trouver d'innombrables monticules, alors qu'un autre peut être à cheval sur une crête et des basses-terres, tandis que d'autres sont soit localisés entièrement en plaine ou à flanc de colline. Les propriétaires doivent savamment étudier leur lot afin de déterminer où implanter la résidence, les bâtiments de ferme et les éventuelles parcelles cultivées. Ainsi, contrairement aux seigneuries, où tous les censitaires avaient front sur un cours d'eau, puis sur le second ou le troisième rang, et où des chemins rectilignes pouvaient lier entre elles les résidences, la situation dans les cantons est plus complexe. Les résidences ne sont à peu près jamais alignées entre elles, et des chemins tortueux se dessinent entre les différentes propriétés, évitant les nombreux obstacles topographiques sur leur parcours. Il en résulte une trame éclatée de chemins ruraux, dont les plus droits suivent les lignes de lot et sont rejoints par une multitude de chemins d'accès à l'intérieur des lots, et dont les autres se croisent à divers angles en fonction des obstacles et des sites à relier. Des noyaux villageois comme Saint-Chrysostome et Franklin Centre se développent à des carrefours caractéristiques en étoile, où de nombreuses voies convergent. Bref, les nouveaux rangs de canton forment des alignements de fermes dispersées, structurés par les chemins de colonisation plutôt que par le fleuve et ses affluents. Le paysage agricole et rural du Haut-Saint-Laurent se situe donc à la jonction de ces deux paysages culturels distinctifs du Québec.

Apparition d'une architecture de colonisation et des premiers lieux de sociabilité

Les premières maisons rurales de la région, construites en billots de bois horizontal puis recouvertes de planches, témoignent de l'abondance forestière encore présente et de l'ingéniosité des bâtisseurs, qui isolent parfois leurs murs avec des briques de terre séchée, de véritables « *soft bricks* » glissées entre les pièces de bois (Brocklehurst, 1979). Les moulins, installés le long des rivières à partir des années 1820, permettent la mouture des grains, mais servent aussi de lieux de sociabilité rurale, où l'on échange des nouvelles et des pratiques agricoles (Gibson, 1984).

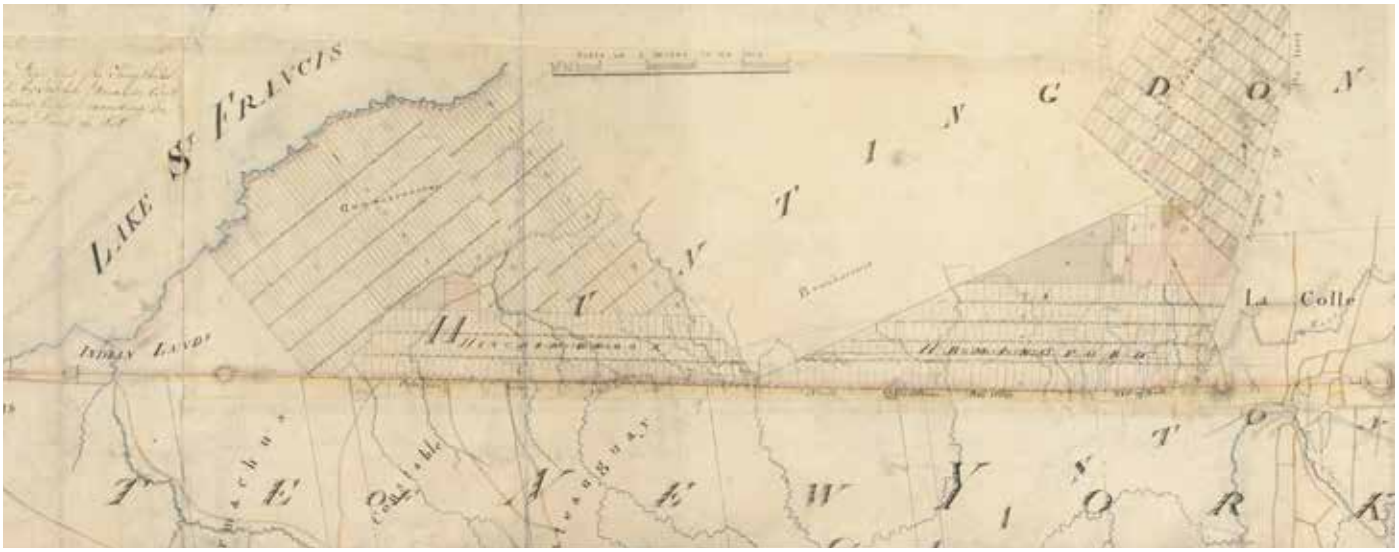


Image 3-064 ↑

Lotissement des cantons du Sud-Ouest (1821)

J. Bouchette (père), BAnQ, 1821, E21,S555,SS1,SSS10,P30, Droit d'auteur non évalué

[1812-1840]
DES EMBÛCHES À LA MISE EN PLACE D'UN VÉRITABLE PAYSAGE AGRICOLE

Exil et retour des loyalistes et Américains

La colonisation ne se fait pas sans tension. Des squatteurs loyalistes ou états-uniens, présents depuis la Guerre d'indépendance, doivent à partir de 1812 abandonner certains de leurs établissements par crainte de représailles. Les tensions entre sujets américains et britanniques sont exacerbées en raison des conflits entre la métropole et son ancienne colonie. Les squatteurs laissent leurs clairières derrière, retournant dans le pays qu'ils avaient choisi de quitter. Certains, plus courageux, choisissent de rester et entreprennent l'épineux processus de légalisation de leur titre foncier. Pour les quelques rares résidents du Haut-Saint-Laurent, la principale tâche consiste à récolter le grain dans les clairières laissées en plan par les Américains afin de les acheminer aux soldats britanniques par les voies d'eau, principalement par les rivières des Anglais et Châteauguay (McKell, 1982).

À partir de 1814, quelques Américains reviennent et reprennent leurs clairières, parfois occupées par de nouveaux immigrants. En même temps, des colons écossais provenant du canton de Glengarry, dans le Haut-Canada, s'installent alors dans le canton de Godmanchester et de Hinchinbrooke (Elgin), tandis que des Irlandais, arrivés plus récemment, se contentent de concessions résiduelles dans les crêtes et les vallons latéraux, moins fertiles et plus accidentés (McKell, 1982; Currie, 1987). Les premiers arrivés bénéficient des clairières aménagées entre 1780 et 1812 par les Américains, et les autres doivent doubler d'ardeur pour défricher leurs lots humides et monticuleux (Milne, 1979).



Image 3-065 ↑

Camp de loyalistes qui remontent le fleuve Saint-Laurent, près de Cornwall

Sir Edmund Wyly Grier, 1896, d'après une aquarelle de James Peachey, Toronto Public Library

1822 | Les piémonts se ruralisent

En 1822, on remarque que le territoire entre les hameaux de Manningville et de Rockburn, sur le piémont des Adirondacks, se peuple rapidement. L'agriculture y gagne du terrain plus vite qu'ailleurs dans le Haut-Saint-Laurent, probablement en raison de la meilleure nature des sols (McKell, 1982).

Au recensement de 1831, le sud-ouest de la Montérégie se distingue déjà par un profil agricole diversifié, dans lequel le blé n'est plus l'unique culture de rente. Les données montrent la montée en importance du foin, de l'avoine et de la pomme de terre, cette dernière ayant été introduite par les nouveaux arrivants, ainsi qu'un début de spécialisation dans certains cantons, où les agriculteurs vendent une part croissante de leur production au marché montréalais (Gendron, 1999).

1835 | Crises du blé dans un terroir jeune

Pourtant, la situation demeure précaire : les gels tardifs de l'été 1835 frappent toute l'actuelle Montérégie. Bien que la vallée de la Châteauguay réussisse à produire une petite quantité de blé, l'industrie est mise à mal. Les années suivantes sont cependant plus clémentes (Rogers, 1970). Les crises du blé, combinées à la fluctuation des prix, poussent progressivement les cultivateurs à réorienter leur production vers l'élevage, le foin et les cultures fourragères (Filion et coll., 2001).

[1840-1880]
MISE EN PLACE DES PAYSAGES AGRICOLES D'ÉLEVAGE LAITIER ET DE LA POMICULTURE

1840 : Basculement vers un paysage agricole de production laitière

Un basculement s'opère dès lors dans la jeune région agricole du Haut-Saint-Laurent. Ce changement de structure agricole est à l'origine de changements paysagers importants. De 1800 à 1851, tous les sols de bonne qualité des hautes et basses plaines sont pratiquement occupés et mis en culture, ce qui limite l'expansion horizontale de la frontière agricole et encourage l'intensification des pratiques sur les terres déjà défrichées (Filion et coll., 2001). En 1851, les recensements indiquent que ce n'est plus le blé, mais l'avoine qui domine dans les exploitations de la région, tandis que les cultures de pommes de terre, de légumineuses et de plantes fourragères occupent une place croissante (Recensement, 1851; Filion, 2000). Le paysage rural devient celui de champs fauchés pour le foin, de prairies cloisonnées par des clôtures de bois ou de pierre et de pâturages où paissent des troupeaux bovins de plus en plus nombreux.

Cette évolution s'inscrit dans un contexte plus large de migration agricole et de morcellement des terres. La tradition canadienne d'origine française de partage des propriétés entre les descendants engendre un morcellement progressif des lopins, qui rend difficile la survie des petites exploitations sur les meilleures terres des vieilles paroisses. La pression démographique est forte dans les vieux terroirs seigneuriaux saturés; de nombreux jeunes agriculteurs de famille canadienne sont peu familiers avec l'idée de payer pour acquérir une terre et hésitent à se diriger vers les nouveaux cantons (Filion, 2000). Inversement, les nouveaux arrivants des États-Unis et des îles britanniques répugnent les devoirs importants et l'aspect moins libre de la tenure seigneuriale. Dans les années 1840, alors que les crises du blé fragilisent les revenus dans les seigneuries, on observe un redéploiement des cultures et une montée de l'élevage commercial, particulièrement dans les nouveaux cantons où les sols et l'accès aux marchés s'y prêtent bien (Filion et coll., 2001; Greer, 1985).

Peu fervent de la tenure seigneuriale, le seigneur de Beauharnois réussit à obtenir un changement de législation au parlement britannique et à faire changer de tenure une bonne partie de sa seigneurie en 1833 : toute l'Upper Concession d'Ormstown, tout Jamestown (sud d'Ormstown, partie de Franklin et de Saint-Chrysostome), presque tout South Georgetown (Très-Saint-Sacrement au sud de la Châteauguay) ainsi que de bonnes portions de Russeltown et d'Edwardstown (Franklin et Saint-Chrysostome) passent au régime de canton (Filion et coll., 2000). Bien que la tenure cantonale soit mieux adaptée à la nouvelle économie agricole qui se profile, les témoins de l'époque notent qu'il faudra au seigneur Ellice une bonne quarantaine d'années pour vendre et concéder les terres qu'il lui restait. Ce phénomène est justement expliqué, à l'époque, par la réticence canadienne envers la tenure privée.



Image 3-066 ↑

Les paysages de production laitière se dessinent dès 1840 dans la région (Sainte-Barbe)

Omer Beaudoin, BAnQ, E6,S7,SS1,D7,P2875-55H, CC-BY-NC-ND



Image 3-067 ↑

La vallée de la rivière des Anglais arbore à la fois des traits seigneuriaux (découpage des terres) et cantonaux (architecture et disposition des bâtiments de ferme); ici, un paysage de Très-Saint-Sacrement

Outre les seigneuries et cantons, des institutions agricoles jouent un rôle clé dans ce basculement vers un paysage d'élevage. En 1852, la Lower Canada Agricultural Society recommande l'abandon du blé comme culture reine, en faveur d'un système plus diversifié fondé sur le foin, l'avoine et l'élevage laitier, mieux adaptés aux conditions climatiques locales et moins vulnérables aux maladies (Gendron, 1999). De 1854 à 1880, le Traité de réciprocité entre le Canada et les États-Unis ouvre de nouveaux débouchés pour les produits laitiers et le bétail, ce qui stimule la spécialisation du Haut-Saint-Laurent dans ces secteurs (Gendron, 1999). Entre 1860 et 1900, la région connaît une intensification de l'élevage bovin et du commerce des produits laitiers; les exploitations investissent dans des granges plus vastes, des laiteries de ferme et des pâturages améliorés (Filion, 2000).

Industrialisation du paysage agricole : impératifs économiques, élevage laitier et fromageries

Le paysage agricole haut-laurentien répond aussi directement aux impératifs d'un Québec en pleine expansion démographique. Les données des recensements agricoles de 1851 et de 1861 montrent une progression de l'élevage ovin, dont le principal produit, la laine, alimente les petites filatures artisanales qui émergent dans les villes de la vallée de la Châteauguay. Plus de résidents et davantage d'échanges commerciaux (navigation à voile, bâches, etc.) signifient un accroissement de la demande en étoffe (Filion, 2000; recensement de 1851; recensement de 1861). De la même manière, l'intensification des transports routiers hippomobiles rend nécessaire la culture de l'avoine. On cultive donc à grande échelle les céréales qui alimentent les cheptels, surtout de l'avoine et du trèfle, et les pâturages sont occupés par de grands troupeaux.

La période voit également apparaître les premières infrastructures de transformation laitière à grande échelle. En 1873, la première beurrerie industrielle du Canada ouvre à Athelstan, dans le comté de Huntingdon, et devient un symbole de modernisation agricole. Au cours des années 1880, l'essor des beurreries et des fromageries coopératives permet aux producteurs du Haut-Saint-Laurent de valoriser le lait sous forme de beurre et de fromage destinés aux marchés extérieurs; en 1881, le Royaume-Uni, principal débouché, importe plus de trente millions de kilos de fromage québécois par année, ce qui témoigne de l'intégration des campagnes du Suroît à l'économie atlantique (Gendron, 1999). De 1880 à 1910, le nombre de fromageries triple. La campagne se peuple de beurreries de village, de fromageries et d'entrepôts, qui s'ajoutent aux granges-étables toujours plus vastes, aux pâturages ceints de murets de pierre sèche ou de clôtures de perches et aux tasseries pour composer un paysage rural dynamique qui s'éloigne de l'agriculture vivrière.



Image 3-068 ↑

Groupe de béliers et brebis Dorset au pâturage

Ministère de l'Agriculture de la Province de Québec, 1911, p. 25, Domaine public au Canada



Image 3-069 ↑

Ensemencement du trèfle de pâturage à l'aide de chevaux (Très-Saint-Sacrement)

Omer Beaudoin, BAnQ, 1955, E6,S7,SS1,D7,P2973-55H, CC-BY-NC-ND

Émergence du paysage pomicole

Parallèlement, la culture de la pomme et des vergers s'enracine sur les coteaux bien drainés, en particulier sur les flancs de la Covey Hill et du piémont des Adirondacks. Des loyalistes établis dans le comté de Huntingdon introduisent et multiplient des variétés de pommiers dès le début du 19e siècle, transformant certains pâturages en vergers mixtes où l'on produit à la fois pommes de table, jus et cidre artisanal (Lambert, 2000). Le premier verger commercial de toute la région (et potentiellement du Québec) appartient à un dénommé George Edwards et est aménagé sur le versant oriental de la colline Covey. Au milieu du siècle, en 1849, le révérend James Fulton, nouvellement implanté au hameau de Bridgetown, plante le premier grand verger du canton de Franklin. Il s'agit, à l'époque, du plus grand verger de la province (McKell, 1982). Ces vergers occupent les pentes ensoleillées, structurant des paysages de rangs où les alignements de pommiers alternent avec les champs de foin et d'avoine.



Image 3-070 ↑

Récolte des pommes à Franklin

Paul Carpentier, BAnQ, 1944, 000023208, CC-BY-NC-ND



Image 3-071 ↑

Banquet lors d'un événement agricole près de Howick

Adrien Hubert, BAnQ, 1973, E6S7SS1_P730757_001, CC-BY-NC-ND

[DERNIER QUART DU 19E SIÈCLE] UN TERROIR RÉGIONAL STRUCTURÉ DUQUEL ÉMERGENT DES COUTUMES

Lieux de rencontre et de partage : Le souvenir des *bees*

Durant cette période, le terroir haut-laurentien prend réellement forme. Les fermes laitières et céréalières prospèrent sur les basses-terres et les plaines asséchées (Filion et coll., 2001, 177). Un paysage pomicole s'enracine déjà fortement sur les flancs de la colline Covey. La vie rurale s'agrémente de traditions et de lieux de socialisation. Les moulins et les chapelles ne sont plus les seuls lieux où l'on se rencontre. Les agriculteurs de la région ont pour tradition de se réunir entre hommes afin de tordre le tabac séché (*tobacco bees*) à la fin de la saison, tandis que les femmes se rencontrent pour des séances de confection de courtepointes qu'elles appellent des *quilting bees* (Caza, 1980). Si le tabac a bien disparu du paysage, il en va autrement des courtepointes dont le savoir-faire est transmis de génération en génération tant dans les familles qu'au sein des cercles de fermières, et qui sont désormais affichées avec fierté sur les granges de la région. On recense des motifs typiques à certains secteurs du Haut-Saint-Laurent, notamment celui du soleil levant autour de Huntingdon, alors que d'autres motifs, tels l'érable, les scènes historiques et rurales, la rose et les pommiers se répandent aux quatre coins de la région (Caza, 1980).

Les expos agricoles, un patrimoine culturel agricole dans le Haut-Saint-Laurent

Les grandes expositions agricoles, comme celle d'Ormstown, participent aussi à la mise en scène et à la construction de traditions autour des paysages ruraux. À partir de l'automne 1870, qui marque le début de la foire agricole de Havelock, les expositions agricoles deviennent des vitrines où l'on présente bétail, chevaux, produits laitiers, fruits et légumes, ainsi que des machines agricoles de plus en plus sophistiquées (McKell, 1982; Lamb, 1979). À Ormstown, la première grande exposition a lieu en 1910 sous le nom d'*Ormstown Spring Show*. En 1912, l'organisation acquiert un terrain à la frange de la petite ville, et on entame l'érection de







Image 3-072 a, b et c ↑

Quelques exemples de courtepointes de granges du Haut-Saint-Laurent

***Industrial Building*, à Ormstown (ci-bas), à Hinchinbrooke (gauche) et Elgin (droite)**



Image 3-073 ↑

Exposition agricole à Ormstown, 1954

Léon Beaudin, BAnQ, E6S7SS1_P202631, CC-BY-NC-ND

l'aréna et des étables. On choisit de tenir l'expo au printemps de manière à mettre en valeur les éleveurs de chevaux, nombreux autour d'Ormstown (Lamb, 1979). On ajoute sur le site des granges pour le bétail en 1916, on construit le *Dining Hall* en 1920. En 1921, on érige l'arche et mémorial aux soldats de la Première Guerre mondiale à l'entrée du site. Dans les premières années de l'événement, il est de tradition que les troupeaux localisés à proximité du village soient menés à pied sur le site; ainsi dans les jours qui précèdent l'événement, des centaines d'animaux marchent sur les chemins ruraux, arrêtent pour paître, puis traversent le village et sont guidés jusqu'au site. Il s'agit d'une transhumance à petite échelle. Le spectacle des troupeaux qui traversent la ville devient un spectacle. Toutefois, les rues ne sont pas aménagées de manière à contenir le bétail sur la chaussée, contrairement à d'autres endroits où se pratique le pastoralisme, et des pelouses sont souvent piétinées. On raconte qu'il s'agit d'un irritant qui a mené à la cessation de la tradition. Une fois les troupeaux arrivés sur le site, on lave les vaches dans le ruisseau voisin. Les autres animaux arrivent souvent par le chemin de fer. En 1930 et 1931, la construction de l'*Industrial Building* sur le site de l'exposition sert précisément à donner une vitrine à l'ensemble des produits dérivés de l'agriculture, à l'artisanat rural et aux fabricants d'équipement. Les foires agricoles de Huntingdon, d'Ormstown et de Havelock sont d'ailleurs des moments forts de démonstration de l'art de la courtepointe (Caza, 1980). L'expo opère sans interruption à l'exception de la Seconde Guerre mondiale (Lamb, 1979). L'événement met à contribution une grande partie de la population : on y assiste, on l'organise, on y assiste, on y participe, on y présente, on y compétitionne, on y juge, on y cuisine, on fournit, etc.

1889 | Débuts des concours du Mérite agricole

L'effervescence du milieu agricole québécois et les perspectives technologiques du 20e siècle amènent le gouvernement provincial à instaurer un concours du Mérite agricole, à l'image de ceux qui prennent place en France depuis 1883. Le gouvernement d'Honoré Mercier introduit ainsi une institution qui vise la reconnaissance des progrès techniques et économiques des exploitations agricoles. Du point de vue du paysage, on remarque que la fierté de la population agricultrice s'exprime par la propreté irréprochable des fermes, et des aménagements modernes qui témoignent d'une réelle efficience. Aujourd'hui devenu l'Ordre du Mérite agricole, l'institution se perpétue et a laissé derrière elle plus d'un siècle de catalogues photographiques qui documentent les bâtiments de fermes, des familles agricultrices à l'œuvre et, incidemment, des témoins matériels et visuels des pratiques et paysages agricoles et de leur évolution.



Image 3-074 ↑

Des vaches traversent le village de Sainte-Barbe pour se rendre à l'Expo, 1943

Claude Décarie, BAnQ, E6S7SS1_P017186, CC-BY-NC-ND



Image 3-075 ↑

Concours de l'Exposition du Cercle des jeunes éleveurs de Howick, 1962

Gabor Szilasi, BAnQ, E6S7SS1_P622511, CC-BY-NC-ND

[1870-1970]
APOGÉE, CRISES ET RATIONALISATION DU PAYSAGE AGRICOLE

1870 | Le paysage agricole à la conquête des tourbières

À partir des années 1870, la conquête des terres marginales et la rationalisation de l'espace cultivé prennent une importance accrue. Afin de financer le drainage des terrains marécageux connus sous le nom de Teafields et de structurer l'occupation de ces terres difficiles, on crée de nouvelles municipalités et on investit dans des réseaux de fossés qui transforment les prairies humides en champs labourables (Hill, 1982). L'actuelle municipalité de Sainte-Barbe est érigée par détachement de Saint-Anicet à la grande surprise des riches propriétaires fonciers de la côte, peu favorables au drainage de l'arrière-pays. Le paysage rural est modifié en profondeur : rapidement, les haies de saules et les mares sont remplacées par des canaux rectilignes, les prairies inondables cèdent la place aux cultures céréalières ou fourragères, et les fermes s'étendent désormais sur d'anciennes terres jugées impraticables quelques décennies plus tôt.

1880 | L'agriculture laitière soumise aux aléas du marché et la consolidation du paysage pomicole

Au cours des années 1880, le cours des produits laitiers, fortement dépendant de la demande du Royaume-Uni, chute drastiquement, mettant en péril la jeune industrie du beurre et du fromage dans l'actuel Haut-Saint-Laurent. Sur les flancs de Covey Hill, dans le canton de Franklin entre autres, de nombreux pâturages sont réaffectés en vergers (McKell, 1982). L'industrie laitière reste quand même compétitive dans les basses-terres en raison de l'arrivée du chemin de fer, en 1883, qui facilite grandement l'écoulement de la production des fromageries dans les marchés urbains (Gamble, 1996). Les fromagères jouent un rôle d'avant-plan dans le maintien des opérations et de la production, prenant en charge la plupart des activités de transformation et d'expédition du lait, alors que leurs maris agriculteurs s'occupent davantage des élevages, de la culture et des récoltes. Les paysages de l'est et de l'ouest du Haut-Saint-Laurent, qui se ressemblaient jusqu'au tournant des années 1880, se spécialisent : élevage laitier et cultures céréalières sur la Côte haut-laurentienne, dans les plaines et la Haute-Châteauguay, en contraste avec la pomiculture et les élevages agroforestiers dans la Forêt haut-laurentienne, sur les piémonts et Covey Hill, au sud-est.

1890—1900 | Apogée et diversification du paysage agricole

L'année 1891 marque l'apogée du paysage agricole dans le Haut-Saint-Laurent. Il s'agit de l'année où la superficie des terres mises en valeur pour la culture et le pâturage est la plus importante, point à partir duquel une tendance à la baisse sera observable jusqu'en 1941 avant de devenir une tendance lourde (Recensement de 1891). Le tournant du 20e siècle marque aussi l'apogée de



Image 3-076 ↑

Champ d'oignons aménagé dans une ancienne tourbière, Saint-Chrysostome

Fernand Dufour, BAnQ, 1942, CC-BY-NC-ND



Image 3-077 ↑

James Duncan Currie dans sa laiterie d'Aubrey's Corners

Laura Currie, collection de James Bullard, vers 1900, northcountryatwork.org

l'industrie fromagère. En 1900, les comtés de Châteauguay et de Huntingdon deviennent le principal pôle de production de beurre et de fromage dans la province. En 1901, par exemple, on trouve 15 fromageries dans Huntingdon, et le comté produit à lui seul 42 % du beurre de tout le Québec (Filion, 2000).

À l'aube du 20e siècle, les cultures de houblon gagnent du terrain autour de Cazaville, où s'implante la plus importante exploitation du genre dans toute la province. On raconte que la houblonnière emploie de nombreux travailleurs kanien'kéha d'Ahkwesáhsne (Quenneville, 1980). Simultanément, dans la vallée du ruisseau Oak, la famille Wattie se met à la production de whisky à l'aide de l'orge qu'elle cultive (Gavin, 1981). De manière plus informelle, l'abondance de bleuets dans les tourbières de Sainte-Barbe fait de la récolte volontaire une activité lucrative largement pratiquée par la population (Saint-Aubin, 1982).

1910—1940 | Des crises et événements climatiques qui forgent le paysage agricole

Le début du 20e siècle est marqué par une instabilité économique et sociale qui n'épargne pas le monde rural. D'abord, la Première Guerre mondiale a pour effet de hausser la demande internationale pour les produits agricoles. Dans la région, le prix de vente des denrées augmente considérablement, et la production bat son plein. La fin du conflit, en 1918, met la table pour le marasme des années 1920 : surproduction généralisée, baisse draconienne des prix de vente. L'endettement des producteurs agricoles augmente (Filion et coll., 2001).

Ainsi, dès les années 1920, les difficultés agricoles se généralisent, menant à la création de grandes unions de producteurs destinées à défendre les intérêts des agriculteurs face au marché et à l'État. La crise de 1929 frappe d'autant plus durement qu'elle s'ajoute à une série de mauvaises années. Entre 1929 et 1932, la conjonction de la crise économique, de la chute des prix agricoles et de problèmes climatiques provoque l'abandon de nombreuses fermes, notamment en périphérie immédiate du Haut-Saint-Laurent. Parmi les mesures de redressement mises en place, on compte des programmes de travaux publics, dont des chantiers de drainage, de reboisement et de colonisation dirigée, qui se déploient dans plusieurs comtés de la région, dont Châteauguay et Huntingdon. Le paysage agricole de la plaine poursuit donc sa progression vers la rationalisation et l'industrialisation.

Dans les années 1930, de nouvelles pratiques culturales se répandent. L'usage des engrais et les progrès technologiques permettent à la culture du tabac d'émerger. L'augmentation des surfaces consacrées au maraîchage vient compléter le modèle agricole centré sur le lait et le foin (Filion et coll., 2001). Ces



Image 3-078 ↑

Culture du houblon à Cazaville en 1942

Paul Carpentier, BAnQ, E6,S7,SS1,D2,P7488, CC-BY-NC-ND



Image 3-079 ↑

Des terres peu compétitives qui s'enfrichent depuis 20 ans à Saint-Chrysostome, en 1948

Roch Delisle, BAnQ, E6S7SS1_P66519, CC-BY-NC-ND

cultures souvent plus fragiles, mais potentiellement plus payantes, s'implantent dans les zones les mieux situées par rapport au marché montréalais et à la frontière américaine. Sans le chemin de fer, qui garantit l'accès au grand marché montréalais, ces progrès seraient impossibles. Les producteurs expérimentent des variétés de légumes, des techniques de conservation et de transformation à la ferme qui diversifient l'économie rurale.

Du côté du piémont des Adirondacks, le contexte politique qui mène à l'encadrement des breuvages alcoolisés favorise curieusement la consolidation du paysage pomicole. L'adoption, en 1921, de la *Loi concernant les liqueurs alcooliques* confère la responsabilité de la vente et de la surveillance de la qualité de l'alcool à la Commission des liqueurs, qui obtient du même coup le monopole de la gestion et de la distribution d'alcool. Toutefois, la loi ne mentionne pas explicitement la production et la vente de cidre. Même si elle n'est pas officiellement interdite, la cidriculture devient pour ainsi dire invisible. Les Adirondacks sont particulièrement favorisés. Néanmoins, l'hiver particulièrement rigoureux de 1933-1934 décime une partie des vergers, poussant certains pomiculteurs à renouveler leurs plantations, à changer de variétés, notamment ontariennes, ou à se tourner davantage vers la transformation en jus et cidre (Lambert, 2000). Cette épreuve pousse les producteurs à user de créativité afin de demeurer compétitifs. La production pomicole devient lucrative; des familles de marchands possèdent des flottilles commerciales sur le lac Saint-François afin de faire le commerce de la pomme (Lambert, 2000). Les quais (Port Lewis, Saint-Anicet), deviennent l'épicentre du transbordement d'un fruit en voie de devenir emblématique des cantons du Sud-Ouest.

1940—1970 | Mécanisation du travail agricole et industrialisation du paysage agricole

Entre 1940 et 1960, le Haut-Saint-Laurent entre dans l'ère de la mécanisation agricole. Les tracteurs remplacent progressivement les chevaux, les moissonneuses-batteuses et les faucheuses mécaniques se généralisent, et les bâtiments de ferme sont adaptés pour recevoir de nouveaux équipements, comme les systèmes de traite et de ventilation (Gendron, 1999). Au recensement de 1941, le nombre d'exploitations diminue déjà, mais la superficie moyenne des fermes augmente, et la quantité totale de produits agricoles, en particulier laitiers, croît de façon importante (Recensement du Canada, 1941; Filion et coll., 2001). Parallèlement, la production de pommes se développe davantage dans des municipalités comme Franklin et Havelock, où des vergers spécialisés profitent du climat favorable et d'un accès relativement aisé au marché.



Image 3-080 ↑

Construction d'un bâtiment de pomiculture à Franklin

N. Doré, BAnQ, E6S7SS1P94430, CC-BY-NC-ND



Image 3-081 ↑

Des tracteurs facilitent les labours à Très-Saint-Sacrement, en 1955

Omer Beaudoin, BAnQ, E6,S7,SS1,D2731,P2722-55H, CC-BY-NC-ND

Après la Seconde Guerre mondiale, les innovations technologiques et les politiques agricoles accélèrent encore la transformation des campagnes. L'usage généralisé des engrais minéraux, des pesticides, des semences hybrides et des systèmes d'irrigation permet d'accroître les rendements, mais au prix d'une intensification des pratiques et d'un investissement matériel important (Gendron, 1999). Dans les années 1950, la plupart des fermes laitières adoptent les salles de traite modernes et divers équipements mécanisés, ce qui réduit le besoin de main-d'œuvre et accentue l'exode rural. La culture matérielle se transforme aussi dans les maisons : la tradition de la courtepointe, encore bien vivante au milieu du siècle, se modifie avec l'arrivée des machines à coudre et des tissus industriels, témoignant d'un monde rural où l'autoproduction domestique coexiste de plus en plus avec les biens manufacturés (Caza, 1980). Le confort et la modernité architecturale s'emparent aussi des paysages de rangs, où l'on voit de nombreuses résidences vernaculaires être remplacées par des bungalows puis des cottages aux allures contemporaines. Le paysage suburbain uniformisant des quartiers résidentiels s'entremêle donc à celui du rang.

Entre 1960 et 1979, la mise en place des quotas laitiers, la concentration des usines de transformation et la spéculation foncière dans certaines zones proches de Montréal entraînent une recomposition rapide du paysage agricole (Gendron, 1999). De nombreuses petites fermes laitières disparaissent, absorbées par des exploitations plus grandes ou converties à d'autres usages. Des bâtiments agricoles sont abandonnés, transformés ou simplement démolis pour augmenter la superficie cultivable; les champs sont souvent plantés en cultures commerciales à grande échelle, parfois enfrichés, selon une rentabilité qui dépend de plus en plus de facteurs paysagers. Par exemple, les crêtes, les zones concentrées de monticules, les buttes, les plateaux et les piémonts, où la profondeur des sols est moindre, et les accidents topographiques, plus nombreux, sont particulièrement investis par les friches. Le Haut-Saint-Laurent reste néanmoins largement rural, mais la structure sociale des campagnes change profondément, avec la diminution du nombre de fermes familiales et la montée d'exploitations plus capitalisées.



Image 3-082 ↑

Résidence de ferme vernaculaire remplacée par un bungalow, 1979

Jean-Marie Cossette, BAnQ, P690S1_D79-072_0006, CC-BY-NC-ND



Image 3-083 ↑

Déprise agricole sur le Rocher, près de Saint-Antoine-Abbé, en 1979

Jean-Marie Cossette, BAnQ, P690S1_D79-041_0021, CC-BY-NC-ND

[1980-2000]
DE LA FERME LAITIÈRE AUX TERROIRS DE SPÉCIALITÉ : VERGERS, CIDRES ET VIGNOBLES

À partir des années 1980, une nouvelle phase s'amorce, marquée par l'émergence de productions de spécialité qui reconfigurent l'image des paysages ruraux du Haut-Saint-Laurent. En 1980, un hiver particulièrement catastrophique pour la pomme, marqué par des gels intenses, détruit une partie importante des vergers québécois, dont ceux de la Montérégie; cette crise pousse les producteurs à repenser leurs pratiques et leurs débouchés, en misant notamment sur des produits transformés à plus forte valeur ajoutée, tels que les cidres de qualité (Le Devoir, 2014). En 1982, dans la revue de la Société d'histoire de la vallée de la Châteauguay, l'observateur Wayne McKell décrit les collines et les coteaux de la région comme un *patchwork* de vergers, de champs et de boisés, où l'agriculture demeure omniprésente dans le paysage (McKell, 1982).

En 1989, l'invention du cidre de glace à Hemmingford marque un tournant symbolique et économique. Cette innovation, qui consiste à exploiter le gel naturel des pommes ou des jus pour concentrer les sucres, transforme un climat souvent perçu comme contraignant en atout distinctif. Les vergers du Haut-Saint-Laurent deviennent des lieux de production de boissons fines, qui s'exportent et renforcent la réputation de la région en matière de fruits transformés. En 2014, la création d'une indication géographique protégée pour les cidres de glace du Québec consacre cette spécialisation et associe durablement certains paysages de vergers à l'identité de ces produits (*Le Devoir*, 2014).

Le paysage des vergers change considérablement dans le Haut-Saint-Laurent au 21e siècle. Si les plantations les plus anciennes sont toujours constituées d'arbres bien déployés et disposés en rangées, on remarque que les vergers les plus récents optent pour des alignements filaires sur lesquels viennent se suspendre des arbres fruitiers à basse tige, parfois appelés semi-nains, aux ports strictement érigés. Des variétés résistantes ou rustiques de pommes, comme la Parkland, marquent de plus en plus le paysage. Cette adaptation répond à la fois à des impératifs de récolte industrielle et à ceux de l'autocueillette qui continue de gagner en popularité. Les vignobles et les vergers se ressemblent de plus en plus, et la distinction entre les anciennes et nouvelles parcelles fruitières est résolument marquée. Des mesures agroenvironnementales favorisent aussi la croissance de prairies au pied des pommiers, en lieu des pelouses entretenues qu'il était possible d'observer auparavant.



Image 3-084 ↑

Vignoble du Marathonien, Havelock



Image 3-085 ↑

Un verger nouveau genre à Franklin

[2000-2025]
PORTRAIT ACTUEL DES PAYSAGES AGRICOLES DU HAUT-SAINT-LAURENT

Aujourd'hui, la zone agricole haut-laurentienne couvre plus de 108 000 hectares, dont 47 % sont cultivés. Ainsi, une bonne partie de la zone agricole permanente est constituée de couverts forestiers, de milieux humides ou hydriques.

Durant le premier quart du 21e siècle, la grande région de la Montérégie consolide sa position de première région laitière du Québec et de principale zone de production de pommes, combinant grandes exploitations spécialisées, vergers traditionnels et entreprises de transformation à haute capacité (Producteurs laitiers du Canada, 2020; Filion et coll., 2001). En 2014, le portrait agroalimentaire souligne l'importance de pôles maraîchers comme celui formé par des portions des MRC du Haut-Saint-Laurent, des Jardins-de-Napierville, de Roussillon et du Haut-Richelieu (MAPAQ, 2014), tout en rappelant aussi le rôle des anciens comtés de Châteauguay et de Huntingdon dans la production de lait, de pommes et de pommes de terre sur des dizaines de kilomètres carrés (Filion et coll., 2001). Sept des onze principales entreprises pomicoles de la Montérégie sont concentrées au pied des collines montérégiennes et des Adirondacks, sur ce piémont qui inclut le territoire du Haut-Saint-Laurent (Portrait agroalimentaire de la Montérégie, 2019). Plusieurs des plus grandes entreprises de transformation de la pomme au Québec, dont les vergers Leahy, font rayonner la région. De plus, le piémont des Adirondacks et les grands paysages agroforestiers du Haut-Saint-Laurent figurent au palmarès de la production bovine en Montérégie (MAPAQ, 2014). Les pratiques d'élevage (pâturage, culture de légumineuses, etc.) définissent encore en bonne partie le paysage rural haut-laurentien.

Bien que le nombre d'entreprises exploitantes poursuive sa diminution entamée au 20e siècle, sous l'effet des dynamiques des marchés et de la consolidation, la superficie productive tend à s'accroître : elle est passée d'environ 72 500 ha à 73 100 hectares entre 2004 et 2010 (PDZA de la MRC du Haut-Saint-Laurent, 2017).

Dans les plaines, un paysage marqué par les grandes cultures

Le paysage agricole est surtout marqué par les grandes cultures céréalières, qui couvent plus de la moitié des superficies cultivées. Les paysages ouverts de la Haute-Montérégie, de la Côte haut-laurentienne et des vallées de la Châteauguay, de la Trout et des Anglais sont marqués par le caractère industriel : grandes exploitations, forte mécanisation, vastes bâtiments modernes et technologiques, délaissement des bâtiments anciens tant principaux qu'auxiliaires (granges-étables, laiteries, entrepôts, tasseries, laiteries, etc.)



Image 3-086 ↑

Entrepôts de pommes, Franklin



Image 3-087 ↑

Champ de soya automnal, Saint-Chrysostome

Dans les hauteurs, des paysages fruiticoles

Les versants de la colline Covey et les piémonts de Powerscourt, de Rockburn, de Franklin et de Havelock sont le théâtre d'une spécialisation vers les cultures fruitières. L'association de la pomme des Cantons du Sud-Ouest regroupe plus de 20 entreprises, notamment à Havelock et Franklin. La plupart des entreprises de production de bleuets en corymbe de la Montérégie sont d'ailleurs situées dans ce secteur aux paysages vallonnés à forte valeur agrotouristique. L'inauguration, en 1998, du Circuit du Paysan, une route touristique balisée, a consacré tout le secteur des Adirondacks et de la Forêt haut-laurentienne comme l'un des épicentres de l'agrotourisme en Montérégie et au Québec.

Plus largement, la région s'inscrit dans une Montérégie qui domine largement la production québécoise de lait et de pommes, et qui voit émerger de nouveaux terroirs viticoles. En 2024, le Conseil des vins du Québec et le ministère du Tourisme mettent en avant des régions viticoles, et le Haut-Saint-Laurent est classé dans la région dite de la Montérégie (Conseil des vins du Québec, 2024). Au vu de l'histoire régionale, une nomenclature plus spécifique aux Adirondacks ou à Covey Hill aurait intérêt à émerger. Dans ces paysages, les anciennes granges laitières côtoient désormais les chais, les salles de dégustation, les kiosques de vente à la ferme et les vergers d'où proviennent cidres de glace et jus artisanaux.

Dans les terres noires, des paysages maraîchers

L'essentiel des cultures de légumes frais se situe sur d'anciennes tourbières converties à l'agriculture dans les secteurs de la plaine barberivaine et des Teafields, au creux des buttes autour de Saint-Chrysostome ainsi que sur le Rocher. On compte 2 461 hectares de cultures maraîchères dans le Haut-Saint-Laurent (PDZA, 2017). Elles alimentent autant les grands producteurs légumiers que les marchés locaux, notamment le Marché fermier du comté de Huntingdon. Les paysages maraîchers attisent souvent la curiosité dans la mer de cultures céréalières qui caractérise les basses-terres du Saint-Laurent : formes inhabituelles (par exemple, les brocolis et les choux), horaire de récolte différent, noirceur des sols qui contraste avec la végétation qui encadre les parcelles, etc.

Des poches agricoles enfrichées : potentiels et limites

Sur 34 % du territoire agricole de la MRC, le couvert forestier prédomine en raison, notamment, de l'enfrichement graduel des terres agricoles les moins productives. Des activités d'élevage sont observées, notamment des pâturages sous couvert. Il en résulte une mosaïque agroforestière propre aux grandes zones de piémont à l'échelle du Québec : quelques parcelles plus planes s'intercalent entre des zones de pâturages vallonnés et des rideaux forestiers. Dans le Haut-Saint-Laurent, cette mosaïque crée généralement



Image 3-088 ↑

Verger sur le flanc de Covey Hill



Image 3-089 ↑

Friche du chemin Lost Nation, près d'Athelstan

des percées visuelles sur les plus hauts sommets des Adirondacks, ce qui contribue à distinguer la région du reste de la Montérégie, où les collines Montérégiennes servent de point de repère. Le PDZA de la MRC du Haut-Saint-Laurent indique par ailleurs que près de 190 hectares de terres pourraient, à terme, être remis en culture, ce qui pose en revanche de nombreux enjeux, notamment écologiques et écosystémiques.

L'acériculture : patrimoine culturel enraciné et force homogénéisatrice du paysage forestier

Les cabanes à sucre sont présentes sur la plupart des monticules et dans la majorité des forêts haut-laurentiennes. Sur la colline Covey et les piémonts, par exemple, l'acériculture représente, en nombres absolus, près du quart des entreprises productrices, secondes derrière les entreprises de production fruitière. Les cabanes à sucre familiales dominent largement le paysage, caractérisées par des bâtiments sobres, de petit gabarit et peu souvent destinés à l'accueil de groupes. Cependant, l'acériculture est de plus en plus documentée comme force contributrice à l'homogénéisation du paysage forestier en raison des coupes sélectives et de l'entretien des sous-bois qu'elle nécessite (ministère de l'Énergie et des Ressources naturelles du Canada, 2024). Les événements climatiques comme les tempêtes et les grandes chaleurs, de plus en plus fréquents, causent aussi de lourdes pertes. Des études font aussi état d'une lente migration nordique des érablières (Ouimet et coll., 2024). Comme le Haut-Saint-Laurent est situé à l'extrême sud du Québec, il est dès lors envisageable d'anticiper d'importants changements aux paysages forestiers au courant du prochain siècle. Les érablières à sucre céderont tranquillement leur place à des écosystèmes forestiers que l'on trouve présentement au sud de la frontière.

Des enjeux à l'horizon

Si les paysages agricoles haut-laurentiens sont bien vivants, de nombreux enjeux persistent et laissent présager la poursuite des mutations au 21e siècle. Parmi ceux-ci, notons l'accès à la propriété et à l'entreprise par la jeune génération, la problématique du rachat et du repreneuriat dans un contexte d'augmentation des valeurs foncières, la structuration de la sylviculture dans un contexte privé et dans le cadre des stratégies de préservation du territoire, la recomposition d'une population rurale de moins en moins agricultrice et les enjeux de cohabitation.



Image 3-090 ↑

Érablière de la crête d'Athelstan, près du Gore



Image 3-091 ↑

Pâturage en friche à Hinchinbrooke

L'évolution des paysages ruraux et agricoles du Haut-Saint-Laurent, depuis les premières clairières jusqu'aux vergers et vignobles contemporains, illustre ainsi une trajectoire de spécialisation progressive, de recomposition sociale et de requalification symbolique. Les champs de blé et de seigle du 18e siècle ont cédé la place à un *patchwork* de prairies, de cultures fourragères, de vergers, de pâturages et de cultures de spécialité, tandis que le lait, la pomme et désormais le vin occupent une place centrale dans la définition de l'identité territoriale. Le paysage rural, loin d'être figé, continue de se transformer sous l'effet des marchés, des politiques agricoles, des innovations techniques et des initiatives des producteurs, qui renégocient en permanence l'équilibre entre production, patrimoine et mise en valeur.



Source des données :
Rôle d'évaluation foncière, ministère des Affaires municipales et de l'Habitation, 2023.

- Domaines des valeurs, 2023
- Code d'utilisation CUBF, 2023

Légende :

- 1 - Production céréalière
- 2 - Production fruitière
- 3 - Production maraîchère
- 4 - Foin, ensilage et autres cultures
- 5 - Pâturage
- 6 - Élevage laitier
- 7 - Écuries, centres équestres
- 8 - Production de viande
- 9 - Production ligneuse
- 10 - Acériculture

Image 3-092 ↑

Nature des principales entreprises agricoles selon les grands ensembles paysagers du Haut-Saint-Laurent

Traits d'identité paysagère

GRANDS TRAITS D'IDENTITÉ PAYSAGÈRE - PAYSAGES RURAUX

	— TIRÉS DE LA SYNTHÈSE HISTORIQUE
Nº	
1	**Des origines agricoles anciennes** Paysage structuré dès le 14e–16e siècle par les Iroquoiens du Saint-Laurent (villages de maisons longues, « trois sœurs », brûlis, villages sur crêtes, horticulture expérimentale), avec alternance de champs, friches et forêts de chasse : aujourd'hui Saint-Anicet et Godmanchester, sur le Ridge. Au 19e siècle avec les Mohawks qui pratiquent la cueillette et la récolte de l'eau d'érable, particulièrement sur le Rocher.
2	**Une superposition de formes paysagères héritées des seigneuries et des cantons** Superposition de la trame seigneuriale linéaire, orientée sur les cours d'eau, dans les vallées de l'ancienne seigneurie de Beauharnois, aux fermes alignées à proximité des chemins, et d'un maillage de structures cantonales dans les cantons et les secteurs commutés de la seigneurie de Beauharnois, aux lots rectangulaires caractérisés par des corps de fermes dispersés, des chemins tortueux selon les obstacles géographiques et des carrefours en étoile.
3	**Un riche patrimoine agricole, tant bâti que paysager** Patrimoine bâti composé d'innombrables corps de ferme avec de nombreux bâtiments anciens et auxiliaires (poulaillers, clapiers, laiteries, tasseries, etc.); un paysage marqué par les murets de pierre sèche, les clôtures de perches, les clôtures de broches et les clôtures équestres, qui traduit l'importance historique de l'élevage; des pins solitaires à l'intersection des routes et chemins de ferme.
4	**De nombreuses traditions liées aux paysages ruraux** Notamment les expositions agricoles qui se déroulaient dans la majorité des grands villages, et qui perdurent à Ormstown, Huntingdon/Hinchinbrooke et Havelock, ainsi que les *bees* (corvées des hommes et femmes autour du tabac et de la courtepointe) et les concours (par exemple, le mérite agricole).
5	**Un terroir fruitier aux racines anciennes sur les flancs de Covey Hill, dans les Teafields et sur le Rocher** Versants bien drainés des piémonts (Covey Hill, Franklin, Havelock) occupés par les vergers, devenus des paysages-signature : vergers anciens à grands arbres vs plantations récentes en alignements filaires de pommiers à basse tige, associés aux cidres, cidres de glace et produits transformés, complétés par l'émergence des cultures de petits fruits et de la vigne. Présence historique de la récolte de bleuets sauvages dans les Teafields et sur le Rocher.
6	**Paysages de maraîchage intensif et de terres noires** Les tourbières haut-laurentiennes ont cédé leur place à des zones de cultures légumières intensives autant autour des Teafields (Godmanchester, Sainte-Barbe, Saint-Anicet) que dans le secteur du Wilderness (Saint-Chrysostome).
7	**Une expérience paysagère ouverte dans les plaines** Particulièrement dans les vallées de la Châteauguay et des Anglais, où les sols uniformes déposés par l'ancienne mer de Champlain ont favorisé l'apparition d'un paysage totalement déboisé où s'est rapidement enracinée une agriculture intensive; l'horizon est marqué par la verticalité des silos et change et s'obstrue selon la période de croissance des céréales; l'hiver, c'est un véritable désert enneigé.
8	**Une expérience agroforestière particulière en zones de monticules** Les monticules sont demeurés boisés ou se sont enfrichés en raison de leurs sols irréguliers; il en résulte un paysage agricole semi-ouvert tacheté, ponctué de basses collines boisées qui cadrent les vues vers l'horizon et, souvent, les Adirondacks; le paysage agroforestier est emblématique du Haut-Saint-Laurent et contraste avec l'ouverture générale de la plaine montérégienne.
9	**Une expérience forestière marquée par les clairières à l'est** Toute la zone localisée au sud-est de la rivière Châteauguay a été fortement marquée par la dernière déglaciation, comme en témoigne l'innombrable quantité de drumlins, des buttes orientées vers le nord-est et largement boisées; les interstices entre les buttes ont été cultivés, alors que les éminences boisées abritent souvent les bâtiments de ferme et d'habitation.
10	**Une expérience panoramique en hauteur depuis le piémont des Adirondacks** La géographie par paliers du piémont des Adirondacks et de Covey Hill a permis l'implantation d'un paysage rural de prairies et de pâturages en hauteur; depuis ces hauteurs, les vues dégagées sur l'ensemble des basses-terres de Montréal sont imprenables.
11	**Terroirs émergents et anciens désormais liés à l'agrotourisme** Circuit du Paysan, vergers ouverts à l'autocueillette (depuis au moins les années 1940), cidreries et vignobles : les paysages agricoles deviennent aussi des paysages d'expérience (dégustation, visites, circuits) où patrimoine bâti, vues et produits se combinent.
12	**Un paysage d'agriculture intensive dynamique et fortement remanié** Tracteurs et moissonneuses favorisant la rationalisation des formes du parcellaire et l'abandon des sections moins productives; bâtiments anciens en disparition par désuétude, remplacement de résidences vernaculaires pour des modèles contemporains, érection d'étables aux allures d'entrepôts qui témoignent de l'ampleur des industries agricoles; remaniement intensif, détournement et profilage des cours d'eau et petites rivières pour des fins de drainage; augmentation de la taille des exploitations, remembrement de parcelles, disparition de clôtures, de haies et de corps de fermes superflus.

Enjeux paysagers

QUELQUES ENJEUX SOULEVÉS - PAYSAGES RURAUX

	— TIRÉS DE LA SYNTHÈSE HISTORIQUE
Nº	
1	**Pérennité : accès à la propriété et relève agricole** Difficulté pour la jeune génération d'acheter des terres et des entreprises dans un contexte de forte augmentation des valeurs foncières et de complexité du repreneuriat; fragilité des entreprises de petite taille; enjeu transversal de l'impossibilité de la division des terres à des fins agricoles.
2	**Concentration et industrialisation des exploitations** Diminution du nombre de fermes, agrandissement des unités, investissement massif en équipements, abandon ou démolition de bâtiments anciens : risque d'un paysage plus homogène, moins lisible du point de vue historique; besoin de mettre en valeur les bonnes pratiques.
3	**Pressions sur les milieux humides et les terres noires** Drainage intensif des tourbières (Teafields, plaine barberivaine, etc.) au profit du maraîchage et des grandes cultures, avec transformations profondes des prairies humides, des haies et des mares.
4	**Gestion des terres enfrichées et des mosaïques agroforestières** Enfrichement marqué dans les zones marginales (piémonts, crêtes, monticules) et possibilité de remettre en culture près de 190 ha : arbitrage sensible entre relance agricole, biodiversité, fonctions écologiques et valeur paysagère des friches.
5	**Homogénéisation et vulnérabilité du paysage forestier acéricole** Acériculture omniprésente sur les buttes et piémonts, contribuant à homogénéiser les peuplements; en parallèle, tempêtes, chaleurs extrêmes et migration nordique des érablières fragilisent un pilier du paysage rural.
6	**Fragilité climatique et économique des vergers et terroirs de spécialité** Pomiculture fortement exposée aux gels et aux hivers extrêmes, nécessité de renouveler les vergers et les variétés, dépendance à des marchés de niche (cidres, cidre de glace, produits transformés) qui structurent pourtant l'identité territoriale.
7	**Cohabitation entre monde agricole et nouvelle population rurale** Population rurale de moins en moins agricultrice, croissance de l'agrotourisme, multiplication des usages résidentiels et récréatifs : enjeux de voisinage, de circulation, de perception des odeurs, des machineries et des rythmes agricoles; création de chasses gardées à flanc de colline.
8	**Compatibilité entre paysage productif et image de terroir agrotouristique** Insertion paysagère des grands bâtiments d'élevage, des équipements technologiques et des cultures intensives dans un décor que les vignobles, cidreries et circuits de dégustation vendent comme patrimonial, bucolique et « authentique ».
9	**Maintien et transmission du patrimoine agricole matériel** Sauvegarde des granges, laiteries, bâtiments auxiliaires, corps de ferme exceptionnels, fromageries, bâtiments d'exposition.
10	**Maintien et transmission du patrimoine agricole immatériel** Actualisation et transmission des traditions (expos, courtepointe, pique-niques communautaires, musique et danse de granges, *bees*) dans un contexte de modernisation accélérée et de recomposition sociale des campagnes.

C

Paysages habités

NAISSANCE ET ÉVOLUTION DES VILLES, VILLAGES ET HAMEAUX HAUT-LAURENTIENS

À la fin du 17e siècle, le Haut-Saint-Laurent se trouve encore en marge de la zone de peuplement dense de la vallée du Saint-Laurent, sur la route des expéditions, mais en position de frontière. Les premiers signes d'une organisation villageoise apparaissent sur la côte du lac Saint-François. En aval, sur le fleuve, les années 1670 marquent le début de la fondation de bourgs structurés dûment arpentés, et commandés par les seigneurs.

↓ Image 3-093

Secteur commercial de Huntingdon, vers 1910

Sans auteur, Musée McCord, MP-0000.946.14, domaine public



[1670-1800]
BOURGS FLUVIAUX, MISSIONS ET VILLAGES AUTOCHTONES AUX MARGES DU HAUT-SAINT-LAURENT

Les cartes produites au début du 18e siècle, notamment celle de Murray en 1761, montrent leur présence : on décèle aisément La Prairie, Longueuil, Boucherville, Varennes, Verchères et Sorel sur la Rive-Sud, Lachine, Montréal et le Sault-au-Récollet dans l'archipel d'Hochelaga, ainsi que Vaudreuil et Terrebonne sur la Rive-Nord. Le plus imposant des bourgs dans toute la région demeure le Sault-Saint-Louis, qui deviendra éventuellement Kahnawà : e. Ces établissements de nature résolument urbaine annoncent la mise en place d'un réseau de petits centres riverains appelés à jouer un rôle de relais pour la colonisation de l'arrière-pays (Murray, 1761; Filion et coll., 2001).

18e siècle | Organisation autochtone et missionnaire du territoire

Toujours au début du 18e siècle, l'espace qui deviendra le Haut-Saint-Laurent est surtout fréquenté par les Premières Nations et des groupes de missionnaires, dont les habitudes et déplacements constituent la première force structurante d'un réseau villageois. Entre 1716 et 1747, les Kanien'kehá : a se fixent à Kahnawà : e sous la gouverne des Sulpiciens, dans un village missionnaire qui, tout en étant encadré par les autorités coloniales, reste profondément ancré dans le territoire de chasse traditionnel. Les habitants de Kahnawà : e fréquentent les rapides du Saint-Laurent et le plateau du Rocher; ils nomment certains lieux en fonction de leurs usages, comme le secteur des « Blueberry Plains » (parfois relaté comme « Blueberry Rock » ou « Blueberry Fields » autour du Rocher, où l'abondance du bleuet est suffisamment marquante pour imprimer un toponyme durable au paysage (Delâge, 1991). Les premiers colons du Haut-Saint-Laurent notent aussi la présence de campements de chasse saisonniers sur la Châteauguay, ainsi qu'une migration printanière dans les forêts de la région pour la récolte de l'eau d'érable. Ce réseau de lieux nommés et fréquentés dessine déjà une forme de paysage habité épars, fait de clairières, de friches récoltées et de campements saisonniers.

Les tentatives des autorités coloniales et des Jésuites pour fixer des colons allochtones, notamment au sud du Sault-Saint-Louis, se heurtent à la volonté des communautés de ne pas être séparées de leur territoire traditionnel de chasse. En 1736, un épisode rapporté par Delâge montre clairement la résistance des Kanien'kehá : a à l'égard de projets qui les couperaient des forêts et des rivières où se déploie leur économie. Malgré les encouragements des missionnaires, les familles refusent de quitter leurs sites établis en bordure du fleuve ou dans l'arrière-pays, à la frontière de l'actuel Haut-Saint-Laurent, parce que cela reviendrait à se détacher de leurs repères de chasse et de pêche (Delâge, 1991). Les paysages villageois sont alors indissociables des parcours saisonniers et d'un rapport mobile au territoire.

1747 | Saint-Régis

En 1755, une première mission est fondée à Saint-Régis, où sont établies des familles kanien'kéhá du Sault-Saint-Louis depuis 1747. La situation incertaine de la mission à une époque où les frontières sont encore floues est partiellement résolue lors de l'adoption du traité de Londres, en 1795, alors que les autochtones voient leur droit de passage de part et d'autre de la ligne garanti. Saint-Régis est sans conteste le plus ancien noyau villageois de toute la région. On peut encore y observer un noyau institutionnel, dont l'imposante église de pierre de 1795.

1789 | Mission du Lac

Après la déportation des Acadiens, quelques réfugiés viennent s'établir sur la côte anicetoise. Dès 1789, une requête est adressée, et la paroisse de Saint-Régis, la première ouverte dans la région, envoie ses prêtres afin de desservir les catholiques de la côte du canton de Godmanchester quelques fois par mois avant la fondation de Saint-Anicet. Une chapelle nommée Notre-Dame-de-Bonsecours est érigée. On appelle alors l'actuel territoire de Saint-Anicet, la Mission du Lac. (Quenneville, 1980; Fortier, 1980).

À ce stade, les paysages villageois du Haut-Saint-Laurent se résument pour l'essentiel à la mission catholique de Saint-Régis et à la chapelle de la Mission du Lac, le long du fleuve, tandis que l'arrière-pays demeure largement forestier et habité ou fréquenté de manière diffuse.



Image 3-094 ↑

Saint-Régis (Akwesasne) — Église (1898)

Collection initiale, BAnQ Droit d'auteur non évalué



Image 3-095 ↑

Le village indien [sic] de Saint-Régis

E. C. Coates, Jean-Paul Morisset, BAnQ Droit d'auteur non évalué

[1800-1825]
DÉBUTS DE LA COLONISATION ET PREMIÈRES FORMES VILLAGEOISES

Autour des moulins et des scieries

Autour de 1800, la colonisation s'intensifie dans le Haut-Saint-Laurent et les premiers hameaux ruraux prennent forme, le plus souvent près des rapides et des moulins. À cette époque, l'attrait de la forêt haut-laurentienne dépasse les réels intérêts pour la colonisation agricole. Des travailleurs et leurs familles se regroupent donc autour de la production de madriers, de mâts pour les navires et la marine, de potasse et de perlasse. Les plus anciennes maisons de la région sont alors construites en pièces de bois horizontales, recouvertes de planches. Les colons y insèrent parfois, entre les billots, de petits blocs d'argile séchée, les « *soft bricks* », pour améliorer l'isolation. Ces bâtiments, modestes, mais ingénieux, marquent les premiers alignements bâtis le long des pistes forestières et des carrefours, donnant au paysage habité un caractère très boisé, où les volumes rectangulaires des maisons se détachent à peine des clairières fraîchement défrichées (Brocklehurst, 1979).

Une architecture vernaculaire intimement liée aux matériaux locaux

Bouchard et Domon soulignent que les premières églises, résidences et murets bâtis à l'aide des pierres trouvées sur place trahissent la géologie du Haut-Saint-Laurent et sont intimement liées à ses grands ensembles paysagers. Ainsi, dans l'ouest, on observe des bâtiments de cailloux grisâtres évocateurs des dolomies sous-jacentes aux crêtes et monticules et, plus à l'est, des pierres de grès de Potsdam, qui allient des teintes blanchâtres, jaunâtres ou bourgognes. La ligne entre ces formations sous-jacentes se trouve environ le long de l'axe où les paysages de la Haute-Châteauguay et des basses-terres du Saint-Laurent cèdent leur place à la Forêt haut-laurentienne et au piémont des Adirondacks. Les moraines et monticules de till de l'ouest diffèrent ainsi des drumlins et terrasses de l'est. (Bouchard et Domon, 1998). Dès cette époque, le paysage bâti du Haut-Saint-Laurent ne présente pas une physionomie uniforme : l'architecture, les matériaux et l'implantation des bâtiments reflètent déjà la géologie et les réseaux d'influence locaux.

Avant 1812 | Trois dynamiques d'établissement de villages qui donneront éventuellement des résultats

La fondation des premiers villages et hameaux suit donc trois logiques parallèles. D'une part, des travailleurs s'agglutinent autour des premières industries familiales le long des cours d'eau. D'autre part, les autorités seigneuriales participent directement à la mise en place de certains noyaux en leur réservant des lots et en les

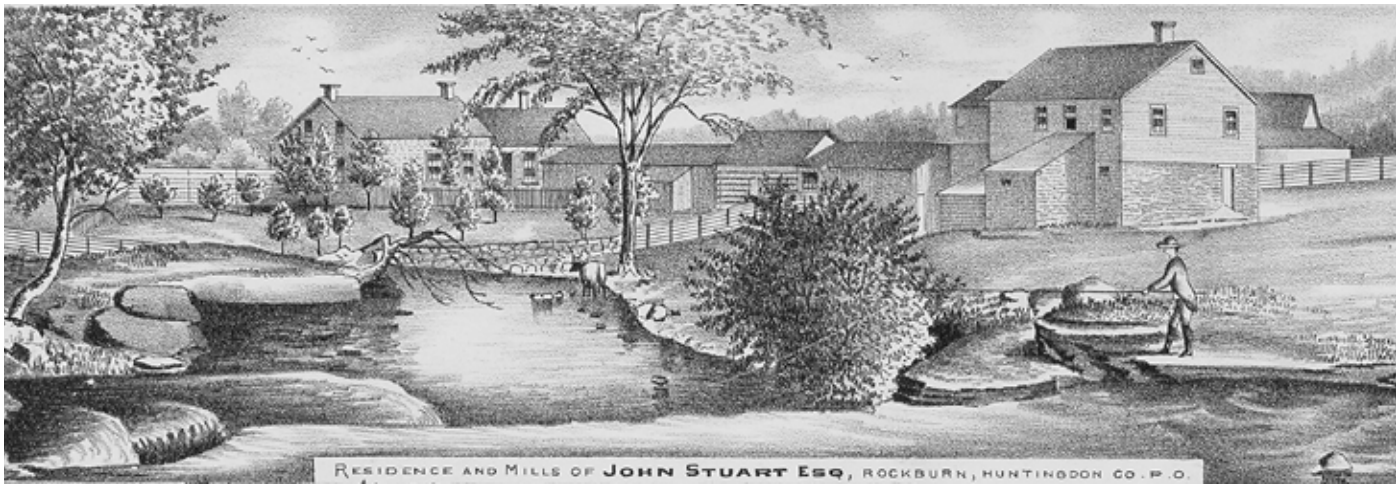


Image 3-096 ↑

Le moulin, lieu de naissance de Rockburn

H. Belden & Co., 1881, Musée McCord, Domaine public

faisant arpenter avant même qu'ils ne soient habités. Enfin, sur la côte du canton de Godmanchester, des réfugiés cohabitent avec quelques censitaires ayant obtenu des concessions et tentent modestement d'implanter de l'agriculture.

1803—1812 | Repérage des meilleurs sites industriels

Les années de 1800 à 1812 sont surtout marquées par le repérage des sites à grand potentiel. Ainsi, vers 1803, on recense les premiers occupants sur le territoire du hameau de Dewittville : la famille McClatchie du Ayrshire, les McCallum et une famille canadienne. Le potentiel du site est reconnu à partir de 1808, quand le seigneur de Beauharnois fait aménager le moulin Ellice, sans qu'une agglomération se forme.

De la même manière, le site actuel de Howick est repéré dès 1803 pour son potentiel industriel, et les autorités seigneuriales y font ériger un moulin, premier jalon d'un futur noyau urbanisé (McKell, 1982). Du côté d'Ormstown, entre 1803 et 1808, dans le secteur aujourd'hui associé à Saint-Malachie, on recense déjà quelques occupants qui profitent du site pour installer des moulins sans toutefois que cela se traduise immédiatement par la formation de véritables agglomérations (Ruddock et Rogers, 1974). Les paysages villageois demeurent alors fragmentaires : une poignée de bâtiments regroupés autour du moulin, entourés de maisons isolées et de terres en cours de défrichement.

1810 | Saint-Anicet

En parallèle, la paroisse de Saint-Anicet se structure autour de la Mission du Lac. Les registres paroissiaux sont ouverts dès 1810 (la paroisse ne sera érigée qu'en 1827), signe d'un regroupement suffisant de population pour justifier une desserte religieuse régulière. La fondation de cette première paroisse haut-laurentienne s'explique par l'affluence de colons canadiens, écossais et américains, ainsi que d'un afflux de citoyens voulant tirer bénéfice de la coupe de pins et du transport des cages de bois sur le lac. Évidemment, le positionnement de l'église a fait l'objet de vifs débats, et c'est le site que l'on connaît aujourd'hui qui l'a emporté sur Port Lewis. Ces premières communautés, encore largement tournées vers la coupe du pin et le transport du bois sur le lac Saint-François, se rassemblent autour de l'église, du presbytère et de quelques maisons de notables, formant un noyau construit qui contraste avec l'ampleur des terres boisées environnantes (Quenneville, 1980). Aussi, avant la guerre de 1812, de nombreux colons d'origine américaine, peut-être des squatteurs, se sont déjà établis dans les environs de la rivière aux Saumons, sans permission préalable avec les autorités de Saint-Régis, et semblent bénéficier de la lucrative pêche aux côtés des Kanien'kehá : a (Currie, 1980).



Image 3-097 ↑

Les rapides de Dewittville, au lieu-dit du Portage



Image 3-098 ↑

Les divers travaux d'endiguement du lac Saint-François et de la rivière aux Saumons auront raison de la pêche au saumon

BAnQ, Fonds MELCC, 03Q_PB64_00005, Droit d'auteur non évalué

Ainsi, les villages riverains se sont développés plus tôt et ont pris de l'importance grâce à la facilité des communications, ce qui s'est traduit par la mise en place d'infrastructures collectives et d'équipements plus importants, plus rapidement. Vers 1815, la colonisation s'accélère et l'arrière-pays est rendu accessible par les voies terrestres (voir la carte 3-002 de la page 137). Les villages d'intérieur des terres se formeront primordialement pour répondre aux besoins des nouveaux colons et défricheurs. Leur essor ne s'amorcera réellement que lorsque la colonisation sera terminée. L'insécurité découlant de la Guerre de 1812-1814 a résolument retardé l'émergence de noyaux villageois d'importance dans le Haut-Saint-Laurent.



Image 3-099 ↑

Extrait de la carte de Joseph Bouchette, 1815, qui montre la quasi-absence de réseau routier dans l'actuel Haut-Saint-Laurent

[1818-1830] MOULINS, COMMERCES ET DIFFÉRENCIATION DES HAMEAUX

1818—1820 | Apparition de hameaux commerçants, industriels et religieux

Après Saint-Régis et Saint-Anicet, le plus ancien noyau villageois de la région est probablement Dundee. En 1818, John Davidson et sa famille s'établissent sur la rivière aux Saumons et fondent un magasin qui donne naissance au petit village, par ailleurs nommé d'après son lieu d'origine en Écosse. Il est rapidement suivi par sa famille élargie l'année suivante, puis par d'autres commerçants, dont un meunier, aussi écossais.

L'année 1819 marque aussi l'apparition d'une petite agglomération à Aubrey's Corners, près de la crête des Irlandais, avec l'établissement de la famille du même nom et l'aménagement du ruisseau afin d'alimenter un moulin. À son apogée, le hameau comptera deux charrons, un forgeron, une potasserie, une fabrique de marbre et un magasin général (Currie, 1980). Ce hameau disparaîtra au 20e siècle; il n'en reste qu'un cimetière.

Les années 1820 voient se multiplier les hameaux structurés autour d'un moulin, d'une auberge ou d'un magasin, qui deviendront emblématiques du Haut-Saint-Laurent. Vers 1820, le secteur de Russeltown Flats apparaît comme une communauté fermière de forte composante écossaise, dotée d'une première église qui sert successivement à plusieurs dénominations avant de devenir la Russeltown United Church. Ce noyau diffus, organisé autour d'un carrefour routier stratégique et du lieu de culte, compte parmi les plus anciennes localités à émerger dans la région (Gamble, 1968; Editor, 1968).

1820—1830 | Godmanchester, Saint-Chrysostome, Howick et Huntingdon, premiers villages planifiés

Dans la seigneurie de Beauharnois, la colonisation progresse vers l'intérieur. Entre 1820 et 1821, les concessions se multiplient dans les rangs qui formeront plus tard la municipalité de Saint-Chrysostome, mais la formation d'un véritable noyau villageois demeure lente; les colons privilégient la mise en valeur de leurs terres, et le futur village, situé à une dizaine de kilomètres, n'attire pas encore les masses (Filion, 2000; Municipalité de Saint-Chrysostome, s.d.). Un colon, James Duncan, s'installe sur le site du village de Saint-Chrysostome et décide d'y exploiter un moulin, sans l'assentiment du seigneur. Le moulin de Duncan attire rapidement d'autres industries. À terme, on y recense l'échoppe du cordonnier Ichabod Munsill et la forge de John Painby. Ces commerces sont de courte durée, mais contribuent à forger l'embryon commercial et industriel du futur noyau villageois (McKell, 1987). Plus tard, d'importants propriétaires terriens font apparaître un véritable village planifié par l'arpentage de leurs lots. Ils planifient la trame de rues, une place du marché, l'emplacement de l'église, etc. Le village se forme rapidement, jouissant de sa



Image 3-100 ↑

Extrait d'un plan de lotissement du village de Saint-Anicet

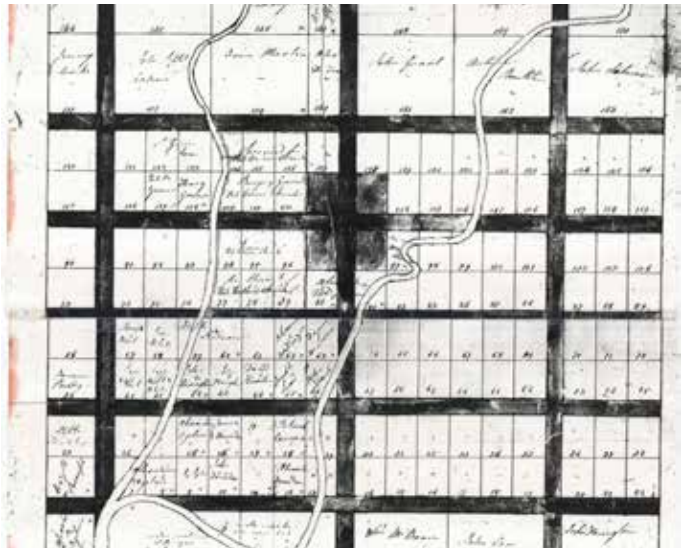


Image 3-101 ↑

Plan d'arpentage du village de Godmanchester

position favorable à la confluence de rivières. Il succède organiquement à une initiative seigneuriale ratée : le village planifié de Brownville, à une dizaine de kilomètres vers Sainte-Clotilde, qui, une fois arpenté et loti, n'a jamais attiré les masses (Filion, 2000, 92).

Ailleurs, l'évolution est plus rapide. En 1822, une première famille d'Écossais s'établit sur le site de La Fourche; elle y ouvre bientôt une auberge, la Caledonia Inn, où les diligences s'arrêtent, créant un point de convergence pour les voyageurs et les agriculteurs des environs (Rogers, 1985). La reconstruction des moulins à La Fourche, en 1826, favorise l'implantation de meuniers, d'artisans et de cultivateurs, jetant les bases du futur village de Howick (Rogers, 1985).

Le premier village planifié du Haut-Saint-Laurent, Godmanchester Village, ou Rivière-La Guerre, est loti en 1822 sur la rivière du même nom. À cette époque, la position en retrait de la côte, sur un cours d'eau navigable à proximité des lieux de prélèvement des grands arbres qui alimentent les industries de forêt et de la marine, est judicieuse. Les propriétaires fonciers y voient une opportunité commerciale. Le hameau connaîtra un essor de 1822 à 1849; on y érige rapidement de nombreuses cabanes, ou *shantys*, puis un lieu de culte, le tout autour de quais sur la rivière La Guerre (Mongrain et Poitras, 2009).

Sur la rive de la Châteauguay, le hameau de Dewittville, au lieu-dit du Portage, prend son essor à partir de l'automne 1823, lorsqu'un Américain du nom de Wright y installe successivement un moulin à scie, un moulin à farine et d'autres petites industries. Avant 1832, des ateliers de chapeliers et de fabricants de sacs, ainsi qu'un salon de barbier, viennent s'ajouter aux moulins, transformant ce site de passage en un hameau industriel aux allures de petit village commerçant (Ruddock et Rogers, 1974).

À la même époque, l'ouverture du magasin Latham aux Long Rapids, futur site de Huntingdon, fournit un point d'approvisionnement essentiel, qui attire les cultivateurs des rangs environnants et contribue à structurer un noyau de services dans ce qui deviendra un important centre villageois (Rogers, 1970). Le premier résident villageois arrive en 1822 (John Hunter, suivi de William Bowron la même année). Bowron aménage un moulin en 1823, et rapidement, des familles viennent y habiter et y travailler. On surnomme la petite agglomération des rapides le Bowron's Village. Un pont reliant les deux rives de la Châteauguay (aujourd'hui les municipalités de Huntingdon et de Hinchinbrooke) est construit à proximité du moulin. Une école s'ajoute au paysage bâti en 1825, avec l'augmentation rapide du nombre d'enfants. Un premier plan de lotissement du village de Huntingdon est réalisé sur l'ordre de Lord Dalhousie en 1825, consacrant ainsi le changement de nom et le caractère urbain de l'agglomération. La trame orthogonale laisse



Image 3-102 ↑

Extrait du plan de lotissement du village de Huntingdon

J. C. Fitch, 1844 (Huntingdon Gazette, vol. 11, no 9, p. 3)

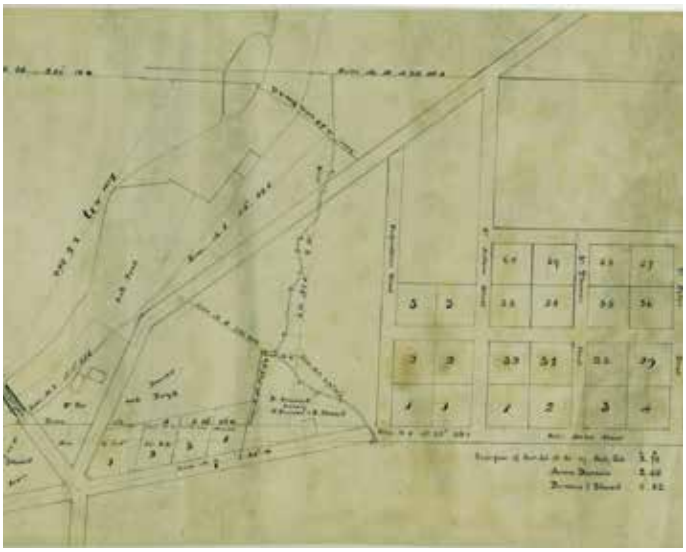


Image 3-103 ↑

Extrait du plan d'arpentage de Saint-Chrysostome, vers 1860

BAnQ, P318,S8,P332, Droit d'auteur non évalué

entrevoir l'aménagement d'un square central ainsi que la position de nombreux bâtiments institutionnels (Currie, 1961).

Enfin, l'année 1829 voit la naissance d'un hameau à Rockburn. Le moulin de la portion Russeltown de la seigneurie de Beauharnois est transféré sur le ruisseau Mitchel sous l'impulsion de James Allen. On y ajoute rapidement un moteur à vapeur, ce qui le rend plus productif que tous les autres sur le piémont des Adirondacks. Le ruisseau contient à cette époque un important volume d'eau et donne ainsi naissance à un petit village, permettant la création d'entreprises qui s'inscriront dans le temps. Toutefois, ce premier moulin brûle. On érige un autre moulin à scie légèrement en aval de celui-ci, suivi d'un moulin à carder qui sert à rouler la laine, puis d'un moulin actionné par la vapeur, sous l'égide du prolifique homme d'affaires William Craik.

Cimetières ruraux et localités cultuelles

Les paysages villageois se singularisent aussi par la présence de cimetières perchés sur de petits monticules, les knolls ou mounds. Entre 1825 et 1875, ces élévations naturelles sont largement utilisées comme lieux de sépulture, selon une tradition associée aux immigrants écossais (Rogers, 1969). Les cimetières ainsi implantés dominent les routes et les hameaux, offrant des points de repère visuels marquants qui contribuent à la signature paysagère des villages. Le premier exemple dans le Haut-Saint-Laurent est la Black's Church, dont le bâtiment existe toujours et a été déplacé à Brooklet. Cette chapelle, érigée sur les terres de la famille Black, sur un monticule qui surplombe l'actuelle route 202, dans le canton de Hinchinbrooke, représente la première localité rurale diffuse de la région. Les pratiquants de l'église d'Écosse se réunissent à la chapelle pour les offices, mais habitent dans les terres, sans former de noyau. Pour sa construction, on utilise le bois équarri au moulin de Stott's Ridge, érigé en 1824 par l'Irlandais Charles Mooney. La quincaillerie de l'édifice est fabriquée à la forge de Rockburn. On raconte que les serrures d'origine de la Black's Church étaient encore utilisées à l'église de Rennie en 1968 (Gamble, 1968).



Image 3-104 ↑

La ville de Huntingdon naît aux Long Rapids, autour des moulins et du magasin Latham

BAnQ, L'Opinion publique, Vol. 1, no 26 (30 juin 1870), p. 205, Domaine public



Image 3-105 ↑

La Black's Church aurait été déménagée sur cette propriété de Brooklet

Jean-Marie Cossette, BAnQ, 1979, P690S1_D79-072_0043, CC-BY-NC-ND

[1830-1860]
APPARITION D'UNE HIÉRARCHIE URBAINE ET VILLAGEOISE

1830—1833 | Lotissement de Howick

À partir des années 1830, plusieurs villages du Haut-Saint-Laurent sont formellement planifiés, et leur trame viaire, arpentée. Entre 1830 et 1833, le village de Howick fait l'objet d'un lotissement tramé, avec un quadrillage de rues et de lots alignés, qui encadre les fonctions industrielles et résidentielles déjà présentes (LaRose, 1985). En 1833, la formation officielle du noyau villageois est attestée par les registres du régisseur de la seigneurie, Lawrence George Brown, qui consigne la vente de lots et l'implantation de maisons et de commerces (LaRose, 1985; Touchette, 1997). Contrairement à d'autres agglomérations nées spontanément, Howick présente ainsi très tôt une structure de village « en bonne et due forme », où l'organisation du sol reflète un projet concerté.

1830 | Young's Tavern

Le hameau de Young's Tavern, éventuellement Franklin Centre, connaît lui aussi une croissance rapide. Autour de 1830, il se développe en tant que centre commercial plutôt que comme simple annexe d'un moulin ou d'une église, à l'instar de Dundee dans les années 1820. Le village se développe rapidement. L'année 1830 est marquée par l'ouverture du magasin des associés Cantwell et Nichols, qui devient T & W Cantwell. De l'autre côté de la rue, on trouve la taverne Wilson. À l'arrière du magasin, sur l'autre route, une petite boutique de whisky est ouverte par Willis Pelton (McKell, 1982). En 1843, à l'initiative de William Cantwell, le village se dote d'un ensemble d'institutions marquantes : église, presbytère (manse), plusieurs résidences, un bureau de douane et des commerces variés, ce qui consolide son statut de village-cœur du canton (McKell, 1982). Franklin Centre se trouve à un carrefour en étoile typique des paysages cantonaux; la convergence routière en fait un point incontournable dans la majorité des itinéraires.

1831—1845 | Durham, Saint-Chrysostome et Saint-Anicet structurés par l'érection de lieux de culte

Les lieux de culte contribuent fortement à la structuration des villages. On raconte que le premier vrai bâtiment érigé sur le site actuel du village d'Ormstown fut une église anglicane, entre 1831 et 1834. Auparavant, on y a observé des prairies défrichées par des Américains désormais partis, un site de sépulture de la guerre de 1812-1814, puis un terrain de parade militaire. À la même époque, en 1831, des presbytériens commencent aussi l'érection de leur temple. Les catholiques avaient quant à eux construit leur premier lieu de culte trois milles à l'ouest de l'actuel village. C'est en 1836 que les lots 23 de Jamestown et d'Ormstown sont réservés et lotis afin de créer le village de Durham. Avec l'afflux de la population, des moulins peuvent prospérer à partir de 1838 (Milne, 1979). D'autres lieux de culte s'organisent et viennent structurer



Image 3-106 ↑

Des commerces donnent naissance au hameau de Young's Tavern

L. Gobeille, BAnQ, 3725261, Domaine public



Image 3-107 ↑

Des moulins s'ajoutent aux églises de Durham, c'est l'embryon d'Ormstown

BAnQ, sans auteur, 000263397, Domaine public

des noyaux villageois. En 1838, la construction d'une chapelle catholique consolide un petit noyau au confluent de chemins et de ponts à Saint-Chrysostome, créant un double pôle villageois entre la zone des ponts au sud-ouest et le secteur de la chapelle au nord-est (McKell, 1987). À partir de 1841, sous l'impulsion de la construction de l'église catholique de Saint-Anicet, des Canadiens et des Irlandais s'agglomèrent sur la pointe. La construction d'un quai en 1845 sur le site de l'actuelle église, à la suite de l'ouverture du premier canal de Beauharnois, consolide la tendance au détriment des anciennes localités dispersées le long de la côte (Quenneville, 1980).

1840—1850 | Consolidation d'une trame de hameaux

La fin des années 1840 est marquée par une diversification industrielle qui accentue le rôle des villages comme lieux d'emplois et de consommation. Une première fonderie entre en fonction à un carrefour de chemins, donnant naissance au hameau éventuellement connu sous le nom de Maritana (1870); on y produit des fours et des marmites pour l'eau d'érable, ce qui atteste la demande provenant des exploitations acéricoles et agricoles des environs (McKell, 1982). Dans le hameau de Bridgetown, la construction d'une première église épiscopale renforce la trame bâtie et l'identité confessionnelle du lieu (McKell, 1982). Les villages apparaissent alors comme des condensateurs d'équipements religieux, industriels et commerciaux.

Entre 1847 et 1850, une famille écossaise établie dans la Cinquième concession d'Ormstown met sur pied un moulin à scie, à l'endroit où le Rocher entre en contact avec la plaine de la Châteauguay. C'est le début de Saint-Pierre, hameau nommé « Village du Rang du 4 » jusqu'au moins en 1883, puis Lavigne City en l'honneur d'un des pionniers, et ensuite Cairnside en l'honneur de la famille Cairns. L'historienne locale Adrienne Parent cite ainsi le mode de vie des villageois de Saint-Pierre, à l'aide d'extraits de mémoires : « [...] une trentaine de propriétaires pauvres et travaillant à la journée dans le bois l'hiver et l'été cueillant des bleuets. Bon nombre sont absents, aux États-Unis ou ailleurs [...] »



Image 3-108 ↑

Le paysage urbain de Huntingdon est fortement marqué par ses bâtiments institutionnels

[1850-1900]
EXPANSION DES VILLAGES, URBANISATION ET CONSOLIDATION DES NOYAUX INSTITUTIONNELS

Vers 1850, le village de Saint-Pierre est suffisamment grand pour que quelques commerces y prospèrent. On y trouve ainsi un hôtel qui fait office de magasin général et de bureau de poste. À la même époque, les travaux de Courville montrent la complexité de la mosaïque ethnolinguistique des villages de la seigneurie de Beauharnois : certaines sections de paroisse comptent une population entièrement d'origine écossaise ou canadienne-française, d'autres sont mélangées, ce qui se reflète dans la toponymie, l'architecture et le paysage social des villages (Courville, 1990). On compte, en 1851, 429 habitants à 40 % francophones dans le noyau d'Ormstown, et 350 habitants, à 75 % francophones, du côté de Huntingdon. Les hameaux de Saint-Pierre et de Dewittville comptent entre 20 et 40 habitants chacun (Courville, 1990).

1854 | Des institutions municipales consolident le paysage villageois

Dès 1855, l'abandon définitif des tenures seigneuriale et cantonale et l'instauration du régime municipal québécois marquent le début d'une nouvelle organisation institutionnelle dans les principaux noyaux habités du Haut-Saint-Laurent. Chaque municipalité de canton, qui compte souvent plusieurs hameaux industriels, doit choisir un chef-lieu pour y aménager une mairie, alors que les municipalités de paroisse consolident naturellement leur noyau institutionnel unique. Jusqu'à la période de l'entre-deux-guerres, au 20e siècle, les réalités disparates des milieux villageois et ruraux créent de la bisbille au sein des conseils et engendrent la scission des municipalités. D'un côté, les cœurs villageois en expansion s'endettent pour améliorer et étendre les infrastructures (trottoirs, éclairage, services), alors que les portions rurales des municipalités ne se sentent pas concernées et sont relativement prospères, récoltant un impôt foncier de grande valeur. Partout à travers l'actuelle MRC du Haut-Saint-Laurent, des municipalités de Village et de Ville voient le jour par détachement : Huntingdon se détache de Godmanchester, Howick de Très-Saint-Sacrement, Ormstown de Saint-Malachie, Saint-Chrysostome de Saint-Jean-Chrysostome, Saint-Antoine-Abbé de Franklin.

En 1868, l'hôtel de ville du canton de Havelock est construit selon les plans de Charles Godron au hameau de Vicars, que l'on renommera éventuellement Havelock. Il s'agit d'un exemple probant de l'amélioration de l'organisation municipale, et d'un témoin unique de l'architecture institutionnelle des cantons (De Caraffe, 1986). Le hameau de *Young's Tavern* devient Franklin Centre en 1867 avec la construction du *Town Hall* et l'ouverture, l'année suivante, d'un bureau de poste à ce nom. Dans le canton d'Elgin, on choisit le minuscule hameau de Kelso, plus central, pour l'aménagement du *Township Hall* en 1869 (Gavin, 1981), au détriment de Kensington, l'une des plus importantes



Image 3-109 ↑

Lieu historique national du Canada de la Mairie-de-Havelock, édifice érigé en 1868



Image 3-110 ↑

***Township Hall* d'Elgin, érigé en 1869 dans le hameau de Kelso**

agglomérations industrielles des environs, mais localisée à la périphérie du canton. Avec celui de Havelock, les deux *halls* sont aujourd'hui devenus des témoins architecturaux exceptionnels de la vie civique en milieu rural.

1850—1865 | Consécration ou disparition des villages de la région

Les années 1850 marquent aussi la consécration de certains hameaux et la disparition d'autres agglomérations moins compétitives. Par exemple, en 1856, l'église presbytérienne de Rockburn, un bel édifice de pierre toujours visible aujourd'hui, est bâtie en raison de l'accroissement de la population du hameau (Gibson, 1984). Durant cette époque, le petit village institutionnel et agricole de Durham, devenu Ormstown, se transforme en une ville. Après quelques décennies d'industrialisation et de croissance progressive, on y compte environ 500 habitants. De nouvelles rues sont ouvertes afin d'accommoder les besoins résidentiels : Prince Arthur, Victoria et Châteauguay (Milne, 1979). Même chose en 1865 du côté de Riverfield, aussi appelé English River, un hameau agricole récent en expansion : on y dénombre trois résidences et une école, ainsi qu'un pont temporaire sur la rivière qui est enlevé pour la saison hivernale.

À l'inverse, cette décennie marque la disparition du village de Godmanchester, ou Rivière-La Guerre. Dès 1849, l'inauguration d'un barrage pour réguler les débits et niveaux d'eau, en raison de l'ouverture du premier canal de Beauharnois, a des effets désastreux sur le niveau de la rivière La Guerre. La raison d'être du village disparaît, et les *shantys* sont laissés à l'abandon. L'arrivée des bateaux à vapeur au quai de Saint-Anicet rend les activités artisanales de transbordement sur la petite rivière encore plus désuètes (Mongrain et Poitras, 2009). Robert Sellar en parle en des termes évocateurs dans sa monographie de 1888 :

> « The change which steam was working in the modes of transport, was quietly superseding the Laguerre as a port. Steamers began calling at St Anicet village and wharves near it, and trade was diverted to them, and Laguerre decayed with the Durham boat and the bateau, which alone could navigate its waters. The final blow to its prospects was dealt in 1849, when the dam at Valleyfield was completed. Low-lying at the best, the additional height of water over- spread the flat on which the streets and square of Godmanchester had been laid out, and, one by one, the owners left, selling out to Mr MacDonald, until, from the road to the lake there was not a house left, and where once stood stores and dwellings, asheries and wharves, there now remains hardly a vestige, and what from 1822 to 1850 was a scene of activity and the chief business-centre of the county, is now pervaded by rural calmness and the river drifts sluggishly to the St Lawrence unfretted by the keels of the bateaux that once traversed it in quick succession and of the rafts that concealed it » (Sellar, 1888, 202).



Image 3-111 ↑

Vue à vol d'oiseau d'Ormstown, vers 1910

Musée McCord, MP-0000.950.12, Domaine public



Image 3-112 ↑

Les ruines de *Godmanchester Village*

1850—1865 | Apparition des derniers villages et renforcement du tissu urbain des villes planifiées

Les derniers noyaux villageois haut-laurentiens apparaissent. Au fil des années 1850-1860, le peuplement progresse dans les rangs accidentés du canton de Franklin; un petit noyau se forme et, en 1852, la paroisse de Saint-Antoine-Abbé est fondée, suivie rapidement par le bureau de poste de Starnesboro (nommé en dépit du caractère francophone de la population, en raison du maître poste). Des forges sont ouvertes dans les années 1860, suivies de magasins et de résidences. Il s'agit d'un des plus jeunes noyaux villageois de la région avec Sainte-Barbe.

Dans les villages planifiés, dont Huntingdon, Howick, Saint-Chrysostome, Ormstown et Saint-Anicet, les lots partent rapidement en raison de l'accroissement démographique naturel et migratoire. Les nouvelles municipalités créées en 1854 bénéficient de ces plans, ancêtres des plans d'urbanisme, qui facilitent la vente des terrains commerciaux et résidentiels. En 1858, Howick compte déjà 37 emplacements occupés, signe que le village a rapidement pris forme autour de ses moulins et de son carrefour routier (LaRose, 1985).

Pendant la guerre de Sécession américaine, les hameaux et villages frontaliers vivent aussi une ébullition marquée : le Haut-Saint-Laurent devient une porte de sortie vers le Canada tant pour des esclaves en quête de liberté que pour des soldats en fuite. Le hameau d'Aubrey's Corners reçoit à cette époque le surnom évocateur de Skedaddleville, en référence aux déserteurs. Ces soldats en exil vont même jusqu'à payer des Canadiens pour aller se battre à leur place, ce qui illustre comment les flux transfrontaliers se répercutent dans l'imaginaire villageois et la perception de certains lieux.



Image 3-113 ↑

Coupe de bois au hameau d'Aubrey's Corners, ou Skedaddleville

Laura Currie, vers 1900-1910, Northcountryatwork.org, droit d'auteur non évalué



Image 3-114 ↑

Saint-Antoine-Abbé, l'une des plus jeunes paroisses de la région

[1883-1940]
LE CHEMIN DE FER, CATALYSEUR DE L'EXPANSION DES VILLES ET VILLAGES

Dans le dernier quart du 19e siècle, les villages du Haut-Saint-Laurent sont profondément transformés par l'arrivée du chemin de fer. À Ormstown, l'ouverture de la ligne en 1883 agit comme une véritable bougie d'allumage pour le développement industriel; les entrepôts, les ateliers et les commerces se multiplient autour de la gare, et le village tend progressivement vers la petite ville (Milne, 1979). Le développement industriel qui va de pair avec l'ouverture des liens ferroviaires attire une population canadienne-française nombreuse; le paysage tant social qu'architectural des noyaux haut-laurentiens entame une importante mutation (LaRose, 1985). En juillet 1892, la mise en service du New York Central Railway, qui deviendra l'Adirondack Railway, renforce encore ces tendances; le train passe désormais par Huntingdon, facilitant les échanges commerciaux et agricoles, et des wagons de lait quittent quotidiennement la « Milk platform » à destination de Valleyfield (Rogers, 1981). Le paysage villageois s'organise autour des voies ferrées, des ponts et des quais, faisant cohabiter silos, beurreries, industries et maisons. Le chemin de fer favorise le développement d'Ormstown, de Huntingdon et de Howick, alors que le transport fluvial favorise Saint-Anicet. Ces quatre noyaux sont les principaux maillons de l'armature urbaine haut-laurentienne avec Saint-Chrysostome. À l'armature villageoise déjà bien développée viennent s'ajouter des séries de hameaux ferroviaires; le transbordement de marchandises attire quelques travailleurs et éventuellement des bureaux de poste autour d'arrêts comme Sainte-Agnès-Station (éventuellement Sainte-Agnès-de-Dundee), Whites Station, Athelstan Station (éventuellement Glenelm) et Brysonville, qui connaîtront plus ou moins de succès à long terme.

Problématiques villageoises liées à la croissance

Les recensements et les témoignages de la fin du 19e siècle donnent une image claire de la densification villageoise. En 1881, le village de Howick compte 203 habitants et s'affirme comme un centre structuré par ses industries et ses institutions; la proportion importante de personnes d'origine écossaise y influence l'identité culturelle, les lieux de culte et les pratiques sociales (LaRose, 1985). En 1889, la croissance d'Ormstown et les dissensions au sujet des dépenses publiques conduisent à la séparation de la municipalité de paroisse et de la nouvelle municipalité de Saint-Malachie-d'Ormstown, entérinant la distinction entre un noyau villageois plus dense et un arrière-pays agricole (Milne, 1979). En 1882, la création de la municipalité de paroisse de Sainte-Barbe par détachement de Saint-Anicet illustre la même logique de réajustement entre territoires ruraux et centres habités (Quenneville, 1980).



Image 3-115 ↑

La gare d'Ormstown, vers 1910

BAnQ, Fonds La Presse, P833S3D0719-009, Domaine public



Image 3-116 ↑

Rue Chateauguay, Huntingdon, vers 1910

Musée McCord, MP-0000.947.17, Domaine public du Canada

Les villages comme lieux d'expression de la culture

Sur le plan de la sociabilité, les années 1890 et une bonne partie du 20e siècle sont dominées par le rôle des *meeting halls* et des granges-salles. Ces bâtiments abritent réunions politiques, ventes de bétail, soirées de danse et spectacles; les habitants des hameaux y organisent de grands pique-niques dans les prés environnants, accompagnés de leurs familles (Gibson, 1984). Les paysages villageois se peuplent ainsi de structures polyvalentes, souvent sobres, mais animées, qui complètent les silhouettes des églises, des écoles et des hôtels de ville.

D'ailleurs, les briqueteries qui font la renommée d'Ormstown depuis les années 1860 se mettent à tourner à plein régime. Le centre-ville s'urbanise et on y aménage des suites commerciales typiques du dernier quart du 19e siècle, entièrement réalisées avec la brique rouge locale. La brique d'Ormstown marque aussi le paysage habité des rangs des environs, notamment les chemins d'Upper Concession et de la 3e Concession.

Le cœur villageois, lieu de rassemblement et de divertissement

Au début du 20e siècle, les villages du Haut-Saint-Laurent se dotent d'espaces publics plus aménagés qui deviennent le théâtre d'une sociabilité intense. Les places, les parcs et les fontaines occupent une place importante; on y tient des célébrations, des rassemblements politiques, des fêtes patriotiques ou religieuses. En juillet 1908, par exemple, 200 jeunes femmes habillées en blanc, membres des Femmes chrétiennes de la Tempérance (WTCU), se réunissent sur la place publique de Huntingdon afin d'affirmer leurs valeurs de sobriété. Si cette manifestation prône la prohibition et s'exerce dans le calme, les places publiques et parvis d'église sont aussi les principaux lieux de rassemblement spontané, que ce soit pour une fête qui combine discours, musique, repas et jeux, illustrant le rôle central de ces espaces dans la vie communautaire (Germain, 1991). La présence d'une fontaine au coin des rues Hunter et Bouchette, encore perceptible au début du 20e siècle, révèle la volonté de doter les villages de repères esthétiques et fonctionnels qui dépassent les seules nécessités économiques.

Quant à la prohibition, bien qu'elle soit prônée par une bonne partie de l'élite anglo-protestante ou catholique régionale, elle stimule l'apparition de commerces de divertissement dans les villages. L'actuel édifice du Château, à Huntingdon, en constitue un témoin oculaire. À titre d'exemple, on compte, en 1894, deux établissements qui servent de l'alcool à Howick seulement, et l'un d'entre eux est évidemment situé directement à proximité de la gare. Les tentatives d'adoption de règlements municipaux dits de tempérance échouent en 1905, mais finissent par aboutir. Les citoyens se redirigent alors vers Ormstown ou Saint-Pierre pour



Image 3-117 ↑

High School Jubilee Parade, Huntingdon, 1908

BAnQ, sans auteur, P547S1SS1SSS1D173-P02R, Droit d'auteur non évalué



Image 3-118 ↑

Le Château, un monument qui porte le souvenir de la Prohibition

étancher leur soif (Gravel, 2015). Les nombreux récits de contrebandiers, de frelateurs, de poursuites et de soirées clandestines tant à Dundee Centre, qu'à Covey Hill et qu'à Huntingdon, constituent des témoins immatériels de cette période.

1900—1930 | Un âge d'or régional pour les hameaux

Certains villages et hameaux atteignent alors leur âge d'or. C'est l'apogée du village de Saint-Pierre. On y trouve une épicerie et une boucherie ainsi qu'un salon de barbier, des forgerons, un voiturier et une fabrique de cercueils en pin. On entrepose aussi à Saint-Pierre les blocs de glace coupés sur la rivière Châteauguay pour les glacières jusque dans les années 1930 (Préville, 1985). Vers 1905, le hameau de Rockburn compte, selon les témoignages de Rossie Denham, deux forgerons, un charron, un peintre, un moulin à scie et deux magasins généraux, ce qui en fait un petit centre multifonctionnel pour les fermes des alentours (Denham et Rougerie, 1984). En 1910, on note l'arrivée d'un bureau de poste à proximité du poste de douane à Athelstan Station; le petit hameau sera d'ailleurs renommé Glenelm. En 1912, le hameau d'Allan's Corners est également au zénith de sa prospérité; cette petite agglomération à elle seule compte « un ou deux magasins généraux, un bureau de poste, un forgeron, un charpentier, une fabrique de harnais et de souliers qui est également un salon de barbier, une beurrerie et fromagerie, une église et une école à proximité » (traduction libre de Hope, 1974, 15).

1915—1930 | Scission de municipalités de village et consolidation des équipements urbains

En 1915, après des années de croissance, certains noyaux villageois obtiennent le statut de municipalité distincte, séparée de la municipalité de paroisse qui les entourait. Cette scission reflète l'émergence d'enjeux propres aux milieux villageois (entretien des rues, éclairage, aqueduc, développement commercial) qui ne coïncident pas nécessairement avec les préoccupations des cultivateurs des rangs ruraux (Fletcher, 1985). Les paysages villageois gagnent en autonomie : on y voit apparaître des postes de pompiers, des trottoirs de bois, des lampadaires, des écoles agrandies, des presbytères modernisés, qui renforcent la différence visuelle entre le centre et la campagne environnante.



Image 3-119 ↑

Ambiance de hameau encore perceptible à Glenelm

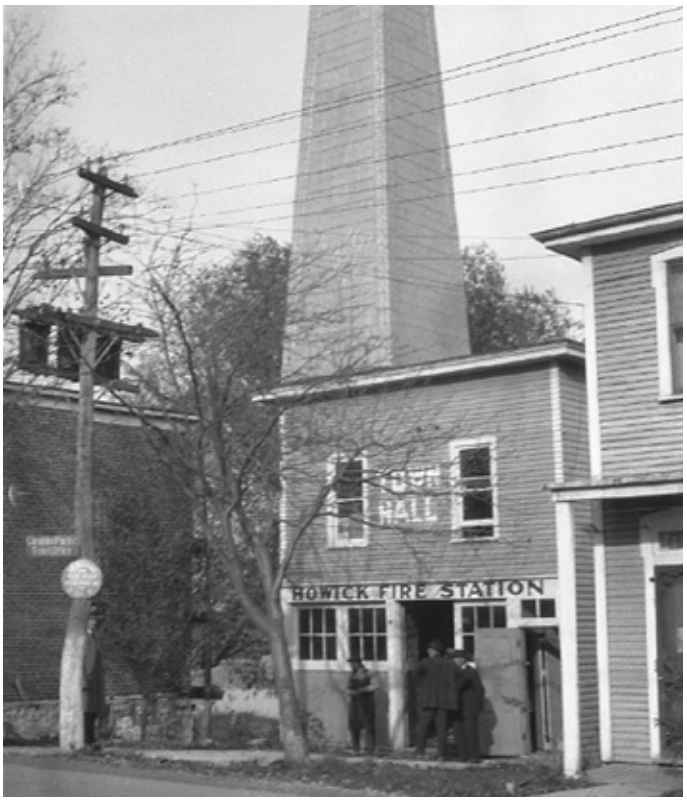


Image 3-120 ↑

Poste de pompiers de Howick, équipement villageois indispensable

Ernest Lavigne, BAnQ, 1944, E6,S7,SS1,D2,P19042, CC-BY-NC-ND

[1939-2025]
L'APRÈS-SECONDE GUERRE MONDIALE ET LA SUBURBANISATION DU PAYSAGE HABITÉ

Milieu du 20e siècle | L'ère des grandes institutions

Au milieu du 20e siècle, la dimension symbolique des paysages villageois est réaffirmée par des projets d'envergure en adéquation avec l'importante progression de la population.

En 1939, un hameau entier est fondé et bâti de toutes pièces autour de l'institut Doréa, à Franklin, fondé par l'abbé Archambault et destiné à l'éducation des enfants. On y bâtit « une école primaire, une école secondaire, des dortoirs, des aires de jeux, une grange, un poulailler, une église et même des chalets » (Matte, 2023). Les divers programmes des gouvernements de Maurice Duplessis, dans les années 1950, en changent la vocation afin d'intégrer l'accueil d'orphelins, et contribueront à forger au complexe une bien triste réputation.

En 1950, l'hôpital Barrie Memorial d'Ormstown doit répondre à la demande croissance. L'institution qui occupe une résidence de la rue Church est relocalisée à la porte de la ville sur le site d'une ancienne ferme (Rochefort, 2014). On aménage un nouvel immeuble de trois étages à la facture architecturale contemporaine s'inspirant des courants Streamline et Art déco.

En 1954 commence l'aménagement du complexe du Mont-de-l'Immaculée, en périphérie de Saint-Anicet. Ce site, dominé par un calvaire monumental et des bâtiments institutionnels, s'inscrit dans un mouvement plus large de construction de sanctuaires et d'églises monumentales au Québec, qui viennent ponctuer de manière spectaculaire le paysage de certaines localités (Quenneville, 1980). Le profil des villages n'est plus seulement défini par les volumes des granges et des maisons; il s'orne de clochers modernes, de statues et d'édifices religieux de grande ampleur.

Les améliorations du système éducatif québécois à compter des années 1960, après l'arrivée du gouvernement de Jean Lesage, mènent à la création du réseau secondaire public et à l'érection des polyvalentes, des établissements d'enseignement d'un nouveau genre à l'architecture malléable et adaptés aux besoins des cursus professionnels et généraux (Zarié, 2021). La Chateauguay Valley Regional High School est donc aménagée en 1967 en plein champ, à l'extérieur de la ville d'Ormstown, et l'école secondaire Arthur-Pigeon est inaugurée en 1968 à Huntingdon.

1939—2025 | Développement industriel et nouveaux paysages suburbains

La Seconde Guerre mondiale propulse l'industrie au Canada, et le Haut-Saint-Laurent n'y échappe pas. Jusqu'aux premières années du conflit, le paysage villageois haut-laurentien est surtout



Image 3-121 ↑

Construction du nouveau Barrie Memorial Hospital

BAnQ, Fonds La Presse, P833S4D1465, Tous droits réservés



Image 3-122 ↑

Un enfant travaille à l'institut Doréa, 1967

BAnQ, Jean-Yves Létourneau, P833S5D1967-0473, Tous droits réservés

constitué de villes, villages et hameaux de marché, agricoles et industriels, centrés autour de quelques bâtiments religieux ou institutionnels. Les rues principales des principales agglomérations regroupent l'essentiel de l'activité commerciale dans des suites (Ormstown, Huntingdon) ou dans des résidences vernaculaires adaptées à ces usages (par exemple, à Saint-Chrysostome, Howick ou Saint-Anicet). À Huntingdon, par exemple, on érige en 1915 un grand complexe en plein centre-ville, l'*O'Connor Building*, qui abrite un restaurant, un bureau de poste, un cinéma et plusieurs bureaux (Rennie, 2024). Les rues qui avoisinent les centres sont généralement bordées de résidences vernaculaires d'un étage et demi ou de deux étages sous une importante canopée.

En 1939, un basculement important s'opère. Rapidement, les besoins en munitions, en toiles et en équipements des armées britannique et canadienne explosent. Les usines existantes sont généralement converties à la production militaire. À Huntingdon, il existe déjà une importante tradition de confection textile depuis la fin du 19e siècle. Les installations sont donc mises à contribution pour l'effort de guerre. L'Après-guerre est donc marqué par une nouvelle réaffectation des usines agrandies et bonifiées. Dans un contexte de forte natalité, des familles déménagement afin de travailler dans les vastes complexes industriels hérités du conflit. C'est le début de la suburbanisation du paysage, décuplée par la démocratisation de l'automobile et l'amélioration routière.

1940—1959 | La banlieue *midcentury* s'installe dans les interstices

Les premières traces tangibles de l'expansion résidentielle des noyaux habités du Haut-Saint-Laurent se manifestent par l'aménagement de résidences d'un nouveau genre, le bungalow, le plus souvent en brique rouge, dans les interstices et friches des périmètres urbains. Ainsi, on les voit apparaître entre des résidences vernaculaires plus anciennes. Quelques petits immeubles d'appartements sur deux étages adoptant ces mêmes formes et matérialités s'ajoutent au paysage. Il s'agit somme toute d'un changement en douceur. On trouve ces paysages bâtis à Huntingdon, de manière intermittente le long de l'axe de la rue Bouchette et de la rue Henderson; un peu partout à Ormstown, mais notamment aux environs de la rue Cairns; un peu partout le long de la trame ancienne de Saint-Chrysostome; enfin, ici et là dans le noyau de Saint-Anicet. En s'intercalant avec le bâti existant, ces bungalows contribuent à consolider un paysage urbain déjà établi. Durant cette période, des chalets viennent aussi ponctuer les pointes de Saint-Anicet, notamment la pointe Génier, la pointe Dumouchel, la pointe Saint-Louis et la pointe McKillop (étude des rôles d'évaluation foncière du Québec, 2025).



Image 3-123 ↑

***O'Connor Building*, Huntingdon**

BAnQ, Novelty Manufacturing & Art Co., P547S1SS1SSS1D173P32R, Droit d'auteur non évalué



Image 3-124 ↑

Rue typique de la banlieue *midcentury*, Huntingdon

1959—1970 | La banlieue moderne, un paysage de transition entre l'urbain et le suburbain

À l'instar de la banlieue *midcentury*, qui est venue s'intercaler entre les constructions des villes et villages haut-laurentiens, les bungalows du courant moderne poursuivent cette tendance. Néanmoins, on note l'apparition dans la région des premières rues et des premiers secteurs résidentiels homogènes. Ces secteurs contrastent avec les environnements urbains plus établis, généralement mixtes. À Huntingdon, le secteur Garden City sort de terre et fait miroir aux courants urbanistiques en vogue : rues en croissants ou en boucles, bungalows entourés d'une végétation généreuse, uniformité architecturale, etc. À Hinchinbrooke, c'est le balbutiement du secteur Fairfield. Le périmètre urbain d'Ormstown se consolide à l'arrière du nouvel hôpital Barrie Memorial, le long de la rue Hector. Le chemin de Jamestown, vers Winter's Corner, est aussi ponctué de quelques bungalows. Les vieilles rues de la trame de Saint-Chrysostome sont prolongées vers le nord (Saint-Pierre, Saint-Léon, Mercure). Un peu partout, donc, ces résidences unifamiliales à l'architecture moderne, largement percées de fenêtres, comportant souvent un abri automobile et aux toitures dont la pente faible rompt avec les codes vernaculaires, viennent créer un paysage habité homogène. Le Haut-Saint-Laurent suit la tendance, mais la faible pression démographique limite les développements, en contraste avec la région de Châteauguay dont la population triple en quinze ans.



Image 3-125 ↑

Quartier pavillonnaire de l'Après-guerre et école secondaire A.-Pigeon, Huntingdon

Jean-Marie Cossette, BAnQ, 1992, P690S1_D92-109_0219, CC-BY-NC-ND

1970—1984 | Popularisation du bungalow et consécration des quartiers résidentiels

Les années 1970 marquent un tournant résolument suburbain dans le paysage bâti du Haut-Saint-Laurent. Les enfants du bébé-boum sont adultes et doivent loger leur famille. L'automobile fait désormais partie du mode de vie, et chaque famille en possède une. Le lieu de travail est de plus en plus loin de la résidence familiale. À travers la région, des quartiers homogènes de bungalows de plain-pied, de superficie modeste, sortent de terre. Les promoteurs bâtissent quelques modèles en alternance le long de rues larges et sans trottoirs. Les résidences ont le plus souvent des toitures à deux versants à faible pente. Elles sont parfois aménagées sur une légère butte qui permet l'entrée au rez-de-chaussée. Les sous-sols sont désormais des pièces de vie supplémentaires. L'architecture est dépouillée, et les façades comptent peu de détails.

Des quartiers populaires apparaissent autour de Huntingdon : secteur des rues Pilon et Brisebois, avenue Kennedy, rue Bouchette vers le chemin Ridge. À Hinchinbrooke, le secteur Fairfield recrée les paysages d'Acres que l'on trouve aux États-Unis, en même temps que l'ancien terrain de camping du Parc-Davignon, converti à des usages résidentiels, voit s'ériger de nombreux chalets. À Ormstown, une famille lotit sa terre en périphérie de la ville afin d'y



Image 3-126 ↑

Des quartiers de banlieue « populaire » sortent de terre à Saint-Anicet

Jean-Marie Cossette, BAnQ, 1979, P690S1_D79-045_0160, CC-BY-NC-ND

aménager les rues Isabelle et Linda. À quelques centaines de mètres de là, le Domaine-Chantigny commence à être aménagé. La trame de Saint-Chrysostome se prolonge vers le sud, autour des rues Rodrigue et Michel, tandis qu'Howick voit l'aménagement d'une nouvelle rue parallèle à sa trame ancienne, la rue Stewart. Le secteur de la 60e Avenue à Saint-Anicet, l'avenue des Cèdres à Sainte-Barbe et le nord de la rue de l'Église à Saint-Antoine-Abbé appartiennent aussi à ce courant.

L'adoption de la *Loi sur la protection du territoire et des activités agricoles*, au tournant des années 1980, vient freiner l'élan d'anthropisation des paysages ruraux que vit le Haut-Saint-Laurent. À Saint-Anicet, des centaines de chalets, de bungalows et petites maisons sont érigés sur les pointes avant 1980. On aménage des canaux pour relier entre eux les chalets et les quais privatifs. Le long de certains canaux, on érige rapidement des parcs de maisons mobiles. Les milieux humides côtiers reculent rapidement sous la pression foncière du littoral. Avec l'avènement de la zone agricole permanente, plusieurs de ces domaines seront à terme intégrés à la zone agricole en tant qu'îlots déstructurés. Ils constituent aujourd'hui une manière originale d'habiter le territoire rural. La côte anicetoise est quant à elle largement intégrée au périmètre urbain de Saint-Anicet, ce qui contribue au changement de morphologie de paysages de villégiature vers des paysages mixtes ou suburbains.

1985—1998 | La banlieue postmoderne et l'effacement des centres-villes

Entre le milieu des années 1980 et la fin des années 1990, le visage suburbain change. Le bungalow se déconstruit en volumes et formes plus abstraits. Les couleurs naturelles que l'on rencontrait le plus souvent dans les paysages habités mutent vers les pastels : rose pâle, vert menthe, gris pâle et blanc. Les matériaux s'industrialisent. Les revêtements sont le vinyle ou la brique préfabriquée de béton. Les cottages viennent aussi appuyer les résidences de plain-pied.

À la périphérie de Saint-Chrysostome, d'Ormstown, de Huntingdon, de Saint-Antoine-Abbé, de Saint-Anicet et de Sainte-Barbe, de courtes nouvelles rues en croissants et en boucles sont ouvertes. Le long des routes provinciales et des voies de contournement, des stations-service et quelques petits centres commerciaux sont aménagés. À Huntingdon et Ormstown, les rues commerçantes ressentent de plus en plus la compétition des nouveaux commerces adaptés à la circulation automobile. La stagnation de la population qui résulte des difficultés industrielles amplifie la tendance à la désertion des rues principales. À Ormstown, par exemple, l'ouverture des galeries Ormstown, en 1977, vise à réunir en un endroit les services et commerces régionaux. Rapidement, la petite aire de restauration des galeries devient un lieu de rencontre prisé



Image 3-127 ↑

Canaux du secteur de la 76e Avenue, Saint-Anicet, 1979

Jean-Marie Cossette, BAnQ, 1979, P690S1_D79-045_0168, CC-BY-NC-ND



Image 3-128 ↑

Nouveau développement bien signalisé à Ormstown

des citoyens. Ainsi, même si le paysage urbain s'étend encore, les paysages centraux présentent de plus en plus de locaux vacants, et les abords des chemins de fer désaffectés recèlent de bâtiments industriels à la recherche de nouvelles vocations.

1999—2014 | Des cottages aux airs champêtres

Le tournant du siècle marque le retour à un certain romantisme dans les paysages suburbains. Les nouveaux cottages arborent des galeries ornées, des tourelles, des fenêtres en baies et des aménagements paysagers étagés. On aménage des rues en cul-de-sac afin d'assurer une tranquillité. À Godmanchester (secteur de la rue André), à Huntingdon (rue des Anciens-Combattants), à Ormstown (domaines Chantigny et des Outardes, rue Julie), à Saint-Antoine-Abbé (rue des Érables), à Saint-Chrysostome (rues Jean-François et des Pins), à Howick (tout le secteur du parc Ness), et un peu partout sur les pointes de Saint-Anicet (notamment les rues des Bernaches et des Malards), on opte pour la vie néochâtelaine dans un cadre végétalisé. Les garages sont de plus en plus intégrés à l'architecture résidentielle.

Le milieu des années 2010 marque aussi une étape charnière dans la réhabilitation et la réaffectation du patrimoine industriel hérité du mouvement de relocalisation des usines dans les années 1970 à 2000. À Huntingdon, le bâtiment de la Huntingdon Woolen Mills sera réaffecté à divers usages, notamment la location d'espaces de bureaux commerciaux et communautaires.

2015—2025 | Consolidation et densification du paysage urbain

Depuis dix ans, le Haut-Saint-Laurent se densifie. Des typologies architecturales apparaissent et se répandent : blocs d'appartements, blocs de condominiums, multiplexes, maisons jumelées, etc. Les volumétries sont plus hautes, plus cubiques, plus imposantes en raison du caractère collectif des logements, du rehaussement des plafonds et de l'intégration de garages. Les couleurs se sont désaturées : les beiges, les pastels et les teintes de terre laissent la place au gris, à l'anthracite, au noir, au brun doré et au blanc. Les formes aussi se simplifient : les tourelles, les ornements et fioritures laissent place à la ligne droite, aux rectangles et à une certaine horizontalité.

Les rues ouvertes se font plus rares, mais sont plus densément bâties. À Huntingdon, par exemple, tout l'espace entre la voie ferrée et le chemin Ridge est en voie de comblement. On note de nouvelles typologies mixtes : des immeubles à logement dont le rez-de-chaussée commercial confère un caractère plus urbain aux anciens chemins sur lesquels on les bâtit. Howick, Ormstown et Sainte-Barbe, plus proches de Montréal, accueillent la majorité de ces développements.



Image 3-129 ↑

Nouvelles typologies bâties, Huntingdon, 2025

1980—2025 | Patrimonialisation et réaffectation des paysages habités

Au tournant des années 1980, le regard porté sur les paysages villageois du Haut-Saint-Laurent change de nature. Des initiatives municipales et provinciales multiplient les relevés et inventaires patrimoniaux, et plusieurs bâtiments emblématiques sont l'objet de classements officiels. En 1984, le canton de Havelock est retenu dans un concours de mise en valeur du patrimoine municipal pour son *Township Hall*, construit en 1868 au cœur du hameau, et pour la qualité de l'ensemble villageois qui l'entoure (De Caraffe, 1986). Ce prix souligne non seulement la valeur architecturale du bâtiment, mais aussi l'homogénéité du paysage de rang, des maisons et des granges qui composent le décor du village.

La même année, l'ancien palais de justice et la prison de Huntingdon, imposant édifice d'inspiration néoclassique, sont officiellement classés. Leur architecture austère, conçue pour inspirer le respect et la crainte, se détache nettement dans le paysage urbain de la petite ville (Forget et Monin, 1987). Ce classement consacre l'idée que les bâtiments institutionnels (tribunaux, hôtels de ville, bureaux de poste) constituent des repères structurants des paysages villageois, au même titre que les églises et les ponts.

L'étude des plans d'urbanisme locaux démontre aussi une conscience quant à la nécessité de revitaliser les cœurs anciens, notamment à Ormstown et à Huntingdon. Les paysages urbains, largement marqués par les friches industrielles, font l'objet de soins particuliers. C'est dans ce contexte que la Ville de Huntingdon s'est portée acquéreur, en 2005, des cinq usines textiles qui avaient fermé en bloc l'année précédente (LCN, 2005). Le patrimoine industriel et les friches urbaines sont vus comme des leviers de développement. Les grands ensembles religieux et industriels, comme le Mont-de-l'Immaculée à Saint-Anicet ou le moulin Henderson à Huntingdon, font sporadiquement l'objet de spéculation immobilière, mais la revitalisation de ces sites se fait attendre.

Ce mouvement de patrimonialisation, qui met en lumière les hôtels de ville, les églises, les presbytères, les anciens hôtels de Ville et de Canton et certains noyaux de maisons anciennes, reconnaît enfin la valeur paysagère des villages du Haut-Saint-Laurent, longtemps perçus surtout comme des lieux de transit entre la ville et la campagne. Il entérine un long processus historique : celui par lequel des bourgs fluviaux, des hameaux nés autour d'un moulin ou d'une auberge, des centres de services agricoles, des villages ferroviaires et des chefs-lieux municipaux se sont succédé et superposés pour composer les paysages villageois actuels.



Image 3-130 ↑

Façades commerciales désaffectées, Dewittville



Image 3-131 ↑

Insertion contemporaine sur un ancien rang d'Ormstown, à la frange de la ville

Ainsi, l'évolution des villages du Haut-Saint-Laurent, depuis les missions autochtones et les bourgs du 18e siècle jusqu'aux reconnaissances patrimoniales des années 1980, révèle un territoire où les formes bâties, les institutions et les espaces publics ont constamment été reconfigurés. Les chapelles en rondins, les auberges d'étape, les moulins de rivière, les hôtels de ville en pierre, les écoles, les *halls* et les gares se sont succédé ou additionnés, produisant des silhouettes villageoises complexes et singulières, qui témoignent aujourd'hui encore de ce long travail d'ajustement entre fonctions économiques, structures religieuses, pouvoirs municipaux et attaches identitaires.



Image 3-132 ↑

Insertion contemporaine dans le tissu villageois de Sainte-Barbe



Image 3-133 ↑

Affiche promouvant des condos au moulin Henderson



Image 3-134 ↑

Ancien bureau des ventes au Mont-de-l'Immaculée

Traits d’identité paysagère

GRANDS TRAITS D’IDENTITÉ PAYSAGÈRE - PAYSAGES HABITÉS

Nº	— TIRÉS DE LA SYNTHÈSE DES DEUX RÉCITS CONTEMPORAINS D’EXPLORATION (2025)
1	Un ancrage ancien dans les réseaux autochtones et missionnaires, marqué par des lieux nommés, des déplacements saisonniers et une occupation diffuse (campements, pâturages de bleuets, parcours de chasse), qui laissent une première trame culturelle perceptible dans le paysage.
2	Une organisation villageoise structurée par l’eau, où rivières, rapides, fleuve et lacs déterminent l’implantation des premiers noyaux (moulins, chapelles, postes de transbordement) et la hiérarchie des villages riverains versus ceux de l’arrière-pays.
3	Une architecture vernaculaire intimement liée aux ressources locales, pierres reflétant la géologie contrastée (dolomie, Potsdam), constructions en pièce sur pièce, *soft bricks*, et apparition d’un vocabulaire matériel propre à chaque sous-région.
4	Des villages nés autour d’activités productives (moulins, forges, fonderies, potasseries, commerces) donnant à chaque hameau une identité fonctionnelle : industriel, commerçant, religieux, agricole.
5	Des villages planifiés aux trames orthogonales affirmées, créant des centralités visibles (squares, rues principales, marchés, institutions), témoignant d’une volonté précoce d’organisation urbaine.
6	La présence emblématique de lieux de culte et de cimetières perchés, souvent situés sur des monticules, agissant comme repères visuels structurants et signant l’identité religieuse et culturelle de chaque communauté.
7	L’influence marquante du chemin de fer dans la formation de nouveaux hameaux, l’intensification des échanges et la mutation des paysages bâtis autour de gares, entrepôts et infrastructures de transbordement.
8	La diversité ethnolinguistique des populations, reflétée dans la toponymie, les formes architecturales, les institutions et la répartition des cultes, créant une mosaïque culturelle lisible dans le paysage habité.
9	Des cœurs villageois animés par une sociabilité intense, où places, *halls*, granges-salles et hôtels structurent la vie publique, donnant à chaque village une dimension civique et festive.
10	Une suburbanisation progressive et marquée, successivement midcentury, moderne, 1970, postmoderne puis contemporaine, visible dans la prolifération des bungalows, rues en croissant, secteurs résidentiels homogènes, cottages néo-châtelains et densifications récentes.
11	Une coexistence singulière entre noyaux anciens et extensions suburbaines, où les paysages de rang, les anciens centres industriels ou religieux et les nouveaux quartiers résidentiels se superposent, créant des morphologies hybrides.
12	Une patrimonialisation croissante à partir des années 1980, consacrant les *halls*, églises, palais de justice, édifices industriels et noyaux anciens, et inscrivant la valeur identitaire du paysage habité dans les politiques locales.

Enjeux paysagers

QUELQUES ENJEUX SOULEVÉS - PAYSAGES HABITÉS

Nº	— TIRÉS DE LA SYNTHÈSE DES DEUX RÉCITS CONTEMPORAINS D'EXPLORATION (2025)
1	**Revitalisation des centres-villes fragilisés** La concurrence des pôles commerciaux suburbains, la fermeture d'usines et les déplacements vers l'automobile créent des cœurs villageois vacants, nécessitant réhabilitation et requalification.
2	**Intégration paysagère des nouveaux développements résidentiels** Les quartiers modernes, postmodernes et récents (bungalows, multiplexes, condos) modifient la morphologie des villages et posent l'enjeu d'une continuité formelle et paysagère avec les noyaux anciens.
3	**Gestion et réutilisation des friches industrielles** Les anciens complexes textiles ou ferroviaires exigent des projets de reconversion adaptés pour éviter la dégradation visuelle et favoriser leur intégration au tissu urbain.
4	**Protection et mise en valeur du patrimoine bâti et institutionnel** La reconnaissance de *halls*, églises, presbytères, palais de justice, gares et noyaux anciens crée un besoin continu de conservation, d'entretien et de réappropriation par les collectivités.
5	**Préservation des paysages de villégiature sur les rives du lac Saint-François** La pression foncière, la densification des pointes, l'érosion des milieux humides et les anciens aménagements de canaux et chalets forment un enjeu de gestion des rives et d'équilibre entre usage et protection.
6	**Cohabitation entre terres agricoles protégées et expansions suburbaines** Depuis la *Loi sur la protection du territoire agricole*, la tension entre développement résidentiel, îlots déstructurés, usages de villégiature et maintien du caractère rural est centrale.
7	**Maintien de l'identité paysagère dans un contexte de suburbanisation régionale** L'homogénéisation architecturale, la désaturation des couleurs, la verticalisation des volumes et la simplification des formes transforment les signatures locales.
8	**Densification récente et transformation des abords des anciens axes ferroviaires** La consolidation des terrains en friche, notamment à Huntingdon, modifie l'articulation spatiale entre centre, quartiers et anciennes infrastructures.
9	**Valorisation des hameaux historiques et des paysages de rang** Certains hameaux autrefois dynamiques (ex. Saint-Pierre, Rockburn, anciens hameaux ferroviaires) requièrent des stratégies de mise en valeur pour éviter l'effacement progressif de leur identité.
10	**Reconnaissance et intégration de la dimension autochtone du territoire habité** Les toponymes, missions, parcours anciens et usages traditionnels, encore lisibles dans le paysage, appellent une mise en valeur contemporaine mieux intégrée aux récits territoriaux.

D

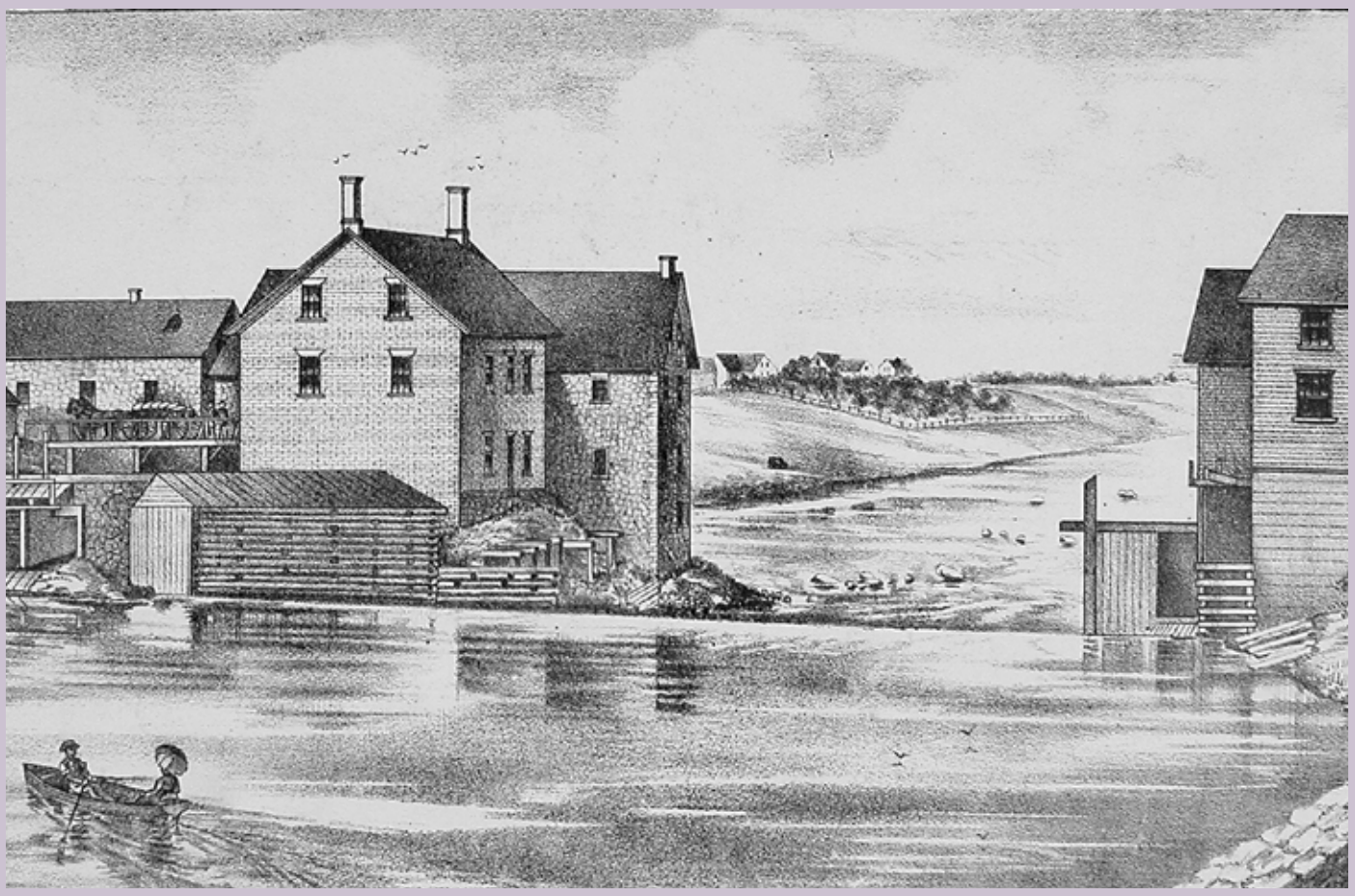
Paysages industriels et infrastructurels

UNE RÉGION EN CONSTANTE RÉINVENTION

Les paysages industriels et les infrastructures routières du Haut-Saint-Laurent se déploient comme une trame longue, où l'exploitation des ressources, la puissance de l'eau et l'ouverture des voies de circulation se répondent constamment. D'un territoire d'abord en marge des grands corridors fluviaux, marqué par quelques usages ponctuels du sous-sol et par la montée de la foresterie, la région bascule au 19e siècle vers une industrialisation rurale fondée sur les moulins, les scieries et les briqueteries. Parallèlement, des routes, bacs, ponts et canaux, puis les chemins de fer et la Voie maritime reconfigurent l'espace, avant que certaines infrastructures ne soient réaffectées et patrimonialisées.

↓ Image 3-135

Moulin et magasin de M. R. N. Wals, Durham (Ormstown), 1881
H. Belden & Co., 1881, Musée McCord, M987.253.240, Domaine public



[17E SIÈCLE-FIN DU 18E SIÈCLE] LE HAUT-SAINT-LAURENT EN MARGE DES PROCESSUS D'INDUSTRIALISATION

Paysages industriels naissants

Dans les premiers temps de la colonisation, le territoire qui deviendra le Haut-Saint-Laurent ne présente pratiquement pas de paysages industriels au sens strict. Toutefois, quelques indices laissent entrevoir l'exploitation future de certaines ressources. En 1749, le botaniste suédois Pehr Kalm observe, lors de sa tournée de l'Amérique du Nord, des affleurements de calcaire utilisés pour alimenter des fours à chaux dans les actuelles hautes plaines de la Montérégie; ces fours transforment la pierre locale en chaux pour la construction, ce qui témoigne d'un premier usage industriel du sous-sol dans la région (Kalm, 1889; Filion, 2001). En effet, la chaux était essentielle pour la construction, servant de liant dans les mortiers pour maçonner les murs en pierre. Dans un contexte de milieux humides, elle pouvait aussi être utilisée comme agent d'amélioration des sols et contribuer à en réguler l'acidité (Devoe, 2004). Cette observation, l'un des premiers témoignages écrits qui concernent en partie le Haut-Saint-Laurent, suppose l'existence de carrières, de foyers, d'empierrements, et donc de premiers micropaysages industriels liés au socle géographique.

Des chemins d'eau frontaliers qui nécessitent de nombreux portages

Dans la seconde moitié du 18e siècle, les dynamiques économiques à l'échelle de la vallée du Saint-Laurent se réorientent. La colonisation du Haut-Canada et l'augmentation des échanges entraînent une mise en valeur accrue de certaines rivières jusque-là impraticables en raison des grands sauts sur leur cours; on commence à envisager des aménagements pour intégrer ces cours d'eau à un réseau plus large d'exploitation du bois et du blé (Filion, 2000). Au nord de la région, la rivière Châteauguay est navigable en aval de Sainte-Martine, et le fleuve peut être franchi à la hauteur de l'île Saint-Bernard, à Châteauguay, mais, en amont et en aval, la navigation est difficile à cause des rapides (Filion, 2000). Pour pénétrer dans l'actuel Haut-Saint-Laurent par la voie des eaux, il faut nécessairement faire de longs portages.

Dans le contexte de la guerre d'Indépendance américaine, les tentatives d'invasion des États-Unis poussent les autorités britanniques à développer un système de canaux militaires. Dès 1776, ces projets de canaux sur le Saint-Laurent et l'Outaouais sont envisagés pour faciliter le transport des troupes et du matériel loin des zones vulnérables (Filion, 2000). À la suite de l'Indépendance, en 1776, le fleuve marque la frontière entre les États-Unis et les possessions britanniques nord-américaines; on privilégie donc encore la rive nord du Saint-Laurent et le corridor de l'Outaouais pour l'aménagement des petits ouvrages de navigation. La rive sud, en l'occurrence la côte du lac Saint-François, reste en retrait des flux de navigation.

Contexte économique à l'ouverture des cantons : les cageux et les grands pins

En 1787, les cantons ne sont pas encore arpentés dans le Haut-Saint-Laurent au moment où le commerce du bois entre les colonies britanniques et les États-Unis est libéralisé (Knight et coll., 1996). Dès 1790, l'exportation de bois et de blé supplante l'industrie de la fourrure partout dans l'actuelle Montérégie. Dans le Haut-Saint-Laurent, les terres ne sont pas encore réellement cultivées, hormis quelques clairières occupées par des loyalistes, des squatteurs américains et des réfugiés acadiens. Ainsi, c'est dans un contexte de grande rentabilité de l'exploitation forestière que démarre la concession des cantons du Sud-Ouest en 1790 (Hemmingford, Hinchinbrooke et Godmanchester) (Filion et coll., 2001). Les premiers colons, tant de squatteurs que titulaires de lots, s'adonnent à la coupe de pins, une activité économique profitable. Cette exploitation de fortune prend racine sur la côte anicetoise et aux environs de l'actuel village de Cazaville, dans les forêts appelées Pine Plains. Des routes à mâts doivent être mises en place afin de transporter les arbres coupés vers le lac. L'actuelle montée Cazaville à Saint-Anicet serait l'un des premiers tracés primitifs apparus; elle a servi à alimenter les cageux des berges du lac Saint-François. Les nombreux rapides et écueils du fleuve ne sont pas une entrave à l'industrie du bois; les billes et les cages peuvent les descendre lorsque bien maniées.

Position frontalière et difficulté d'établissement de communications terrestres

La région, située en position de frontière mouvante, reste peu structurée par des axes terrestres durables. La situation se stabilise avec la signature du traité et, surtout, avec la fixation de la frontière au 45e parallèle en 1783, qui vient définir clairement la limite entre le territoire britannique et les États-Unis (Charbonneau, 1994). Cette ligne frontalière prépare la mise en place d'axes de circulation nord-sud, de chemins et éventuellement de postes de contrôle.

La modification de la *Loi sur les chemins*, en 1796, donne une co-responsabilité aux seigneurs et aux habitants pour la construction et l'entretien des routes; cette réforme coïncide précisément avec l'ouverture imminente des cantons du Sud-Ouest à la colonisation (Filion et coll., 2001). Le paysage de la fin du 18e siècle reste donc dominé par les rivières, les portages et l'insécurité frontalière, mais on préfigure déjà les forces qui commanderont la mise en valeur industrielle et le percement de chemins dans les décennies à venir.



Image 3-136 ↑

La Châteauguay, voie fluviale des débuts



Image 3-137 ↑

Le pin, arbre emblématique du Haut-Saint-Laurent

[1803-1830]
EFFERVESCENCE DE LA PETITE INDUSTRIE FORESTIÈRE DANS UNE RÉGION À LA CONQUÊTE DES EAUX

1803—1810 | Aménagement de moulins sur les rapides des rivières Châteauguay, des Anglais, aux Outardes, Hinchinbrooke et Trout

Au début du 19e siècle, on ne dénombre encore aucun moulin banal dans tout l'arrière-pays de la seigneurie de Beauharnois (Filion, 2000). La transformation du grain et du bois se fait encore ailleurs, ce qui oblige les quelques habitants des clairières à effectuer de longs déplacements pour s'acquitter de leurs devoirs seigneuriaux. En revanche, une éphémère stabilité s'est installée depuis la fin de la guerre d'Indépendance des États-Unis, et le seigneur de Beauharnois compte bien tirer profit de son immense seigneurie à peine peuplée. La situation évolue rapidement. En 1803, on construit le George's Mill aux rapides de la rivière des Anglais, au site de l'actuel village de Howick (McKell, 1982). Le barrage, le bief et le bâtiment du moulin viennent reconfigurer ce site de rivière, qui deviendra à terme un point de fixation pour la population. En 1804, un autre moulin est implanté sur la rivière aux Outardes, à quelques centaines de pieds au nord du futur hameau de Bridgetown (McKell, 1982).

Vers 1807, un squatteur d'origine américaine, nommé Truesdell, entreprend l'érection d'un petit moulin à scie sur la rivière Hinchinbrooke, légèrement en aval du futur hameau de St. Michaels (Athelstan) (Rogers, 1970). En 1808, on note l'établissement d'un premier moulin à farine sur la rivière des Anglais, à la jonction du piémont de la colline Covey, près du futur hameau de Corbin. Le moulin est opéré par Archibald Muir, un Écossais. La même année, un premier moulin à farine est construit près de la Fourche (Howick), mais, mal équipé, il n'opère pas longtemps. Le seigneur Ellice a aussi mandaté des prospecteurs pour repérer les meilleurs sites et, la même année, on entame la construction d'un moulin à scie près du lieu-dit du Portage (futur Dewittville), le Ellice's Mill, ainsi qu'un autre au rapide Croche, où germera éventuellement le village de Durham, qui deviendra Ormstown (Rogers, 1970). Enfin, avant 1809, le moulin Ame est établi sur la rivière aux Outardes.

Le paysage haut-laurentien est, en 1810, largement forestier, mais on distingue des clairières occupées. Le bois est à la fois transporté sur des chemins à mâts puis sous forme de cages à partir de la côte du lac Saint-François depuis les environs de Cazaville, ou encore par la force animale et humaine sur des sentiers vers la petite dizaine de moulins à scie artisanaux mus par la seule force du courant des rapides.

1810—1830 | Dompter l'eau pour la navigation

Il faut attendre la fin du conflit de 1812-1814 pour constater une réelle expansion du paysage industriel haut-laurentien. La tendance est soutenue par de nouvelles politiques migratoires qui visent à coloniser les cantons ouverts à partir de 1790.



Image 3-138 ↑

Retenue modeste, rivière Châteauguay, Hinchinbrooke

René Mongeau, BAnQ, 1964, E6S7SS2_D64-204_004, Droit d'auteur non évalué



Image 3-139 ↑

Chute et moulin d'Ormstown

BAnQ, sans date, 000263397, Domaine public

Le Haut-Saint-Laurent devient donc un important point de chute pour de nouvelles populations en quête d'emplois ou de projets industriels.

La conquête de l'eau commence en 1809, mais doit s'interrompre momentanément durant la guerre. Cette année-là, le marchand montréalais John Molson envoie un bateau à vapeur vers Québec, puis vers le lac Saint-François; la navigation à vapeur annonce une nouvelle manière de parcourir le corridor fluvial, en reliant directement les villages de la région à ceux des autres rives (Filion et coll., 2001). La réalité est similaire sur la rivière Châteauguay, qui devient essentielle. Dès 1810, la rivière sert au flottage du bois, rôle qu'elle assumera par vagues jusqu'en 1883, à l'ouverture des chemins de fer (Filion, 2000). Les bateaux à vapeur permettent de relier la côte haut-laurentienne avec les villes de Cornwall, de Lancaster et de Coteau-du-Lac, qui se développent rapidement sur la rive nord. Dès 1823, le vapeur Cornwall sillonne à son tour le lac Saint-François. Les bateaux s'arrêtent d'abord au quai de Port Lewis, puis à celui de Saint-Anicet, aménagé en 1845 (Filion, 2000).

Entre 1827 et 1841, le Saint-Laurent est arpenté afin d'en identifier les chenaux. Le fleuve est dragué à partir de 1844, afin de creuser et de standardiser les chenaux de navigation. L'objectif est de permettre le passage de navires océaniques qui, pour l'instant, s'arrêtent à Québec (Filion et coll., 2001). L'idée d'un canal à Sainte-Cécile (qui deviendra Salaberry-de-Valleyfield) commence à germer, afin de rendre accessibles le lac Saint-François et l'amont du fleuve.

Dompter l'eau pour l'industrie : aménagements et améliorations autour des moulins primitifs

Le second volet de la conquête de l'eau se déroule le long des rivières de l'intérieur des terres, où la croissance industrielle est directement tributaire de l'aménagement d'ouvrages divers, dont des retenues, des digues, des canaux de déviation et des bassins qui concentrent et décuplent la force motrice des courants. Les installations rudimentaires du début du siècle sont constamment améliorées et deviennent des points d'ancrage pour une population ouvrière.

Dès 1817, des Américains de Chateauguay, dans l'État de New York, viennent ériger un moulin à scie, le moulin Percy, à la tête des Long Rapids, sur le futur site de la ville de Huntingdon. Ces industriels érigent une retenue sur la rivière Châteauguay, afin de créer un bassin qui accentue la puissance de la rivière. Il s'agit du premier aménagement hydraulique d'importance documenté dans la région (Rogers, 1970). En 1824, un dénommé Bowron prend possession du

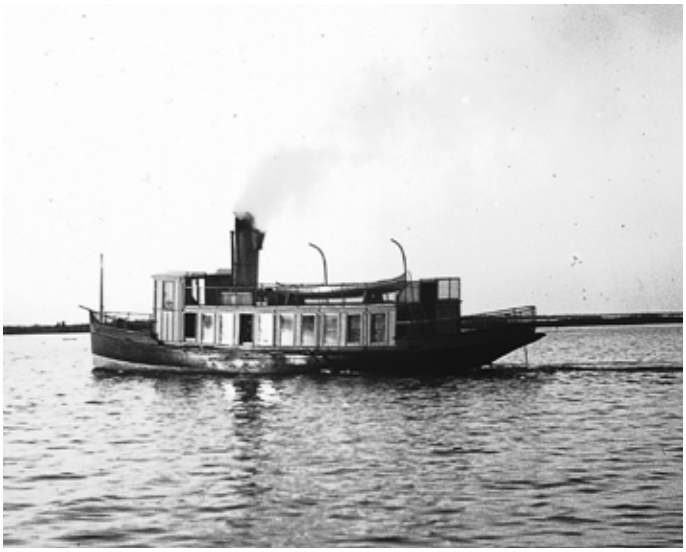


Image 3-140 ↑

Un bateau à vapeur sur le fleuve en 1900

Musée McCord, sans auteur, MP-0000.25.54, Domaine public



Image 3-141 ↑

Le vieux moulin à farine et le Lower Bridge, Huntingdon

BAnQ, sans date, 2642121, Domaine public

moulin Percy et érige un nouveau moulin à farine à proximité. La gestion des glaces hivernales entraîne une mise à jour de l'aménagement des canaux d'alimentation des deux moulins en 1830 (Rogers, 1970).

L'année 1820 marque aussi le réaménagement de la confluence du ruisseau Beaver et de la rivière afin d'accueillir un moulin à scie (Rogers, 1970). Plus loin, dans la vallée de la rivière des Anglais, l'Américain James Duncan endigue le cours d'eau sur le site de l'actuel village de Saint-Chrysostome et entreprend l'érection d'un moulin à scie sans la permission du seigneur de Beauharnois. On y coupe entre autres des arbres abattus sur des lots non concédés. Ce moulin sera éventuellement remplacé par un moulin à farine, puis détruit par le feu en 1968 (Rogers, 1970).

Du côté de St. Michael's (éventuellement Athelstan), un véritable complexe prend aussi forme autour du vieux moulin Truesdell. Des immigrants d'origine hollando-américaine ravivent le hameau naissant par l'érection du moulin à scie de Charles Mooney en 1824, puis du moulin à scie Hogle. Les Mooney construisent ensuite un moulin à farine qui est joint par un second moulin de même type sous l'égide des partenaires Gardner et Kerr, en 1834. Il n'en faut pas plus pour que l'agglomération se peuple d'une centaine de travailleurs et que des lieux de culte y apparaissent.

À quelques kilomètres de St. Michael's, la petite localité de Powerscourt vit aussi la construction d'un premier moulin par les partenaires Halcomb et Latham. Dès 1827, le site est pourvu d'une seconde infrastructure, soit un moulin à farine (Rogers, 1970). Le même phénomène se produit au petit hameau de Corbin, au pied de la colline Covey. L'établissement du début du siècle grandit et change de mains; on y trouve des moulins à scie et à carder. Un peu plus en amont sur la rivière des Anglais, une tannerie ouvrira après 1838. Corbin et Nesbitts Mills formeront éventuellement un important complexe industriel rural. L'ensemble du piémont des Adirondacks est d'ailleurs recherché pour l'érection de moulins en raison des nombreux ruisseaux qui dévalent les flancs de Covey Hill (Rogers, 1970).

Le site du village de Howick n'est pas en reste. Dès 1826, Peter McArthur entreprend la construction d'un second moulin à farine, ce qui nécessite la création d'un petit barrage sur la rivière des Anglais. Le moulin est reconnu pour être relativement mal équipé, et il brûle après 4 ans de service. Il est reconstruit sur l'ordre du seigneur de Beauharnois en 1832, et l'on juge que le nouveau moulin à farine est le meilleur de la province à ce moment (Rogers, 1970).



Image 3-142 ↑

Ruines du site industriel d'Athelstan dans les années 1970

Adrien Hubert, BAnQ, 1973, E6S7SS1_P730725_001, CC-BY-NC-ND



Image 3-143 ↑

Pont et ancien moulin Gebbie, Howick, vers 1890

Sans auteur, BAnQ, P547S1SS1SSS1D170, Droit d'auteur non évalué

Dans le canton de Godmanchester, en 1826, où les initiatives privées priment, en contraste avec le territoire seigneurial de Beauharnois, une véritable petite agglomération industrielle semble prendre racine au Portage : ce hameau deviendra Dewittville. Un second moulin, cette fois à scie, est bâti à côté des vieilles installations. Cependant, les deux moulins brûlent en 1828. Après l'incendie, un nouveau moulin est érigé par James Davidson, auquel on adjoint un magasin. Le village devient alors l'épicentre du commerce du bois dans toute la vallée de la Châteauguay, et ce, jusqu'en 1845 (Rogers, 1970).

Toujours en 1828, l'aménagement d'une retenue et la construction du plus important moulin à farine sur la rivière Trout donnent naissance au hameau industriel de Hendersonville (éventuellement Kensington). Les familles Anderson et Henderson sont les artisanes de ce foisonnement. Après les grandes inondations de 1831, qui créent des dommages importants, on ajoute un moulin à scie sur la rive nord de la Trout. L'ensemble sera encore modernisé en 1851, puis brûlera en 1957, avant d'être rebâti à partir des restes (Rogers, 1970; Rogers, 1981).

Une autre petite agglomération profite de l'afflux de population industrieuse. Dès 1829, le site tranquille du hameau de Rockburn prend de la vigueur. Le moulin de Russeltown, dans la seigneurie de Beauharnois, transfère ses activités sur le ruisseau Mitchel sous l'impulsion de James Allen. On y ajoute rapidement un moteur à vapeur, une première régionale, ce qui rend le moulin incontournable. Or, le moulin brûle. Les technologies ne sont pas toujours sans risque. Un peu plus en aval, sur le ruisseau, on érige un moulin. On ouvre ensuite un moulin à carder qui sert à rouler la laine, suivi d'un nouveau moulin actionné par la vapeur, sous l'égide du prolifique homme d'affaires William Craik (Rogers, 1970). Notons que le moulin à laine marque le début d'une industrie textile artisanale dans la région.

Les progrès techniques font du Haut-Saint-Laurent une région de moulins. Le paysage porte toujours les traces de ces retenues, de ces digues, de ces bâtiments et des histoires qui les entourent.

Dompter les ruisseaux : les cendreries

Les plus petits cours d'eau de la région sont aussi mis à contribution au courant des années 1820. Les ruisseaux sont idéaux pour opérer des cendreries.

Dès 1822, la première cendrerie, qui assume la fabrication de la cendre qui est nécessaire à l'élaboration de la potasse et de la perlasse, voit le jour sur le ruisseau Oak, à Elgin, sous l'égide de Peter MacFarlane et de Black William. Ce dernier est un esclave ayant suivi l'Underground Railroad, venu s'émanciper au Canada



Image 3-144 ↑

Ce qu'il reste des moulins de Hendersonville (Kensington)



Image 3-145 ↑

Le ruisseau Oak (Elgin) alimentait les cendreries



Image 3-146 ↑

Vestiges de digues et d'une retenue à Rockburn

Albert Courtemanche, BAnQ, 1969, E6S7SS2_D69-066_010, Droit d'auteur non évalué

comme beaucoup d'autres, ce qui associe à ce paysage industriel un récit d'émancipation (Gavin, 1981). L'année suivante, les associés Cantwell et Nichols ouvrent une cendrerie et commencent la production de potasse sur le ruisseau Norton, dans l'actuel canton de Franklin, et ouvrent éventuellement des magasins dont le plus important, en 1830, sera situé au hameau de Young's Tavern, qui deviendra Franklin Centre (McKell, 1982).

1812—1830 | Percer la forêt pour construire des pistes, puis des chemins

Sur le plan des transports terrestres, les autorités du Bas-Canada prévoient dès 1805 la construction de routes à péage pour accommoder les voyageurs (Filion et coll., 2001). Dans le cadre du régime seigneurial, les censitaires sont astreints à des corvées de voirie sous la direction d'un grand voyer; ce système permet, entre 1800 et 1850, la mise en place d'un réseau routier assez complet, reliant les rangs du fleuve aux cantons en cours d'ouverture (Filion, 2000). Le processus est un peu plus lent dans le Haut-Saint-Laurent. La population nouvelle de la région semble préférer s'adonner aux activités lucratives qui sont liées à l'exploitation forestière. On raconte que la majorité des lots ne sont pas mis en valeur pour l'agriculture, et que les hommes sont souvent absents, occupés dans les bois. Les tâches de traçage et d'entretien des chemins ne sont pas prioritaires.

Après la guerre de 1812, la perception d'insécurité qui plane sur la région s'estompe progressivement, et les vastes contrées forestières sont vues comme propices au développement industriel et commercial (Filion et coll., 2001). On commence à tracer des chemins le long des principaux cours d'eau (rivières Châteauguay et des Anglais), mais les cartes de l'époque rappellent que les pistes sont encore nombreuses. La carte de Joseph Bouchette, en 1815, montre d'ailleurs que le territoire forestier est traversé par des sentiers, dont certains sont clandestins. Bien que peu de sources réfèrent réellement à la Black Cattle Road, on relève qu'il s'agit d'un axe de passage pour des troupeaux de contrebande qui relie la frontière britanno-américaine à la paroisse de Saint-Constant. Alors que le commerce entre les États-Unis et la Grande-Bretagne était suspendu en raison de la Guerre de 1812-1814, les commerçants de part et d'autre de la frontière, particulièrement ceux du nord de l'État de New York, privés de leur principal marché, Montréal, ont continué leurs opérations illégalement. Le tracé qu'ils suivent pour mener les cheptels et troupeaux vers la métropole emprunte probablement une ancienne piste autochtone qui daterait d'il y a de 3000 à 5000 ans (Sellar, 1888; McKell, 1987). Fait intéressant, sur les cartes d'arpentage de la frontière de 1839, on remarque que le tracé de la Black Cattle Road est devenu un axe de colonisation et de développement important entre la frontière, le Russeltown Settlement et Edwardstown, une portion de l'arrière-pays de la seigneurie de Beauharnois.



Image 3-147 ↑

Le rang Saint-Charles (près de Russeltown Flats) épouse en partie le trajet de l'ancienne Black Cattle Road, elle-même tracée selon des sentiers empruntés par les autochtones

Le renouvellement de l'attrait à la navigation commerciale sur le lac Saint-François, portée notamment par l'avènement des bateaux à vapeur, force les autorités locales à esquisser des manières de traverser de la vallée de la Châteauguay, où essaiment les scieries et les moulins, et la rive sud du fleuve Saint-Laurent. L'arrière-pays de Bowron Village (ancien nom de Huntingdon) est en effet constitué d'une alternance de crêtes et de milieux humides importants, dont d'imposantes tourbières. En 1821, le chemin de Planches (Plank Road) est défriché entre la rivière Châteauguay et la côte de Dalhousie Settlement (entre l'actuel village de Saint-Anicet et Sainte-Barbe). On commence par empierrer les lieux les plus humides pour les stabiliser, par exemple dans les Teafields, puis on finit l'aménagement du sentier par le recouvrement d'une couche de planches qui donne à la route son nom (Currie, 1961).

Ainsi, jusqu'en 1830 et même au-delà, entre la rivière Châteauguay et le lac Saint-François, les routes sont en très mauvais état et régulièrement inondées. L'hiver demeure la saison la plus propice pour les échanges routiers, quand le sol durcit sous le gel, et que l'eau devient glace (Filion 2000, 119-120). La présence de ponts de glace est attestée sur le lac.



Image 3-148 ↑

D'apparence anodine, le traçage du chemin de Planches a été une véritable épopée



Image 3-149 ↑

Le tracé du chemin du Planches était carrossable l'hiver en raison des sols gelés. Les conditions humides de la saison estivale ont obligé son aménagement.

[1830-1845]
AVANT LE CANAL DE BEAUHARNOIS, STRUCTURATION ET INTENSIFICATION DES PAYSAGES INDUSTRIELS ET INFRASTRUCTURELS

1830 | Structuration du réseau routier frontalier et des communications interrégionales

L'arrivée d'une paix durable et l'essor de la petite économie haut-laurentienne créent un contexte propice au développement du réseau routier. Dès 1815, on constate que les routes suivent les principaux cours d'eau et les crêtes, plus sèches que les plaines. En 1830, la tendance se poursuit, et les réseaux de chemins, entre les principales villes de l'état de New York et Montréal, se développent sous l'impulsion des échanges commerciaux (Filion, 2000). Le transport interrégional terrestre s'organise. Les diligences postales, qui sillonnent la province depuis la fin du 18e siècle, arrivent dans le Haut-Saint-Laurent. Filion note la présence d'une de ces liaisons hebdomadaires qui part de Fort Covington vers Dundee, longe la rivière Châteauguay jusqu'à la paroisse de Saint-Joachim, puis emprunte un bac jusqu'à l'île de Montréal pour ensuite reprendre la route vers la métropole. En 1832, on note que la diligence est aussi nécessaire afin de passer du lac Saint-François au lac Saint-Louis, par voie terrestre, puisque le fleuve n'est toujours pas aménagé pour soutenir la navigation au-delà des rapides.

L'étude comparée des cartes de l'arpenteur Joseph Bouchette (1815) et du Department of the War Office (1839) permet de constater que le réseau routier sur l'actuel territoire du Haut-Saint-Laurent passe d'environ 190 kilomètres de pistes et chemins à plus de 450 kilomètres de routes généralement bien tracées sur une période de 25 ans. Dans les années 1830, les axes structurants du réseau routier sont la vallée de la rivière Châteauguay, la colline Covey, la vallée de la rivière des Anglais et le Ridge. Les chemins des plaines longent les cours d'eau principaux et lient entre eux les moulins, les hameaux et les fermes. Les routes du sud de la MRC ont tendance à suivre les crêtes et à éviter les nombreux milieux humides impraticables (voir les cartes de 1815 et de 1839, aux pages 134 à 137).

1831—1840 | La petite industrie forestière en effervescence

Même si les routes longent des axes spécifiques, les cantons sont presque entièrement concédés, et les forêts haut-laurentiennes, qui couvrent encore plus de 75 % du territoire (Department of the War Office, 1839), sont le théâtre d'une ébullition industrielle propre aux fronts de colonisation. En effet, le défrichement des nouveaux cantons implique la récolte d'importantes quantités de matière ligneuse, et cette dernière est fort prisée pour la production de potasse. Le recensement du Bas-Canada de 1831 fait état de l'importance de l'industrie de la potasserie et de la perlasserie dans les paroisses et cantons du Haut-Saint-Laurent. Dans le seul canton de Godmanchester, qui comprend alors ce qui correspond aujourd'hui à Saint-Anicet et Huntingdon, on dénombre 86 potasseries, qui bénéficient de la présence du lac



Image 3-150 ↑

La fabrication de la potasse

C. W. Jeffreys, dans Lépine, 2014, Tous droits réservés

Saint-François comme débouché vers les marchés. La potasserie décline au fur et à mesure que la colonisation progresse, de manière marquée à partir de 1850 (Recensement du Bas-Canada, 1831; Filion, 2000).

Puisque les troncs sont nombreux, et que les lots sont défrichés à bon rythme, l'industrie du bois de sciage émerge et est florissante. Les nombreux moulins sont abondamment alimentés. La Châteauguay et ses affluents permettent l'alimentation en énergie des moulins et le flottage du bois jusqu'au fleuve, où il est mis en cage (Filion, 2000). Les cages de bois font la file sur la rivière Châteauguay, jusqu'au village éponyme à l'embouchure, où les cageux sont appointés pour passer les rapides (Journaux de la Chambre d'assemblée du Bas-Canada, 1835-1836). Du côté de la côte, c'est sur le lac Saint-François que le bois est dirigé. Les chemins à mâts tiennent toujours.

1831—1844 | Un tournant pour le développement d'une véritable industrie agricole

Au recensement du Bas-Canada de 1831, on observe que les moulins à farine, qui rapportent des droits de banalités aux seigneurs, sont désormais plus nombreux dans la seigneurie de Beauharnois que sur la rive nord du fleuve, où ils se sont développés plus tôt. La nature des sols engendre un engouement le long des rivières Châteauguay et des Anglais, où les prairies cultivées de blé se multiplient (Recensement, 1831). Le recensement de 1844 fait aussi état d'une importante concentration de moulins à farine et à orge dans les cantons de Hinchinbrooke et de Godmanchester, mus essentiellement par la force hydraulique (Filion, 2000). L'industrie céréalière est assujettie aux soubresauts de la métropole coloniale britannique. L'abandon de mesures protectionnistes du marché canadien, en 1831, marque ainsi un retournement de l'industrie des produits alimentaires vers les marchés intérieurs, dont la demande est nourrie par les importants apports migratoires.

Entre 1815 et 1839, on remarque l'importante progression du paysage cultivé dans les vallées des rivières Châteauguay, à la Truite et des Anglais. Un paysage et une industrie agroforestiers prennent racine sur le piémont des Adirondacks, entre Athelstan et Russeltown Flats. Les hauteurs d'Upper Concession, dans Ormstown, sont aussi en partie ouvertes, tout comme plusieurs segments du Ridge entre Huntingdon et Dundee.

Perfectionnement des moulins et aménagements vernaculaires

L'aménagement de moulins sur les cours d'eau haut-laurentiens poursuit sa lancée. On commence à percevoir une différenciation entre les espaces seigneurial et cantonal. Ainsi, dans les



Image 3-151 ↑

Pâturages fortement marqués par le grès, Saint-Chrysostome

A. Mailloux, BAnQ, E6,S7,SS1,D2,P25076, CC-BY-NC-ND



Image 3-152 ↑

Les retenues, comme celle-ci, à Hinchinbrooke, étaient utilisées pour alimenter les petites industries rurales

seigneuries, le pouvoir hydraulique des cours d'eau est l'exclusivité du seigneur, alors que les moulins sont d'initiative privée dans les cantons. On a donc tendance à moudre le grain dans l'arrière-pays de Beauharnois (Ormstown, Howick, Saint-Chrysostome) et à scier le bois ailleurs, dans les cantons (Filion, 2000).

Les moulins qui connaissent le plus de succès commencent à être mécanisés. Au moulin à carder de Craik, à Rockburn, on transforme la laine des cheptels environnants en étoffe. Comme le ruisseau Mitchel s'assèche souvent durant l'été, les meuniers s'organisent entre eux; ainsi, l'opérateur du moulin à farine, situé tout juste en amont, laisse s'accumuler l'eau dans un réservoir à l'aide d'une retenue pour générer une puissance de courant. Quand le bassin est plein, l'homme prévient l'opérateur du moulin à carder en aval à l'aide d'un vieux clairon d'armée. À ce signal, le meunier d'en bas sait que l'eau arrivera et que ses roues tourneront. Il peut ainsi lancer ses activités. L'activité particulière des moulins à carder dans la région influence aussi leur aménagement paysager; dans l'actuel Haut-Saint-Laurent, il n'est pas rare que des bosquets d'aubépine soient cultivés autour de ceux-ci. Les grandes épines de cet arbrisseau servent à la fois d'aiguilles et d'attaches afin de relier entre elles les étoffes. W. G. Gibson note, en 1984, que des aubépines sont encore visibles sur quelques sites d'anciens moulins.

Le complexe industriel d'Ormstown prend aussi de l'expansion entre 1837 et 1843. Les aléas politiques ont un impact direct sur le visage industriel de la petite ville; en effet, la Rébellion de 1837-1838 force le seigneur Ellice à reporter la mise en service de ses nouveaux moulins à farine et à scie du rapide Croche (Rogers, 1970).

D'innombrables complexes industriels de moulins ont vu le jour dans le Haut-Saint-Laurent des années 1800 à 1840. Par exemple, vers 1834, un certain Edwards érige un moulin à scie sur le ruisseau Allen, près du hameau de Covey Hill, dans la Première Concession. En face, un autre petit moulin à scie opère déjà depuis deux ans. En 2025, on retrouve encore des ruines de moulins à quelques endroits sur ce ruisseau, entre Covey Hill et Saint-Chrysostome, sans que ces moulins aient passé à l'histoire (Rogers, 1970).

Émergence de l'industrie textile

Entre 1832 et 1839, la famille Bowron, en partenariat avec les Henderson, construit de nouveaux moulins plus modernes au pied des Long Rapids, dans la ville nouvellement lotie de Huntingdon. Ces ouvrages sont complétés en 1832. Les vieux moulins, réaffectés, brûlent en 1836, puis sont à nouveau reconstruits et réaffectés en moulins à carder la laine, en 1839 (Rogers, 1970). L'industrie textile prend son envol à Huntingdon et continuera de marquer le paysage urbain jusqu'en 2004.



Image 3-153 ↑

Résidence et moulin de M. John Stuart Rockburn, 1881

H. Belden & Co., Musée McCord, M987.253.505, Domaine public

Émergence de l’industrie de la brique

Dans les années 1830, de premières initiatives de fabrication industrielle de brique voient le jour à Ormstown, probablement sur un terrain localisé près du centre de curling et du bâtiment municipal, par un certain McCracken. En 1837, on érige le Central Hotel, un bâtiment de deux étages complètement fait de brique. Ce fut probablement le premier bâtiment de brique de la région. On prélève l’argile de la ravine du ruisseau qui coule près du site. La basse vallée de la rivière Châteauguay présente effectivement une morphologie ravinée marquée par de généreux dépôts laissés derrière par la mer de Champlain et les lacs postglaciaires qui lui ont succédé. L’érosion hydrique a par la suite creusé le matériau meuble sur plusieurs siècles pour donner à la région d’Ormstown le visage qu’on lui connaît aujourd’hui. La brique deviendra rapidement l’une des principales industries de cette ville et en changera durablement le paysage architectural.

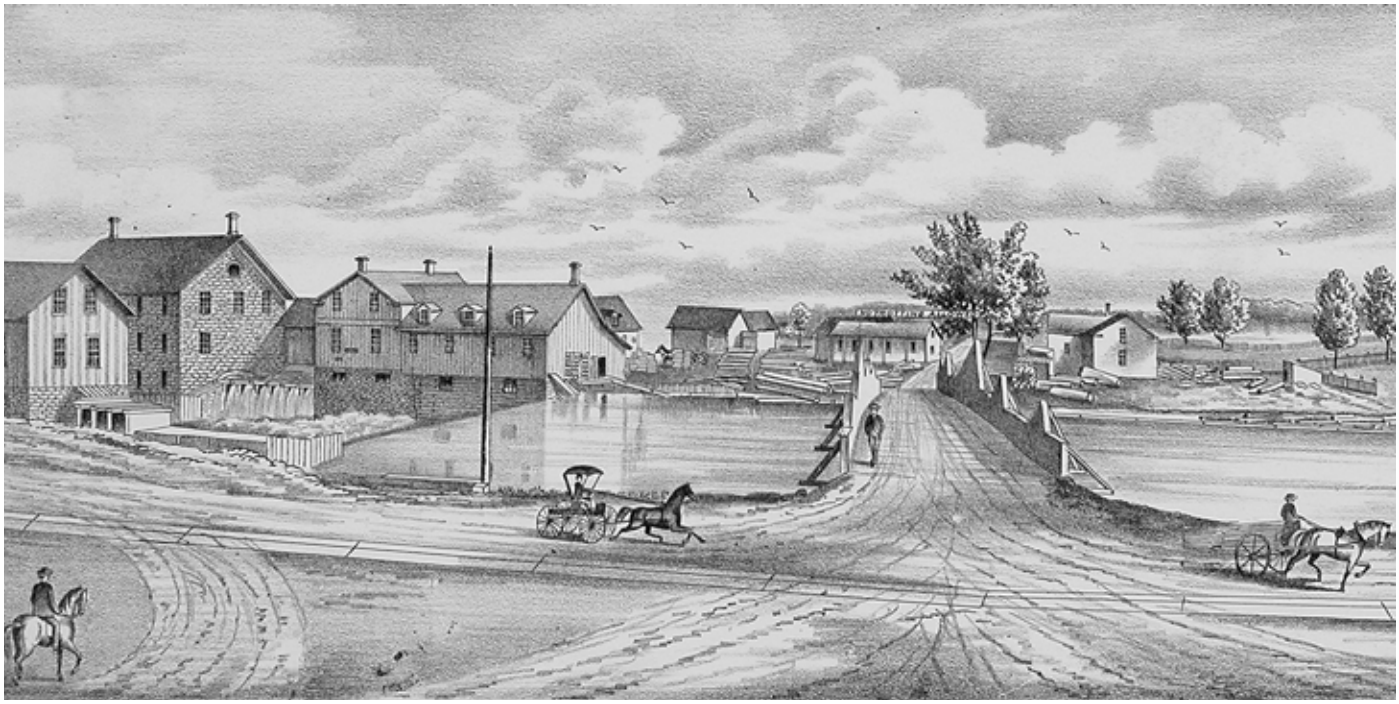


Image 3-154 ↑

Moulin et résidence du colonel A. Henderson, Huntingdon, 1881

H. Belden & Co., Musée McCord, M987.253.114, Domaine public

[1845-1883]
NOUVELLES MOBILITÉS, NOUVEAUX FLUX

Le canal de Beauharnois : impacts industriels et paysagers

Après trois années de construction, le canal de Beauharnois est enfin ouvert entre les lacs Saint-François et Saint-Louis. En combinaison avec différents ouvrages en amont, la nouvelle voie fluviale permet de relier Montréal au lac Ontario ainsi que le passage de navires de grand tonnage. Il s'agit d'un système à la fine pointe qui change tout : le trajet est plus direct, et on le préfère rapidement à celui, plus complexe, de la rivière des Outaouais et du canal Rideau (Filion, 2000).

Bien que les chenaux de navigation se concentrent près de la rive nord du fleuve, l'ouverture du canal a pour effet de totalement désenclaver l'actuel Haut-Saint-Laurent. Toutefois, l'aménagement du canal nécessite le rehaussement du niveau du lac Saint-François (Filion, 2000). Les berges sont contraintes à une reconfiguration. On crée des digues, on érige des barrages à l'embouchure des affluents. En rive, le chemin de Front de Saint-Anicet doit être réparé, car il est submergé par les eaux fluctuantes du fleuve Saint-Laurent, « laissées par la chaussée [du canal] de Beauharnois » (Quenneville, 1980, 3). C'est dans ce contexte que le village de Godmanchester, ou Rivère-La Guerre, perd tout son attrait industriel, sa petite rivière n'étant plus navigable jusqu'au lac (Mongrain et Poitras, 2009). Le paysage industriel haut-laurentien et les axes de transport sont profondément modifiés.

L'ouverture des voies d'eau propulse le site de Saint-Anicet, où la fréquentation du quai par les grands bateaux à vapeur, dès 1845, stimule l'apparition de commerces et de services. Les lieux accueillent d'abord le Porcupine, qui sera suivi par le Filgate, le St. Francis, le Salaberry, le Chaffey, et bien d'autres (Quenneville, 1980). Dès 1865, il est nécessaire de draguer le chenal du fleuve afin qu'il atteigne une profondeur de six mètres (Filion, 2000).

Diversification industrielle autour des moulins

Au cours de cette période, les moulins attirent des industries complémentaires. Par exemple, à Franklin, un important atelier de fabrication de carrosses et carrioles est mis en place à côté du moulin à scie d'Ame. À Bridgetown, une tannerie (Lefebvre) ouvre près du moulin, sur la rivière aux Outardes (McKell, 1982). Des lieux qui ne soutenaient au départ que de petites industries deviennent des cœurs de village et de ville. Le développement de l'élevage sur le piémont des Adirondacks et dans la Haute-Châteauguay favorise l'émergence d'une filière de la tannerie dans toute la région. Cette industrie s'établit à proximité des moulins, sur les cours d'eau, comme en témoignent les données du recensement de 1851. Les tanneries, nombreuses au milieu du siècle, disparaîtront progressivement vers 1880, laissant dans le paysage des bâtiments et des traces d'aménagements liés au traitement du cuir (Filion, 2000; Gendron, 1999).



Image 3-155 ↑

Les courants de la rivière La Guerre ont été fortement perturbés par le contrôle du niveau du lac Saint-François



Image 3-156 ↑

La rivière aux Outardes Est, près de Bridgetown, était connue pour ses tanneries

Il en va de même pour l'industrie textile, qui poursuit son expansion à proximité des chutes et des rapides. L'augmentation des cheptels ovins, particulièrement sur les terres pentues du piémont des Adirondacks, alimente des moulins à fouler et à carder. En 1851, les plus importants moulins à carder de toute la région sont situés à Sainte-Martine et Huntingdon. À Huntingdon, une fabrique de draps constitue probablement la première grande usine textile de la région, aujourd'hui évoquée parfois comme la vallée des Tisserands. Un moulin à carder ouvre aussi à Athelstan dans les années 1870. Cette industrie marquera plus d'un siècle.

Le développement industriel est de plus en plus structuré. Entre 1870 et 1919, l'Acte pour encourager l'introduction et l'établissement de nouvelles manufactures en cette Province autorise les subventions municipales sous plusieurs formes. On constate que durant cette période, les autorités locales ont investi dans les industries de la chaussure, de la fonderie, du bois, du textile et de l'alimentation (Gendron, 1999).

Amélioration notable du réseau routier

L'État cherche à encadrer la demande sans cesse croissante pour des infrastructures routières. En 1846, la création du Bureau des travaux publics, à la suite de l'Acte d'union des deux Canada, confie à un organisme central la responsabilité des chantiers d'infrastructures telles que les canaux, les routes et les ouvrages portuaires (Filion et coll., 2001). Vers 1850, on amorce la macadamisation des grandes routes dont bénéficient les principaux axes haut-laurentiens qui mènent aux postes frontaliers (Filion et coll., 2001). L'abolition du Régime seigneurial en 1854 met aussi un terme à l'obligation des censitaires d'entretenir les chemins ainsi qu'aux fonctions du Grand Voyer. Une prise en charge institutionnelle du réseau routier s'amorce.

La prise en charge des réseaux par les nouvelles municipalités entraîne un changement notable dans le paysage routier. Par exemple, dans le canton d'Elgin (et dans les autres de la région), les routes font généralement 7 pieds de largeur, ce qui engendre des dommages aux clôtures et murets des terres adjacentes chaque fois qu'une manœuvre de dépassement est nécessaire. C'est ainsi que le canton d'Elgin abandonne, en 1856, toute taxe sur les murets ou clôtures afin de donner du répit aux propriétaires qui doivent constamment réparer leur propriété. Cette même année, le conseil d'Elgin interdit également à tout cheval ou tout bétail de galoper sur les ponts du canton sous peine d'amendes sévères; on cherche à éliminer la source de nombreux accidents tragiques qui ternissent la réputation des ponts (Gavin, 1981).



Image 3-157 ↑

Fonderie Boyd, Huntingdon

Musée McCord, MP-0000.946.19, Domaine public



Image 3-158 ↑

Chemin ayant conservé son gabarit du 19e siècle


T O W N S H I

↓ Image 3-159

Réseau routier de la région vers 1860 : on remarque déjà que le Rocher et les Teafields sont moins habités

Ébauche d'une carte du comté de Beauharnois en Montérégie, v. 1860, BAnQ, Collection initiale, P318,S8,P159, Droit d'auteur non évalué



Effet ferroviaire : sur le piémont, les flux commerciaux se dirigent vers les États-Unis

En octobre 1850, la mise en service du Northen Railroad, qui relie Rouses Point à Ogdensburg dans l'État de New York, change la direction des flux des matières produites dans le sud de l'actuel Haut-Saint-Laurent. Ainsi, les grains, les produits laitiers et le bois de Franklin sont désormais acheminés par la route vers les nouvelles stations localisées aux environs de Churubusco et de Clinton Mills aux États-Unis. Le poste de douane du colonel Rogers, dans l'actuel hameau de Maritana, devient un passage obligé pour les exportateurs et importateurs. Les routes vers ces deux localités et la frontière sont aussi améliorées.

Les rumeurs ferroviaires électrisent la société haut-laurentienne. Ce moyen de transport révolutionnaire de ne parvient pas à s'implanter dans la région. Le krach des marchés de 1873 remet en question de nombreux projets ferroviaires au pays. Dans les cantons du Sud-Ouest, il était question depuis deux ans de faire passer un chemin de fer entre Dundee, dans l'actuel Haut-Saint-Laurent, et Clarenceville, dans l'actuel Haut-Richelieu : le Quebec Frontier Railway. On poursuit néanmoins les travaux d'arpentage de ce tracé ferroviaire jusqu'en 1875, avant que la compagnie ne disparaisse (McKell, 1982). Vu l'impact déjà avéré du Northern Railroad, au sud de la frontière, il est permis de se demander quel impact aurait eu l'infrastructure sur le paysage des cantons et des hameaux du sud de la MRC.

L'ère des fromageries et beurreries industrielles

Bien que l'on produise déjà des produits laitiers, du beurre et du fromage de manière artisanale dans l'actuel Haut-Saint-Laurent, l'année 1873 voit deux fromageries industrielles ouvrir : d'abord à Franklin Centre, puis à Dewittville six jours plus tard. Les beurreries et fromageries sont souvent la proie des flammes, et ainsi, celle de Cantwell à Franklin brûle dès 1886. Les sols fertiles des vallées de la Châteauguay et des Anglais sont propices à l'élevage laitier en raison de l'abondance des récoltes de grains qui servent à nourrir le bétail et les cheptels, alors que les prairies pentues et bien arrosées de Franklin et des contreforts de la colline Covey sont idéales pour le pâturage des troupeaux laitiers (McKell, 1982). Toujours en 1873, la première beurrerie industrielle du Canada ouvre à Athelstan. L'année suivante, la laiterie Cantwell tente sans succès de prendre de l'expansion à Havelock. En 1881, une nouvelle fromagerie industrielle ouvre à l'initiative de Peter McFarlane sur la Sharpe Sideroad, au nord de Franklin Centre (McKell, 1982).



Image 3-160 ↑

Fromagerie historique d'Athelstan

Adrien Hubert, BAnQ, 1973, E6S7SS1_P731582, CC-BY-NC-ND

Des briqueteries florissantes qui laissent leur marque paysagère

Durant ces décennies, les briqueteries d'Ormstown tournent à plein régime. Celle de William Lockerby fournit la brique nécessaire à l'érection des résidences de la 3e Concession. En 1874, la briqueterie des frères McGill opère rondement. Ceux-ci disposent d'un puits d'argile, d'un four et d'une machine à modeler les briques. Devant l'attrait exercé par le petit complexe plus industriel qu'artisanal, Lockerby déménage sa propre entreprise à proximité du village d'Ormstown, et les affaires vont bien. Le commerce sera éventuellement propulsé en 1883 avec l'avènement du chemin de fer (Brocklehurst, 1979).

Construction d'un emblème architectural : le pont Percy

En 1861, le pont couvert de Powerscourt, aussi appelé Percy Bridge, est érigé au-dessus de la rivière Châteauguay pour remplacer un pont emporté par les eaux (Passfield, 1989). Sa charpente de bois à treillis et son tablier couvert en font un élément marquant du paysage routier. Il est érigé par l'entrepreneur Robert Graham. Il demeure à ce jour le seul pont de type McCallum inflexible à « arched truss » dans le monde, et est le second plus ancien pont couvert de tout le Canada (Passfield, 1989). Il s'agit d'un monument à la fois unique par son architecture, et par le souvenir qu'il laisse des forts épisodes de crue caractéristiques des rivières de la région.

Le réseau routier et fluvial du milieu du 19e siècle se caractérise ainsi par une hiérarchisation croissante et par l'emboîtement d'infrastructures locales (ponts, chemins) dans des dispositifs plus vastes (canaux, chenal maritime). La période est marquée par une consolidation des pôles villageois et industriels, et par la stabilisation d'un paysage infrastructurel et routier propre à la région. Cette stabilité sera chamboulée par l'arrivée du chemin de fer, en 1883. La courte épopée des vapeurs sur la rivière Châteauguay témoigne du basculement à venir : le Winonah, mis à l'eau en 1882, ne peut circuler que d'Ormstown à Dewittville, et ses allées et venues sont dictées par les périodes de crue et d'étiage ainsi que par les rapides. L'aventure sera de courte durée (Milne, 1979).



Image 3-161 ↑

Le paysage urbain d'Ormstown a été fortement marqué par l'industrie de la brique



Image 3-162 ↑

Le pont Percy (1861)

[1883-1929] PAYSAGES FERROVIAIRES ET EFFACEMENT DE TRAITS PAYSAGERS TRADITIONNELS

Si l'ouverture du lac Saint-François a contribué à diriger les flux commerciaux et industriels vers la côte et les quais, la période qui s'amorce en 1883 est caractérisée par un repli vers l'intérieur des terres. S'amorce dès lors, dans toute la région, un processus d'industrialisation sans précédent.

Les modifications profondes engendrées par le chemin de fer

Le Grand Trunk Railway atteint Ormstown en 1883 et devient une bougie d'allumage pour le développement industriel. Sa présence marque aussi une première limite de nature infrastructurelle dans le paysage régional. L'infrastructure vient s'ancrer dans le territoire; à titre d'exemple, une portion de la voie ferrée aux environs de Howick est bâtie par des villageois de Saint-Pierre, qui charrient la pierre du Rocher afin de créer l'assise (Préville, 1985).

Avant l'arrivée du train, les résidents devaient prendre la diligence jusqu'au lac Saint-François, puis prendre la diligence et le train vers Montréal à partir de la station Saint-Dominique (Les Cèdres), ce qui prenait au moins un jour l'été, et plus de 4 heures l'hiver (Milne, 1979). En octobre, cette année-là, le train atteint Huntingdon puis Dundee, et éventuellement Massena, dans l'État de New York. On peut se rendre à Montréal deux fois plus rapidement.

De la même manière, avant l'arrivée du chemin de fer en 1883, les nombreuses fromageries de la région doivent expédier leurs produits par la voie des eaux, à partir des quais de Port Lewis ou de Saint-Anicet. Le transport entre les fromageries et les ports se fait à l'aube, avant la levée du jour, à la noirceur, sur des chemins à peine tracés. Les hommes apportent leur propre lunch et profitent de l'attente du chargement pour manger ensemble et socialiser sur les quais. On profite du temps de nourrir les chevaux pour s'échanger les dernières nouvelles (Caza, 1996). Dès les années 1880, plusieurs arrêts ferroviaires disposent de quais à lait, où le chargement de la denrée est facilité. Cela permet aux producteurs d'expédier rapidement leurs produits périssables vers les grands marchés urbains de Montréal et de la Rive-Sud. Cette réalité devient d'autant plus réelle avec l'inauguration du pont ferroviaire entre Kahnawà : e et Lachine en 1887 (Filion et coll., 2001).

Des intérêts privés des villes, dont Ormstown, ont dû payer de généreuses sommes pour faire dévier le trajet; au départ, il était envisagé de faire passer le corridor entre Howick, Anderson's Corners et Athelstan. Si la route a un impact immédiat sur la distribution des commerces, des activités et le développement industriel, Wayne McKell (1979) souligne qu'elle ne remplacera jamais le tronçon du Grand Trunk de la rive nord, qui demeure le principal axe de transbordement des marchandises entre le Québec et l'Ontario. Une seconde ligne, le New York Central Railway, est



Image 3-163 ↑

Pont ferroviaire de la rivière des Anglais, Très-Saint-Sacrement



Image 3-164 ↑

Grand Trunk Railway Station, Huntingdon

Sans auteur, v. 1910, Musée McCord, MP-0000.946.13, Domaine public

inaugurée en juillet 1892, et passe par Huntingdon et Athelstan Station (Glenelm), contribuant aussi à désenclaver et faciliter la distribution des produits agricoles. Le petit hameau ferroviaire qui se développe, Glenelm, avec sa douane et ses magasins, est représentatif de la douzaine de lieux similaires qui essaiment dans le Haut-Saint-Laurent. Certains de ces hameaux disparaîtront aussi vite qu'ils ont émergé, certains seront éventuellement rejoints par l'urbanisation des villes proches (Ormstown Station, Howick Station), alors que d'autres s'inscriront définitivement dans le paysage, comme Sainte-Agnès-de-Dundee et Brysonville.

Le paysage villageois d'Ormstown et de Huntingdon s'urbanise. Des manufactures font leur apparition. Les installations des filatures sont agrandies en raison de l'accès bonifié à de vastes marchés. À Ormstown, on trouve déjà, en 1889, trois briqueteries, et celles-ci développent leur réputation au point de faire l'objet d'une couverture médiatique (Brocklehurst, 1979). En l'espace de trente ans, on passe d'une industrie artisanale à des complexes de production qui peuvent employer plus de 300 hommes en 1925. Les résidences et suites commerciales en brique rouge locale se répandent aux quatre coins du Haut-Saint-Laurent et bien au-delà.

En contrepartie, l'arrivée du chemin de fer signifie aussi la disparition d'infrastructures désuètes. Ainsi, le chemin de glace balisé qui reliait, l'hiver, Saint-Anicet à Bainsville, afin de faciliter l'accès à la station ferroviaire de cette localité ontarienne, cesse d'être entretenu, faute de prétexte (Quenneville, 1980). La coutume de traverser le lac sur la glace l'hiver disparaîtra d'ailleurs totalement avec l'inauguration de la Voie maritime du Saint-Laurent, en 1959.

Les ponts métalliques, une initiative gouvernementale

Le gouvernement provincial d'Honoré Mercier instaure la « politique des ponts métalliques » qui vise à rendre le réseau routier plus fiable et durable. Les épisodes d'embâcles et de crues ont souvent, à cette époque, des impacts désastreux sur les infrastructures. L'ingénieur Macquet est nommé directeur de sa mise en application. Cette politique change durablement le paysage des transports dans l'actuel Haut-Saint-Laurent. L'un des principaux exemples d'ouvrages issus de l'application de la politique est le pont Turcot (autrefois le Godmanchester Bridge) à Très-Saint-Sacrement, construit en 1889, et dont le modèle est unique en Amérique du Nord (combinaison des caractéristiques des modèles Howe Truss avec le principe des arches). Il s'agit aujourd'hui d'un des emblèmes architecturaux du Haut-Saint-Laurent (Direction générale des infrastructures et technologies [DGIT], 2005). Les ponts métalliques sont privilégiés le long des corridors ferroviaires développés entre 1883 et 1892 dans la région.



Image 3-165 ↑

Gare d'Ormstown vers 1910

Fonds La Presse, BAnQ, P833S3D0719-009, Domaine public

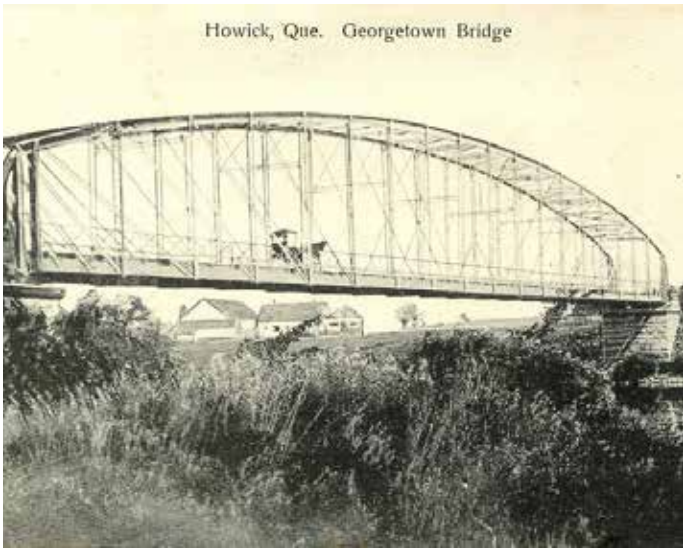


Image 3-166 ↑

Georgetown Bridge (pont Turcot)

Illustrated Post Card Co., BAnQ, P547S1SS1SSS1D170P08R, Droit d'auteur non évalué

Industrie et ponction des ressources : intrants locaux et impact paysager tangible

La période de 1883 à 1929 est marquée par une multiplication des fonderies, qui fournissent autant la quincaillerie que les pièces aratoires, les composantes ferroviaires et la plupart des outils. Devant produire rapidement et sans relâche, pour suffire à la demande, elles s'implantent le plus souvent à proximité de la matière première. Ainsi, à Rockburn, à la fonderie James, Steele & Henderson, on s'approvisionne à une ferme localisée à moins d'un kilomètre en sable pour la fabrication des moules, et l'on a découvert un dépôt de surface d'argile dans une ferme de la Première concession afin de fabriquer la poterie (Gibson, 1984). L'impact paysager de cette industrie ne se limite donc pas qu'aux bâtiments, mais se propage sur l'ensemble des sites où l'on prélève les matières premières.

1911—1929 | Politique des bons chemins et macadamisation des routes

L'année 1911 marque l'adoption de la politique dite des « bons chemins » qui encourage la macadamisation des principales voies routières. Malgré les incitatifs gouvernementaux, les chemins ruraux sont toujours en piètre état en 1912. Frank Hope rapporte, dans la revue de la Société d'histoire de la vallée de la Châteauguay, en 1974, que les routes des environs d'Allan's Corners sont argileuses, donc sèches et poussiéreuses l'été, boueuses et collantes le printemps et l'automne. La situation diffère sur la côte. Dès 1913, le conseil municipal de Saint-Anicet vote une série de résolutions qui donnent le coup d'envoi au pavage des chemins principaux de la municipalité (Gendron, 1999; Quenneville, 1980). La période est marquée par les débuts des transports automobiles et l'augmentation du transport des personnes et des marchandises en voiture. À Saint-Anicet, l'aménagement de quartiers de chalets qui débute sur la côte motive sans doute les autorités. En juin de la même année, c'est au tour du conseil d'Howick d'opter pour le pavage des rues du village, notamment la rue Lambton. Ce faisant, on en profite pour l'urbaniser en portant sa largeur à 12 pieds (Fletcher, 1985). Cette tendance à l'élargissement viaire est observable dans tous les cœurs villageois de la région durant cette période.

1911—1930 | Électrification des paysages

Outre la macadamisation, un autre élément archétypal du paysage routier fait son apparition en 1911 : le poteau, accompagné de ses fils. On les aperçoit pour la première fois le long des chemins du canton d'Elgin. C'est le début de l'électrification des campagnes. Ironiquement, l'hôtel de ville de la municipalité ne sera raccordé au réseau qu'en 1947 (Gavin, 1981) ! Les réseaux de distribution locaux se répandent jusqu'après la Seconde Guerre mondiale. En 1926, la



Image 3-167 ↑

Les petits sites d'exploitation du sol liés à l'industrie rurale sont communs dans le Haut-Saint-Laurent; ici, à Elgin



Image 3-168 ↑

La Malone-Montreal Highway, Godmanchester

Sans auteur, BAnQ, P547S1SS1SSS1D173P06R, Droit d'auteur non évalué

Huntingdon Electric fournit le courant à tous les environs et procède à l'installation de poteaux le long des chemins de Saint-Anicet (Quenneville, 1980).

L'électrification du Haut-Saint-Laurent a cependant d'abord été facilitée par la proximité avec la centrale hydroélectrique des Cèdres, ouverte en 1911. Celle-ci alimente les usines des alentours. C'est la révolution industrielle. L'automatisation gagne même les plus petites usines, alimentée par un courant abondant. Les premières lignes de distribution d'hydroélectricité apparaissent dans le paysage haut-laurentien : l'une des premières, en 1912, relie Les Cèdres à la nouvelle usine Alcoa, de Massena, NY (Filion, 2000).



Image 3-169 ↑

Dundee, à la jonction des infrastructures de transport ferroviaires et énergétiques depuis le tournant du 20e siècle

[1929-1960]
MODERNISATION DES INFRASTRUCTURES

La Grande Dépression et l'électrification

La Dépression de 1929 force les gouvernements provincial et fédéral à lancer de grands chantiers d'infrastructures afin de stimuler l'économie et de faire travailler la population. C'est dans ce contexte que s'amorce le projet d'aménagement d'une voie maritime dans l'axe du fleuve Saint-Laurent et des Grands Lacs. La première réalisation visible dans la région est la construction, entre 1929 et 1932, du nouveau canal de Beauharnois. La réalisation de l'ouvrage titanesque exige des travaux de dragage dans le lac Saint-François (Filion, 2000).

Une centrale hydroélectrique majeure est aménagée à Beauharnois, ce qui propulse l'électrification industrielle et résidentielle dans le Haut-Saint-Laurent. On poursuit l'érection des poteaux de distribution d'électricité le long des chemins des environs et des rues des villages à la suite d'un accord obtenu auprès de la Shawinigan Water & Power Company. Les villages de Saint-Anicet et de Cazaville sont éclairés (Quenneville, 1980).

Les usines ont toutefois de la difficulté à tourner, avec l'effondrement de leurs carnets de commandes. Les entreprises doivent trouver de nouveaux débouchés. Dans ce contexte, la Leach Textiles déménage de la Grande-Bretagne à Huntingdon afin de se rapprocher des marchés nord-américains. Le paysage industriel se structure près du pont Walker (Ville de Huntingdon, 2025).



Image 3-170 ↑

La Huntingdon Mills devient la Borden Milk Co.

C. H. Lamb, BAnQ, vers 1903, 4777937, Domaine public

La Grande Dépression et l'amélioration de la voirie

La crise économique incite aussi le ministère de la Voirie à adopter un programme d'amélioration des chaussées pour favoriser la circulation des camions et des automobiles. Entre 1929 et 1935, on améliore la géométrie des grands axes, et on les pave à l'aide de bitume concassé (Lavoie, 2013). Les routes 3 (Ormstown — Huntingdon) et 4 (Sainte-Barbe — Dundee) sont réaménagées. Les routes 14 (actuelle 201) et 52 (actuelle 202) sont aussi bonifiées. Le réseau routier se hiérarchise donc encore davantage. La principale innovation réside dans le réaménagement de courbes afin de joindre les différents segments des routes, de manière à assurer une fluidité accrue aux intersections avec les anciens chemins et rangs.

Les administrations municipales jouent aussi un rôle important dans l'amélioration du réseau local. Ce réseau est d'ailleurs de moins en moins vulnérable aux variations climatiques des saisons : en 1938, on commence à ouvrir la route qui mène de Saint-Anicet à Cazaville, à Lee's Corner et à la frontière de Dundee durant tout l'hiver (Quenneville, 1980). L'ouverture des chemins hivernaux permet un transport automobile rapide en tout temps.



Image 3-171 ↑

Amélioration des routes et ponts à Franklin

Edgar Gilbert, BAnQ, 1952, E6S7SS1P90080, CC-BY-NC-ND

1939—1959 | Industrie de guerre et Voie maritime du Saint-Laurent

Au cours de la Seconde Guerre mondiale, les industries de la région sont mises à contribution et participent à l'effort de guerre en se restructurant. Certains domaines clés prospèrent à un rythme effréné; c'est le cas du textile, déjà bien implanté à Huntingdon. La demande en toiles, en voiles, en uniformes, propulse la production. Parmi les usines notables de l'époque, notons la Fawcett et Grant et la Leach Textiles (Ville de Huntingdon, 2025). On agrandit les installations. Les femmes viennent travailler massivement. Des industriels étrangers immigrent aussi depuis l'Europe en guerre vers le Canada. La famille Roskies s'installe donc à Huntingdon pour y opérer elle aussi une usine de textile qui deviendra la Huntingdon Woolen Mills.

Du côté d'Ormstown, la Grande Dépression a mis à mal l'industrie de la brique. Il faut attendre l'Après-Seconde Guerre mondiale afin de constater la réinvention de cette industrie selon des procédés de préfabrication; on perd donc le lien avec le sol et l'aspect artisanal (Quenneville, 1980). La petite ville conservera son caractère commercial tout en devenant progressivement un lieu important où se concentreront les institutions régionales.

1951—1959 | Préparatifs pour l'ouverture de la voie maritime et industrialisation du paysage rural

La décennie de 1950 marque la fin de la vie traditionnelle le long du lac Saint-François. Le rythme était autrefois marqué en fonction des saisons, et les hivers signifiaient une ouverture accrue sur la rive nord du fleuve avec l'aménagement de chemins de glace. Le dernier est aménagé entre Saint-Anicet et Rivière-Beaudette lors de l'hiver 1958-1959 (Filion, 2000). L'aménagement du fleuve engendre une hausse vertigineuse de la demande en matériaux divers, ce qui favorise l'essor des gravières de la région.

Dix ans après la Seconde Guerre mondiale, l'économie industrielle est réellement en mouvement et nécessite toujours davantage de main-d'œuvre, alors que l'inverse se produit en agriculture; en effet, le progrès des technologies agraires entraîne une diminution de la main-d'œuvre nécessaire et augmente considérablement les rendements. Les terres peuvent être remembrées entre elles, et les habitations sur les rangs ne sont plus toutes nécessaires; elles disparaissent à grande vitesse. Les bâtiments agricoles traditionnels sont de plus en plus délaissés au profit d'installations plus vastes, plus modernes et plus rentables. Débute alors l'exode des rangs vers les quartiers pavillonnaires autour des villes, où vont se regrouper les familles de la nouvelle classe moyenne qui œuvrent autant dans les usines que dans les services.



Image 3-172 ↑

Une gravière de Saint-Chrysostome en 1952

Auguste Scott, BAnQ, E6S7SS1P92844, CC-BY-NC-ND



Image 3-173 ↑

Paysage industriel électrifié en héritage, Huntingdon

[1960-2004]
DÉSINDUSTRIALISATION : ÉMERGENCE D'UN PAYSAGE DE FRICHE

1945—1970 | Effondrement de la petite industrie

Dans les hameaux et les villages, l'industrie lourde s'évapore. Les entreprises artisanales et familiales ne sont plus du tout compétitives depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale et l'ouverture des marchés. On trouve un peu partout, dans les plus petites agglomérations haut-laurentiennes, des ruines de moulins, de fonderies, de scieries…

1960—1990 | Concentration industrielle à Huntingdon

En ville, c'est l'inverse. Les quelques grandes usines de Huntingdon vivent, à l'image des entreprises privées à travers le monde, un processus de concentration par le biais de rachats, de fusions et d'acquisitions, à une époque où les marchés sont moins normés. Dans les années 1950, les familles Cleyn et Tinker ont racheté toutes les entreprises textiles de la ville pour créer la société Cleyn & Tinker Limited (Ville de Huntingdon, 2025). En 1965, la Huntingdon Mills est à son tour vendue à des investisseurs montréalais. Le groupe Innocan rachète l'ensemble des entreprises de la ville en 1988. Les bâtiments sont entretenus et opérationnels, mais la ville devient rapidement vulnérable aux marchés. La propriété unique entrave les possibilités de résilience en cas d'effondrement de la demande. Pour l'heure, Huntingdon a toujours la réputation d'être une petite ville industrielle, alors qu'Ormstown semble prendre un virage culturel.

1965—1972 | Les routes deviennent plus compétitives

Les abords des villes sont, dès les années 1970, pris d'assaut par les commerces de nouveaux genres. On bâtit un centre commercial à Ormstown. Les petites entreprises de la rue Chateauguay, à Huntingdon, peinent à rivaliser avec les nouveaux commerces installés à la périphérie et avec ceux de Salaberry-de-Valleyfield, qui ne sont plus qu'à 20 minutes en raison de l'amélioration des transports routiers.

En 1972, on renumérote l'ensemble du réseau routier (Gagnon, 1989). Apparaissent les routes 201, 202, 203, 132 et 138, pour ne nommer que les principales. L'ensemble du réseau est réaménagé aux normes, selon des largeurs et des dispositifs d'écoulement précis. Les intersections sont systématiquement réaménagées. Dans les agglomérations, on procède à la sécurisation des intersections. Le cas échéant, on aménage des voies de contournement. La route 138 contourne désormais Ormstown. Ces nouveaux axes fort achalandés attirent l'activité commerciale.



Image 3-174 ↑

Les années 1970 sont marquées par le réaménagement des routes provinciales. Ici, l'ancienne route côtoie la nouvelle 132, à Saint-Anicet

Jean-Marie Cossette, BAnQ, 1979, P690S1_D79-045_0176, CC-BY-NC-ND

Depuis près de 10 ans, des autoroutes sont aménagées aux quatre coins de la province. Dans les comtés de Huntingdon et de Châteauguay, on prévoit que l'autoroute 30 traversera le canal de Beauharnois pour passer derrière Sainte-Barbe et Cazaville, puis rejoindre la frontière à Dundee. On prévoit aussi que l'autoroute 13 franchira l'axe du pont Mercier pour remonter la vallée de la Châteauguay, sur la rive droite, pour ensuite la franchir à la hauteur de Dewittville, puis rejoindre l'autoroute 30 par un échangeur, tout juste au sud de Sainte-Barbe. Ces projets ne verront jamais le jour, mais illustrent l'optimisme et le contexte social de la période.

Abandon des chemins de fer

Dès 1973, le service cesse à la gare d'Ormstown, sur le Canadien National (Canadian Rail, 1973). Ce n'est qu'un signe avant-coureur des importantes restructurations à venir pour la compagnie ferroviaire qui, en 1978, en raison de la dérégulation de l'industrie, abandonne de nombreuses lignes moins profitables. Certains tronçons deviennent des friches entre Saint-Chrysostome et Très-Saint-Sacrement, entre Howick et Huntingdon. Les petites industries rurales finissent de s'effacer durant la même période.



Image 3-175 ↑

Le Haut-Saint-Laurent échappe à la frénésie autoroutière

Réseau des autoroutes planifiées du Québec (extrait), ministère de la Voirie (1971), p. 4, Tous droits réservés



Image 3-176 ↑

Site désaffecté de l'ancienne beurrerie d'Athelstan

Adrien Hubert, BAnQ, E6S7SS1_P731584, CC-BY-NC-ND



Image 3-177 ↑

Déraillement à Godmanchester, 1989

René Picard, Fonds La Presse, BAnQ, P833,S5,D1989-0469, Tous droits réservés

[2004-2025] RECOMPOSITION PAYSAGÈRE DES FRICHES INDUSTRIELLES

1970—2000 | Requalification et oubli des vestiges industriels

En 1979, Roberta Brocklehurst rapporte, dans la revue de la société d'histoire de la vallée de la Châteauguay, que les briqueteries, bien que disparues, ont laissé des traces concrètes dans le paysage; on peut par exemple apercevoir les traces de la briqueterie des frères McGill au sud-est de l'intersection entre les routes 138 et 201 (Brocklehurst, 1979). Ces dépressions, talus, amas de matériaux et vestiges de fours se lisent encore dans le relief et rappellent l'importance qu'a eue, au tournant du siècle, la fabrication de la brique dans l'identité industrielle et paysagère d'Ormstown et de ses environs.

D'anciens moulins, des tronçons de chemin de fer désaffectés, des bâtiments de beurrerie ou de fromagerie réaffectés composent un palimpseste industriel où les fonctions originelles se mêlent à de nouveaux usages résidentiels, commerciaux ou récréatifs. Le paysage industriel du Haut-Saint-Laurent, loin d'avoir disparu, s'est transformé : les structures matérielles persistent, mais leur rôle productif se dilue au profit d'une valeur mémorielle et patrimoniale.

Au cours des années 1990, les emprises ferroviaires sont acquises par le ministère des Transports. Certaines d'entre elles seront éventuellement converties en pistes polyvalentes complémentaires au réseau de la route Verte, qui est en pleine expansion. En 1997, la possible conversion en piste cyclable fait couler bien de l'encre dans *Le Gleaner*. Des citoyens et l'Union des producteurs agricoles s'étonnent que l'on puisse souhaiter faire circuler des aînés à vélo à travers le maïs (Anderson, 1997).

La désindustrialisation s'est pourtant produite simultanément avec le processus de patrimonialisation. Le pont couvert de Powerscourt suit une trajectoire parallèle. Après l'annonce, au début des années 1980, de l'arrêt de son entretien, plusieurs comités locaux se mobilisent pour préserver cette structure unique (Passfield, 1989). Il est reconnu comme présentant un intérêt national et, en 1985, des travaux de remise en état sont entrepris. Entre 1987 et 1988, la Commission des biens culturels du Québec confirme son importance, et un projet de réhabilitation complète est mené à bien à l'automne 1988 (Passfield, 1989). Restauration du tablier, consolidation de la charpente, remise en peinture : le pont retrouve son intégrité structurelle et demeure en service, tout en devenant un emblème du patrimoine bâti régional.

Bien que certaines friches subsistent, notamment le moulin Henderson, à Huntingdon, des bâtiments ont été convertis à des usages résidentiels et commerciaux, notamment la Huntingdon Mills. Les rues principales ont été réaménagées, et des boutiques indépendantes y apparaissent.



Image 3-178 ↑

Château d'eau industriel sur paysage ferroviaire, Huntingdon



Image 3-179 ↑

Le moulin Henderson, un site de haute importance en attente

D'autres paysages industriels sombrent simplement dans l'oubli. Les monographies historiques régionales font peu mention de l'exploitation des sols, notamment en ce qui concerne les eskers (Cazaville, Beaver Crossing, Elgin). Cette industrie a pourtant laissé des traces indélébiles dans le paysage et est toujours active.

Ainsi, dans les années 1970 à 2000, les paysages industriels et de transport du Haut-Saint-Laurent se recomposent autour de deux mouvements complémentaires : d'un côté, le recul de certaines industries et la persistance de leurs traces matérielles; de l'autre, la patrimonialisation d'infrastructures comme les ponts. Des rivières aux canaux, des moulins aux beurreries, du chemin de Planches à la Voie maritime, les éléments du paysage industriel se révèlent comme des patrimoines potentiels.

Décembre 2004, un renouveau pour le patrimoine et les paysages industriels

Le 13 décembre 2004, les six usines textiles de Huntingdon ferment en même temps, mettant près de 800 personnes au chômage, soit 70 % de la population active. Le coup est incommensurable. Du jour au lendemain, la ville perd ses pôles économiques et se trouve aux prises avec une problématique de friche industrielle. Le paysage de la ville en est un de désindustrialisation : « Les rues crevassées parsemées de nids-de-poule et les maisons construites depuis plus de 60 ans affichent leurs airs négligés. Résultat d'un demi-siècle de sous-investissement chronique, maugrée le maire Gendron. « Nous perdons 60 % de notre eau potable en raison des fuites sur notre réseau souterrain », confesse-t-il (Caron, 2010).

La population de Huntingdon était déjà en décroissance depuis 25 ans, passant d'environ 3 000 habitants à environ 2 500. À l'échelle de la province, la ville est citée en exemple comme milieu dévitalisé. La situation est souvent dépeinte comme intenable (Radio-Canada, 2004). Le déclin de l'industrie et la désaffectation des infrastructures ferroviaires donneront pourtant au Haut-Saint-Laurent les leviers nécessaires à sa renaissance.

En 2026, la proximité avec la grande région de Montréal constitue un facteur déterminant pour la vitalité économique de la région. Depuis 2015, la tendance démographique s'est renversée. Autant Huntingdon qu'Ormstown et l'ensemble de la MRC ont renoué avec la croissance démographique (augmentation de 14 % en 10 ans). De nouvelles entreprises modifient le paysage régional et urbain. Les anciens sites industriels n'ont pas tous été réinvestis; des chutes, des moulins, des emprises ferroviaires et d'anciennes manufactures sont toujours en attente de nouvelles vocations.



Image 3-180 ↑

Des sites industriels significatifs font l'objet d'efforts de réaffectation



Image 3-181 ↑

L'exploitation des graviers sur les eskers est à peine abordée dans les monographies historiques régionales; l'industrie est à l'origine d'un paysage singulier

Traits d’identité paysagère

GRANDS TRAITS D’IDENTITÉ PAYSAGÈRE - PAYSAGES INDUSTRIELS ET INFRASTRUCTURELS

	— TIRÉS DE LA SYNTHÈSE THÉMATIQUE
Nº	
1	Les rapides et chutes comme premiers lieux de fondation d’industries et éventuellement de formation des hameaux et des villages (Long Rapids, rapide Croche, etc.).
2	Patrimoine paysager et bâti encore perceptible (digues, canaux de déviation, bassins et retenues, moulins, scieries).
3	Traces matérielles et immatérielles de la grande époque d’exploitation des pinèdes liée à la construction navale : montée de Cazaville, toponyme Pine Plains, quais.
4	Des hameaux et villages nés de l’industrie : Howick, Powerscourt, Rockburn, Ormstown, Dewittville, Athelstan et Huntingdon émergent ou se structurent autour de sites industriels précis, souvent antérieurs à la trame villageoise formelle.
5	Les axes fondateurs : le long de la rivière Châteauguay, le long de la rivière des Anglais, les sentiers devenus chemins de la Black Cattle Road, le chemin du Ridge.
6	Un réseau de gares, d’arrêts ferroviaires, de lieux-dits et de hameaux postaux liés à la présence du chemin de fer (Whites Station, Brysonville, New Erin, Glenelm, etc.).
7	Une configuration paysagère héritée de la situation frontalière, marquée par des postes de douane (Trout River, Havelock, etc.), des hameaux frontaliers (Helena, Cook’s Lines, Dundee), des culs-de-sac routiers imposés, et la borne blanche comme symbole.
8	Un paysage marqué par l’industrie textile depuis deux siècles : élevage ovin, pâturages, petites filatures, grands complexes du 20e siècle, réputation de Huntingdon.
9	Une transformation radicale du rapport au fleuve en 1959 : la Voie maritime referme le paysage lacustre sur lui-même, particulièrement l’hiver, en raison de la disparition des chemins et ponts de glace.
10	Un paysage palimpseste post-industriel : friches, vestiges, ruines, reconversions et infrastructures patrimonialisées se superposent aux usages contemporains, rendant l’histoire industrielle lisible dans le terrain.
11	Des industries spécifiques à certains paysages : la briqueterie au cœur d’Ormstown, les beurreries et fromageries particulièrement à Athelstan mais aussi le long des chemins de fer, l’entreposage de la glace à Saint-Pierre, le textile à Huntingdon, etc.
12	Les traces de hameaux disparus en même temps que l’industrie (souvent forestière) : Nesbitts Mills, Rivière-La Guerre, Aubrey’s Corners.

Enjeux paysagers

QUELQUES ENJEUX SOULEVÉS - PAYSAGES INDUSTRIELS ET INFRASTRUCTURELS

— TIRÉS DE LA SYNTHÈSE THÉMATIQUE

Nº	
1	**Lisibilité et mise en valeur des vestiges industriels dispersés** De nombreux sites (moulins, cendreries, briqueteries, canaux) subsistent à l'état fragmentaire et peu interprété.
2	**Gestion des friches et paysages post-industriels** Excavations, talus, ruines et terrains dégradés posent des enjeux de requalification ou de réaffectation.
3	**Patrimonialisation sélective des infrastructures** Certains ouvrages (pont couvert de Powerscourt, canal de Soulanges) sont protégés, tandis que d'autres demeurent invisibilisés ou menacés.
4	**Pression sur les paysages des corridors routiers fondateurs** Les corridors historiques de transport concentrent aujourd'hui circulation, urbanisation diffuse et usages récréatifs.
5	**Perte de mémoire des paysages industriels ruraux** La disparition des activités productives rend moins compréhensible l'origine industrielle de plusieurs villages et hameaux.
6	**Transmission de l'histoire industrielle comme ressource paysagère** Le potentiel éducatif, touristique et identitaire des paysages industriels demeure partiellement mobilisé.
7	**Rupture persistante entre villages et cours d'eau** Les sites d'anciens moulins sont souvent privés, en attente de requalification ou simplement invisibilisés, bien qu'au centre des agglomérations, ce qui rompt le lien entre les lieux habités, leur origine et les cours d'eau; potentiel de réaménagement.

E

Paysages de la villégiature et du tourisme

Les paysages de la villégiature et du tourisme du Haut-Saint-Laurent se sont construits graduellement, au rythme des transports, des pratiques sociales et des représentations du territoire. D'abord façonnés par le passage des voyageurs et l'implantation d'auberges routières, ils deviennent au fil des 19e et 20e siècles des lieux de séjour, de loisirs et de mise en scène du paysage. Cette évolution révèle comment les transports et nouvelles mobilités ont durablement modelé le territoire et l'ont transformé en terrain de jeu.

↓ Image 3-182

Pointes Latreille et Rankin à Saint-Anicet, en 1979

Jean-Marie Cossette, BAnQ, P690S1_D79-045_0199, CC-BY-NC-ND



[1827-1900]
VOYAGEURS DE PASSAGE ET VILLÉGIATURE BOURGEOISE

1820—1830 | Les transports routiers à l'origine des premières formes de tourisme

Au début du 19e siècle, les paysages du Haut-Saint-Laurent ne sont pas encore « touristiques » au sens moderne, mais certains lieux se structurent déjà autour de l'accueil des voyageurs. En 1827, l'hôtel Barrett's est établi à Huntingdon, précisément à l'emplacement de l'édifice qu'on connaît aujourd'hui sous le nom de « Château » (McGee, 1994). Dès 1835, la famille qui en a fait l'acquisition agrandit les lieux et fait construire un nouveau bâtiment pour répondre à l'affluence de la clientèle. Dès les années 1840, la famille Moir y opère le plus grand hôtel de la région. En 1922, il sera repris par les Langevin. L'établissement demeurera en activité jusqu'en 1928, où on entreprendra de le reconstruire selon les meilleurs standards de l'époque. Le succès des hôtels Barrett's et Moir sur près d'un siècle reflète la vitalité des transports dans le chef-lieu du comté : voyageurs de commerce, fonctionnaires, notables et villégiateurs y trouvent gîte et services, faisant du centre de Huntingdon un pivot du mouvement des personnes autant qu'un lieu de sociabilité (McGee, 1994).

Les hôtels de diligence et les hôtels routiers constituent les premiers maillons d'accueil organisé des voyageurs sur le territoire. De la même manière que les Barrett à Huntingdon, une première famille d'Écossais s'établit dès 1822 au site de La Fourche, qui deviendra Howick. Leur maison de ferme sera éventuellement connue sous le nom du Caledonia Inn, et les diligences s'y arrêteront. Vers 1830, une route de diligence part de Fort Covington vers Dundee, longe la Châteauguay, puis, dans ce village, emprunte un bac jusqu'à l'île de Montréal, pour ensuite reprendre la route depuis Lachine vers la métropole. Il s'agit d'un service hebdomadaire. La diligence est à la base postale, mais la fréquence et la fiabilité des itinéraires incitent les voyageurs à l'emprunter pour atteindre leurs destinations. Ainsi, de 1831 à 1884, Huntingdon se trouve stratégiquement située sur le chemin des diligences. Celles-ci disparaîtront avec l'arrivée du chemin de fer qui assurera dorénavant le service postal et le transport des passagers. Peu après leur implantation dans la région, les circuits des diligences comblent les lacunes des voies fluviales. Ainsi, les voyageurs qui souhaitent transiter entre les lacs Saint-Louis et Saint-François, ou vice-versa, doivent le faire par diligence. Ce nouveau moyen de transport propulse l'économie des petites agglomérations qu'il traverse.

Au milieu du 19e siècle, la trame des auberges se densifie là où la circulation se fait plus intense. Sur l'actuelle route 202, près de l'intersection avec le chemin de Saint-Antoine-Abbé, la famille Young ouvre une auberge, le Young's Inn, aussi connu comme la Young's Tavern, qui devient le seul établissement de ce genre entre Huntingdon et Hemmingford (McKell, 1982). On y applique éventuellement les principes de tempérance en vigueur à l'époque : l'alcool y est réglementé, la moralité publique surveillée, ce qui n'empêche pas l'endroit de devenir une halte incontournable sur cet axe très fréquenté. Juste en face, en diagonale, un bureau de douane associé entre en fonction dès 1857, rappelant que ce paysage routier est aussi un paysage de frontière et d'échanges (McKell, 1982). Le décor de ces carrefours ponctués d'auberges, de postes de douane, avec le va-et-vient des diligences, préfigure les paysages touristiques ultérieurs, centrés sur l'accueil des gens de passage.

1850 | Développement des auberges sur la côte

Sur la rive du lac Saint-François, les premières auberges structurent également la côte. En 1856, une première auberge ouvre à Saint-Anicet (Quenneville, 1980). L'année suivante, une auberge est inaugurée à Port Lewis, confirmant l'émergence de ce secteur comme point de chute pour les voyageurs arrivant par la voie d'eau ou par la route (Quenneville, 1980). Peu après, une auberge similaire voit le jour à Cazaville, prolongeant ce chapelet de lieux d'hébergement le long de la côte (Quenneville, 1980). Ces maisons d'accueil ne servent pas encore à un tourisme de loisir au sens strict, mais elles installent durablement dans le paysage haut-laurentien des formes bâties associées au confort, à l'hospitalité et à la vue sur l'eau.

La seconde moitié du 19e siècle marque aussi l'essor de la grande villégiature montérégienne, dont le Haut-Saint-Laurent constitue l'un des pans les plus spectaculaires. Tout autour de Montréal, à partir de 1870, l'expansion du réseau ferroviaire permet aux classes aisées de Montréal de « découvrir la campagne » : gares et haltes, combinées à l'abondance de plans d'eau accessibles, propulsent la Montérégie au premier rang des destinations de villégiature pour les Montréalais (Filion et coll., 2001). Le Haut-Saint-Laurent doit attendre une quinzaine d'années avant de voir ses projets ferroviaires se concrétiser. Entre 1883 et 1892, avec l'ouverture des principales liaisons ferroviaires, la région s'inscrit enfin dans

ce mouvement d'ensemble, et le lac Saint-François devient l'un des paysages privilégiés de cette clientèle urbaine à la recherche d'air pur, d'horizons dégagés et de fraîcheur estivale.

Entre 1850 et 1900, les premiers véritables secteurs de villégiature se forment le long de la côte haut-laurentienne. À proximité de Port Lewis, sur la pointe Saint-Louis qui s'avance sur le lac, et à Dundee, entre Fraser Point et Hopkins Point, sur des îlots, de grandes maisons vernaculaires en clin de bois sont bâties et accueillent, l'été venu, des familles aisées qui viennent passer la belle saison au bord de l'eau (Étude du registre des rôles d'évaluation du Québec, 2025). Ces résidences, souvent entourées de galeries, de pelouses et de haies, composent des tableaux où la mise en scène du paysage (vue sur le lac, alignement d'arbres, présence du quai) fait partie intégrante de l'expérience de villégiature. Ainsi, les pointes Saint-Louis, Fraser et Hopkins abriteraient les plus anciennes villégiatures lacustres du Haut-Saint-Laurent et parmi les plus anciennes de la Montérégie.

À la même époque, en réponse à la grande affluence estivale de ces pointes, la dimension religieuse vient structurer la villégiature. En 1887-1888, la chapelle Sainte-Jeanne-d'Arc est construite à la pointe Saint-Louis (Répertoire du patrimoine culturel du Québec, 2025). L'édifice de rondins et coiffé d'un clocher trapu s'implante à proximité immédiate du quai, point d'entrée névralgique du territoire haut-laurentien. La chapelle témoigne du développement précoce d'un paysage de villégiature où les pointes avancées entre deux baies deviennent des lieux privilégiés : elles offrent des havres naturels pour les embarcations, des vues dégagées et des sites d'implantation recherchés pour les maisons d'été. Jusqu'à ce jour, la silhouette discrète de la chapelle sous les arbres a servi de repère visuel et symbolique de la grande époque du tourisme fluvial (Répertoire du patrimoine culturel du Québec, 2025).

La progression de la villégiature s'effectue au gré du développement des transports ferroviaires et surtout lacustres. Des vapeurs s'arrêtent aux quais de Port Lewis et de Saint-Anicet, reliant le Haut-Saint-Laurent à Montréal et à Salaberry-de-Valleyfield et faisant de la région une destination estivale accessible par la voie des eaux. Le lac apparaît alors comme un vaste « boulevard » liquide : on arrive en bateau, on débarque sur les *wharfs*, on rejoint les villas par des allées bordées d'arbres. L'accès par le fleuve ou le lac donne à ces paysages de villégiature un caractère à la fois retiré et connecté, à mi-chemin entre l'isolement recherché et la facilité d'accès.

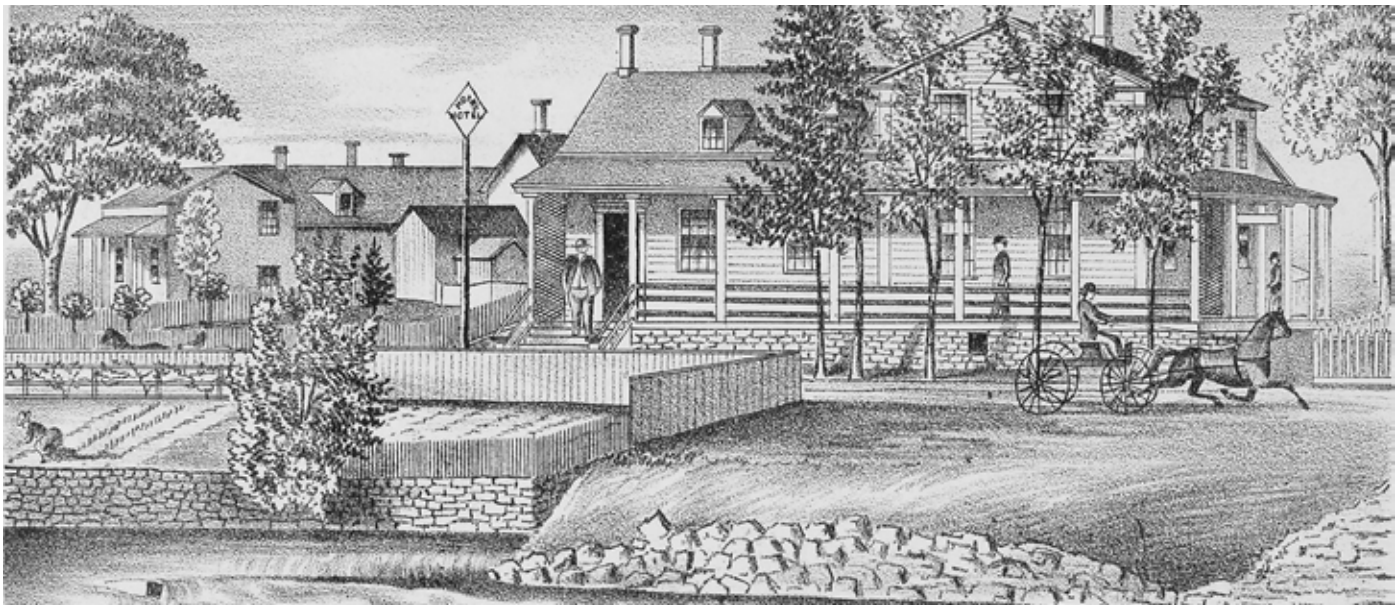


Image 3-183 ↑

Hôtel Moir, Huntingdon, 1881

H. Belden & Co., Musée McCord, M987.253.79, Domaine public

1880 | Tentatives de tourisme dans les terres

Dans cet élan, certains projets visionnaires n'aboutissent pas, mais laissent une empreinte dans l'imaginaire. En 1886, le lieutenant-colonel Barr projette de construire une grande auberge à proximité du gouffre de Covey Hill, misant précisément sur l'attractivité et l'unicité de ce paysage de gorge spectaculaire (Norton, 1986). L'idée est de transformer ce site naturel en haut lieu touristique, avec un établissement d'hébergement offrant un panorama d'exception sur le piémont, la plaine et au loin le Saint-Laurent. Faute d'appuis suffisants, le projet ne se réalise pas, et le gouffre échappe à ces tentatives de mise en valeur. Cet échec illustre toutefois combien le relief et les points de vue du Haut-Saint-Laurent étaient déjà perçus comme des ressources touristiques potentielles dès la fin du 19e siècle.

1890—1915 | Des granges festives

La grande villégiature lacustre et le tourisme hôtelier des voyageurs de passage ne constituent pas les seules formes d'agrément lié au territoire. La vie rurale apporte aussi son lot d'événements caritatifs et sociaux, que ce soit dans le cadre des églises ou des expositions agricoles. Certains aspects de la vie en communauté deviennent aussi attractifs au point de faire venir des villages des alentours de véritables foules. C'est notamment le cas des danses, qui apparaissent graduellement à la fin du 19e siècle. Les travaux de Robert Hill n'ont pas réussi à établir l'exacte provenance et époque d'apparition des danses de grange, mais l'historien note tout de même que dès 1891, des troupes de quadrille, une danse populaire, sont formées à Sainte-Barbe et à Huntingdon. Les rares sources mentionnent aussi, avant la Première Guerre mondiale, la formation de troupes du même genre par les employés des usines des environs. Des danses et bals ont aussi lieu dans les grands halls des quelques hôtels, parfois par simple mondanité, parfois comme composante d'événements de charité. La radio popularise aussi ces nouveaux styles musicaux.

La montée en popularité des danses carrées, des violoneux et des clubs est sans doute l'un des facteurs à l'origine de l'apparition des soirées musicales et dansantes dans les granges qui se répandent dans le Haut-Saint-Laurent. On pense que dès le tournant du 20e siècle, l'amélioration de l'architecture des étables et des granges, les plus hauts toits, la diminution du nombre de poutres et d'éléments porteurs ait pu stimuler leur attrait pour la tenue d'événements. La tradition des granges à spectacles se perpétue au 21e siècle à Ormstown, où le GrassRoots Music Ranch continue d'animer les concessions du haut.



Image 3-184 ↑

Le gouffre de Covey Hill en 1990

Dan Mark, groupe Défense protection Covey-Hill (Les amis[es] de Covey-Hill), Facebook, Tous droits réservés



Image 3-185 ↑

Winfrey's Island Lodge, Dundee

Auteur inconnu, sans date, BAnQ, 2646834, Domaine public

[1900-1945]
L'ÂGE D'OR DES STATIONS ESTIVALES ET DU TOURISME BALNÉAIRE

Au tournant du 20e siècle, le mouvement de villégiature gagne en ampleur et en densité le long de la côte du lac Saint-François.

Début du 20e siècle | Des pointes de chalets entre les anses

Entre le début du 20e siècle et la fin de la Première Guerre mondiale, certains secteurs se transforment littéralement en villages estivaux (Étude du registre des rôles d'évaluation du Québec, 2025). Hopkins Point devient un exemple emblématique : on y voit des chalets modestes de bois, bien alignés, séparés par des haies végétales, former un véritable front de maisons d'été. Le site, difficilement accessible par voie terrestre, attire des vacanciers autant du village de Dundee que de la communauté d'Akwesasne, qui viennent y profiter des rives, des baignades et du microclimat du lac (Étude du registre des rôles d'évaluation du Québec, 2025).

En descendant la côte, une série de petits quartiers de villégiature s'organise à la pointe Cedar, à la baie à Leblanc et à la pointe Breezy, autant de lieux où la proximité immédiate de l'eau, la présence de petites plages et l'abri offert par les anses suscitent l'implantation de chalets (Étude du registre des rôles d'évaluation du Québec, 2025). Plus en aval, entre le village de Saint-Anicet et la côte barberivaine, ce sont les secteurs de Pointe-Castagner, Pointe-Doyon, Pointe-Génier, Pointe-Saint-Louis et Port Lewis qui concentrent les ensembles les plus substantiels de constructions saisonnières (Étude du registre des rôles d'évaluation du Québec, 2025). La côte haut-laurentienne devient ainsi une succession quasi continue de petites agglomérations estivales, chacune avec sa plage, son quai, parfois son petit magasin ou sa chapelle, dessinant un paysage où le bâti et le littoral s'entremêlent étroitement.

À compter de 1920 | Démocratisation de la pratique touristique

Sur le plan régional, les progrès des transports après la Première Guerre mondiale généralisent l'accès à la campagne. Les classes moyennes quittent à leur tour l'île de Montréal pour découvrir les hauts lieux de la villégiature montérégienne, dont la vallée de Châteauguay, la région de Verchères, la rivière Richelieu et les collines montérégiennes (Filion et coll., 2001). Cet élargissement du bassin de clientèle transforme les paysages touristiques du Haut-Saint-Laurent : à la clientèle bourgeoise et aux familles aisées des premières générations se joignent des employés, des fonctionnaires, des instituteurs, qui viennent occuper des chalets plus modestes ou des terrains de camping rudimentaires. Le tourisme cesse d'être l'apanage de quelques familles pour devenir un phénomène social plus large.



Image 3-186 ↑

L'emblématique rangée de cottages à Frasers [sic] Point, Dundee

Valentine & Sons Publishing Co., BAnQ, 2640259, Domaine public



Image 3-187 ↑

Le Shamrock sur la Châteauguay, à Ormstown

Montreal Import Co., BAnQ, 2645538, Domaine public

1900—1930 | L'époque des auberges villageoises

Des photographies d'une tournée des hôtels de la région sans auteur connu permettent de constater le grand nombre d'établissements qui essaiment dans le Haut-Saint-Laurent dès le début du 20e siècle. Les grands villages comme Saint-Chrysostome peuvent compter jusqu'à trois auberges (Alouette, Boileau, Union), tandis que les témoignages et cartes postales montrent bien l'effervescence autant à Howick (hôtel Breault), à Huntingdon (hôtel Central), à Ormstown (hôtel Préjent) qu'à Dundee (Winfrey Lodge) ou Saint-Régis.

Situés le long des rues principales, les auberges et les grands hôtels présentent une architecture vernaculaire, le plus souvent sur deux étages et demi. Leurs façades sont percées de fenêtres régulières et sont ornementées de longues galeries transversales, de véritables coursives qui permettent aux voyageurs de se rendre à leur chambre ou de profiter de l'animation des villages. Avec l'élargissement de la voirie dans les années 1950, la plupart des galeries ont été retirées. Il est aujourd'hui difficile de distinguer les quelques anciens hôtels dans le paysage villageois.

Dans ce contexte de montée en puissance, Huntingdon continue de jouer un rôle pivot. En 1928, des rumeurs circulent en ville : le poids économique des activités de services (commerce, hôtellerie, restauration, transport) tend à égaler, voire à supplanter celui de la petite industrie locale (McGee, 1994). Dans un contexte multipolaire où Cazaville, Rockburn, Dewittville, Athelstan et Huntingdon servent de relais pour le transport des personnes et des marchandises, le nombre de voyageurs continue de croître. Des familles aisées de Montréal et des États-Unis viennent profiter des paysages lacustres de la côte haut-laurentienne, dont l'étendue et les horizons rappellent, à certains, une mer intérieure (McGee, 1994).

Vers 1928, un entrepreneur lié à une compagnie minière de Barrow projette la construction d'un nouvel établissement de plaisance, le Château, sur le site même de l'ancien hôtel Moir (McGee, 1994). Entre 1928 et 1929, le chantier de ce « château » moderne devient le principal employeur de Huntingdon, mobilisant des artisans, des ouvriers et des fournisseurs; l'édifice, inspiré des châteaux écossais, représente alors l'architecture de divertissement la plus ambitieuse du sud-ouest de la Montérégie (McGee, 1994). Il s'inscrit dans la continuité des hôtels de prestige de la région.

Le Château

Les dix années qui suivent la construction du Château constituent une véritable décennie dorée pour l'économie locale. Surnommé « Castle Inn », l'établissement propose une hôtellerie moderne et



Image 3-188 ↑

Central Hotel, Huntingdon, vers 1910

Musée McCord, MP-0000.946.17, Domaine public



Image 3-189 ↑

Hôtel Breault, Howick, avant 1945

BAnQ, 5013996, Domaine public

une offre structurée de loisirs et de sports nautiques (McGee, 1994). Des trains relient Huntingdon à Montréal deux ou trois fois par jour, ce qui facilite l'arrivée de villégiateurs de la métropole et de Salaberry-de-Valleyfield, ainsi que de visiteurs américains (McGee, 1994).

1935 | Afflux d'estivants et pavage des routes

Pendant ce temps, les infrastructures routières locales sont mises à rude épreuve par la montée en popularité de l'automobile. En 1935, la municipalité de paroisse de Saint-Anicet doit, avec l'aide du gouvernement provincial, entreprendre des travaux d'urgence pour combler les nids-de-poule du chemin de Front et des principales voies d'accès (Quenneville, 1980). L'augmentation exceptionnelle du trafic, directement liée à l'automobilisation de la société, oblige à améliorer l'emprise routière. Ces travaux profitent directement au tourisme et aux loisirs sur les rivages du lac Saint-François : les excursions dominicales et les séjours estivaux deviennent plus nombreux, les familles pouvant désormais rejoindre les plages et les chalets par la route.

1930—1940 | Popularisation de la baignade en rivière

Dans les années 1930 et 1940, la rivière à la Truite devient elle aussi un paysage de loisir prisé. Chaque été, des centaines de baigneurs, notamment des enfants des cantons adjacents, viennent s'y rafraîchir (Rougerie, 1981). Les berges de la rivière, jadis dominées par l'activité agricole et meunière, se transforment ponctuellement en plages improvisées, où l'on se rafraîchit, où l'on apprend à nager, où les jeunes découvrent un espace de liberté au cœur d'un paysage rural. La rivière à la Truite incarne ainsi un tourisme de proximité, modeste, mais très ancré dans le vécu des habitants. Des témoignages de baignade dans les rivières Hinchinbrooke et des Anglais rappellent que la pratique était assez répandue. Jusque dans les années 1970, il est possible d'observer des images de résidents qui profitent pleinement de la proximité des rivières.



Image 3-190 ↑

Hôtel Alouette, Saint-Chrysostome, entre 1930 et 1962

Ludger Charpentier, BAnQ, 2631993_001, Tous droits réservés



Image 3-191 ↑

Plaisance sur la Châteauguay à Ormstown, 20e siècle

Collection Magella Bureau, BAnQ, P547S1SS1SSS1D326P3R, Droit d'auteur non évalué

[1945-1980]
MASSIFICATION DE LA VILLÉGIATURE, PLAGES ET CAMPINGS

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, le Haut-Saint-Laurent entre dans une phase de massification des loisirs de plein air. Entre 1945 et la fin des années 1970, la démocratisation de l'automobile rend les côtes du lac Saint-François, de la rivière Châteauguay et de la rivière des Anglais accessibles à une population beaucoup plus large (Étude du registre des rôles d'évaluation du Québec, 2025). Les rives haut-laurentiennes se couvrent rapidement de petits chalets à l'apparence modeste, occupés l'été par des familles venues de la métropole ou des villages voisins. Des campings ouvrent leurs terrains, offrant emplacements pour tentes, roulottes et maisons mobiles. Des véhicules récréatifs s'alignent sur des parcelles avec vue, structurant des paysages où la voiture et le chalet forment un couple indissociable.

1940 | Apparition de l'agrotourisme et popularisation de l'autocueillette

À partir des années 1940, un autre type de rapport récréatif au paysage rural se développe : la cueillette des fruits. À la fin de l'été, des citadins se rendent en train ou en voiture dans les vergers montérégiens pour récolter eux-mêmes les pommes. À la fin de la Seconde Guerre mondiale, l'activité est déjà très en vogue à Franklin, où les vergers entreprennent de bâtir de plus vastes entrepôts, et mobilisent des tracteurs pour déplacer les cueilleurs entre les rangs de pommiers. Le phénomène prend de l'ampleur avec l'augmentation du parc automobile à partir des années 1970; depuis une cinquantaine d'années, cette tradition annuelle provoque des bouchons importants aux abords de Montréal, notamment sur la route 202 entre Franklin et Havelock. Les pentes de Covey Hill, avec leurs vergers et leurs vues, deviennent un paysage emblématique de ce tourisme de récolte, où l'expérience du paysage agricole marqué par les rangs d'arbres fruitiers, les couleurs de l'automne et les panoramas, est indissociable de l'activité touristique.

1950—1970 | Ruée vers les anses et les pointes, émergence des « Venise » haut-laurentiennes

La valeur foncière du littoral s'envole, et la côte se transforme peu à peu en un ruban presque ininterrompu de constructions, entre la pointe Seigneuriale, à Sainte-Barbe, et la pointe Trépanier, en amont de Saint-Anicet (Étude du registre des rôles d'évaluation du Québec, 2025). Le secteur de Pointe-Leblanc et de Pointe-Gordon connaît un développement soutenu dans les années 1960, tandis que les plages se multiplient. Dans les grandes anses aux littoraux humides situées en amont de Saint-Anicet et à Dundee, des canaux sont creusés à partir des milieux marécageux; ils permettent d'ériger de véritables rues de chalets, chacun disposant d'un accès direct à l'eau (Étude du registre des rôles d'évaluation du Québec,



Image 3-192 ↑

Cueillette des pommes dans l'arbre chez M. Nolasque April à Franklin (1944)

Paul Carpentier, BAnQ, 23208, CC-BY-NC-ND



Image 3-193 ↑

Pointe-Biron dans les années 1970

Jean-Marie Cossette, BAnQ, P690S1_D79-045_0082, CC-BY-NC-ND

2025). On retrouve la trace de ces quartiers originaux bâtis autour des canaux, les « Venise » haut-laurentiennes, à Pointe-Gordon, à la plage Somerville, à Pointe-Latreille, Pointe-Rankin, à l'Île-Quenneville, à Pointe-Saucier, Pointe-Génier et Pointe-Biron (Étude du registre des rôles d'évaluation du Québec, 2025). Le creusement des canaux est surtout réalisé entre 1960 (Pointe-Biron, 146e Avenue, Plage-Somerville) et 1973 (Pointe-Dupuis, Pointe-Gordon). La côte lacustre devient un paysage spectaculaire de villégiature de masse, où se succèdent plages publiques, terrains de camping, chalets et marinas.

Transformation profonde de l'offre hôtelière

Cette transformation se traduit aussi dans l'hôtellerie. En 1954, on souligne que la démocratisation de l'automobile entraîne des changements majeurs dans le paysage touristique régional : les automobilistes peuvent quitter Montréal, rejoindre le Haut-Saint-Laurent par des routes « impeccables » et rentrer chez eux le jour même (McGee, 1994). Le volume global du tourisme augmente, le territoire étant plus accessible, mais, en parallèle, le nombre de nuitées en hôtels et auberges diminue, ce qui provoque la fermeture de plusieurs établissements de séjour traditionnel (McGee, 1994). Au Château, à Huntingdon, l'offre touristique doit être repensée pour tenir compte de cette nouvelle réalité : le séjour hebdomadaire en pension complète laisse de plus en plus la place à des visites d'un jour, des escapades de fin de semaine et des activités événementielles.



Image 3-194 ↑

Le Château, Huntingdon (sans date)

BAnQ, P547S1SS1SSS1D173P08R, droit d'auteur non évalué

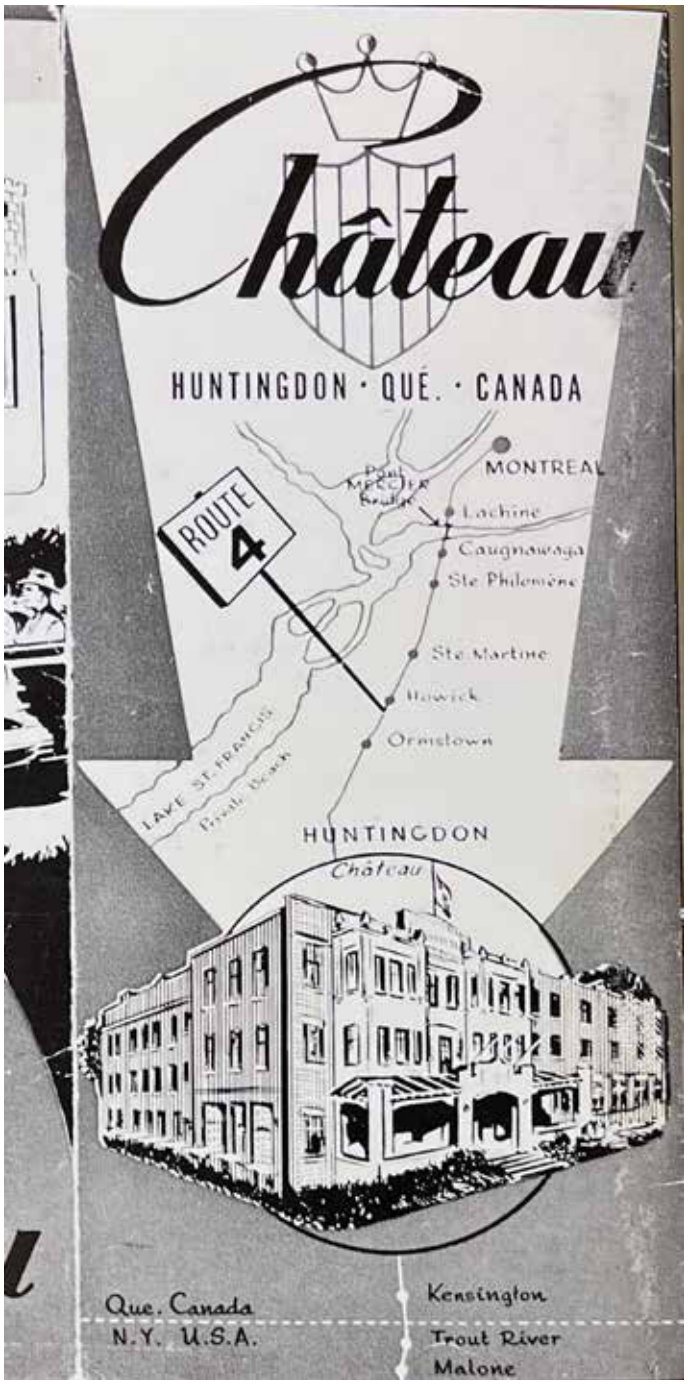


Image 3-195 ↑

Publicité du milieu du 20e siècle pour Le Château

Revue annuelle de la Société d'histoire de la vallée de la Châteauguay, 1994

1930—1960 | La belle époque des soirées de granges

La musique traditionnelle et folklorique gagne toute la région. Des ensembles se forment aux quatre coins du Canada, autant en français qu'en anglais. Des groupes comme les Cornhuskers, qui passent à la radio, font la tournée des granges en Ontario, dans les Maritimes et au Québec dans les années 1930. Des familles comme les Allard, dans la vallée de la Châteauguay, produisent de prodigieux musiciens et nombreux *crackerjack fiddlers*. En 1951, on raconte que Don Messer and His Islanders, de l'île du Prince-Édouard, viennent jouer dans la grange de Campbell Paul à Huntingdon. Des granges d'Ormstown sont aussi connues comme étant particulièrement festives durant ces décennies. Un certain Lomer Dumas organisait aussi des soirées mémorables à sa grange de Franklin Centre. La grange de George Erskin, sur la Première Concession de Hinchinbrooke, est aussi réputée pour ses danses (Hill, 2006). Ces ensembles de musiciens sont accompagnés de « callers » qui enjoignent les danseurs à enchaîner les mouvements. La tradition semble s'estomper à partir des années 1960, mais des groupes d'Ormstown la feront revivre au 21e siècle.

1960 | Côté lac : plages, royaume des chalets et pêche sur glace

Les années 1960 et 1970 marquent le sommet de la popularité des plages dans le Haut-Saint-Laurent. Les eaux peu profondes, les bancs de sable et les infrastructures de villégiature font de certains secteurs du lac Saint-François, autour des anses de Dundee, de Plage-Somerville, du village de Saint-Anicet, des pointes anicetoises et de Plage-Saint-François notamment, des destinations incontournables pour la baignade et les loisirs estivaux. Des foules de baigneurs, de campeurs et d'excursionnistes occupent ces rivages, dont la réputation dépasse les limites régionales et attire aussi des visiteurs de Cornwall, de Salaberry-de-Valleyfield, de Montréal et des environs. Les anses deviennent rapidement le rendez-vous de nombreux pontons et bateaux de plaisance lors des beaux jours d'été. À la baie de Somerville et à la baie à Leblanc, ils sont si nombreux qu'ils prennent l'aspect de campements.

Les guides touristiques du ministère du Tourisme identifient la route 132 comme un itinéraire panoramique incontournable, contribuant à consacrer toute la côte au rang de destination familiale de choix l'été.

À cette époque, les chalets forment un mur presque continu sur le lac Saint-François entre la baie des Brises, à Saint-Stanislas-de-Kostka, et la pointe Gordon, à Dundee. Les rives sont comblées pour agrandir les terrains des chalets. De longs quais de bois réunissent entre elles les résidences, formant de véritables boardwalks. Cette coutume d'aménagement de quais collectifs le



Sugaring Party
with the
Bobby Hill Orchestra
OF MONTREAL
at the
LOMER DUMAS BARN, ORMSTOWN
SUNDAY, APRIL 7
from 11 a.m. to Midnight
$2.50 per person (Dinner-taffy-dance included)
Also admission at the door (for dance and taffy)
$1.50 per person until midnight
Information: Tel. Ormstown 636-r-23
You can get your tickets in advance at
Real Himbeault
Agent of Dodge-De Soto, Valleyfield — Larocque Road

Howick Curling Club Barn Dances Attract Large Crowds

A second successful Barn Dance, sponsored by the Howick Curling Club, was held in Wilbur Anderson's new barn on Friday, June 20. On this occasion the weather was much better than for the dance the previous week and a crowd of about 450 turned out.

Many of the dancers were teen-agers and young people, proving by their enthusiasm, the perennial popularity of barn dancing.

Howick Curling Club held a third Barn Dance on Friday, June 27, catering to the enthusiasm shown for the first two.

Image 3-196 ↑

Annonces de danses de grange dans The Gleaner

3 avril 1957, page 11; 2 juillet 1958, page 1



Image 3-197 ↑

Les Curling Clubs, lieux de sociabilité prisés

long des rives disparaîtra dans les années 1990 avec l'entrée en vigueur de nouvelles normes, et la progression de la conversion des chalets en résidences permanentes, par désir de privauté des nouveaux propriétaires.

L'hiver, la pêche sur glace

De 1962 à 1973, on recense 11 sites de pêche sur glace sur le lac Saint-François. La pratique est en effervescence tout le long du Saint-Laurent et de ses principaux affluents. Durant ces décennies, la pêche sur glace est organisée. Des pourvoyeurs fournissent des cabanes ou des emplacements aux pêcheurs (Bernatchez et coll., 2020; Mongeau, 1979). On pêche surtout la perchaude et le brochet. Dans les baies du lac Saint-François, de petites concentrations de cabanes parfois colorées apparaissent entre la fin du mois de décembre et la mi-janvier, en fonction de la température et du couvert de glace. Les pêcheurs y apportent leur bois de chauffage, leurs brimbales, leurs épuisettes et viennent passer la journée. En 1990, on trouve deux pourvoyeurs qui offrent ces services dans la région (Tremblay et Dumont, 1990; Bernatchez et coll., 2020). Entre 1990 et 2020, l'activité disparaît graduellement. Rien n'empêche cependant les pêcheurs mobiles d'aménager chaque hiver des sites de pêche blanche temporaires. Des facteurs tels que la diminution de la couverture glacielle sur le fleuve (Gouvernement du Canada, 2024), la cohabitation avec la Voie maritime, la raréfaction de certaines populations de poisson, les changements de débits artificiels qui réduisent les niveaux d'eau l'été et les augmentent en hiver et au printemps, et « la contamination du lac Saint-François par les métaux et les substances toxiques organiques [qui] proviennent principalement du lac Ontario et de la partie internationale du Saint-Laurent où Cornwall (Ontario) et Massena (New York) constituent deux pôles industriels importants (Sloterdijk 1990; Carignan et coll. 1994) » expliquent potentiellement la perte en popularité de la pêche hivernale (La Violette, 2003, 10).

1960—1980 | Villégiature côté rivières

Entre 1960 et 1980, la villégiature populaire gagne également les rivages des rivières intérieures. Le long de la Châteauguay, près de Dewittville et autour d'Athelstan, des chalets surgissent sur des terrains non cultivés coincés entre la route et la rive (obs.). À la même époque, des campings se développent sur les flancs et les piémonts de Covey Hill. Des secteurs comme Gordon Hills, aussi connu sous le nom de Parc-Davignon, et le Lac-Enchanté, près de Havelock, émergent comme lieux de séjour privilégiés (obs.). On y crée des étangs artificiels à partir de ruisseaux ou d'anciennes carrières, afin d'offrir des plans d'eau propices à la baignade, comme au Lac-Moonlight ou au Lac-Enchanté (Étude des rôles d'évaluation du Québec, 2025). Au pied du piémont, à



Image 3-198 ↑

Quais en rive, Plage-Somerville, 1979

Jean-Marie Cossette, BAnQ, P690S1_D79-045_0227, CC-BY-NC-ND



Image 3-199 ↑

Pêche et baignade à la rivière aux Outardes Est, Franklin, 1947

A. Mailloux, BAnQ, E6S7SS1_P60223, CC-BY-NC-ND

Saint-Antoine-Abbé, le secteur du Lac-des-Pins se développe et constitue encore aujourd'hui la plus importante parcelle vouée à la villégiature dans la région. Allées arborées, alignements de véhicules récréatifs et de maisons mobiles composent un paysage estival dense, où les flancs de la colline deviennent le théâtre d'un tourisme populaire de plein air.

Dans ce contexte, les paysages touristiques du Haut-Saint-Laurent se caractérisent par une forte dualité : d'un côté, des ensembles de chalets modestes, de campings et de « petites Venise » de canaux occupent intensément les rives; de l'autre, certains types de villégiature plus anciens (hôtels, auberges, maisons d'été bourgeoises) peinent à s'adapter à la nouvelle économie de l'automobile et du séjour de courte durée. La perception même du paysage change : on ne vient plus seulement pour le « grand séjour » estival, mais aussi pour la plage de fin de semaine, le camping bon marché, la promenade en voiture le long du lac, l'autocueillette de pommes ou le pique-nique au pied de Covey Hill.



Image 3-200 ↑

Club de pêche de Rockburn, 1969

Albert Courtemanche, BAnQ, E6S7SS2_D69-066_012, Droit d'auteur non évalué



Image 3-201 ↑

Baignade au barrage d'Athelstan, 1973

Adrien Hubert, BAnQ, E6S7SS1_P730729_001, CC-BY-NC-ND



Image 3-202 ↑

Camp de pêche sur la rivière Châteauguay, Hinchinbrooke, 1964

Jean-René Mongeau, BAnQ, E6S7SS2_D64-204_002, Droit d'auteur non évalué

[1980-2025] IMPÉRATIFS D'AMÉNAGEMENT DU TERRITOIRE, NOUVELLES MOBILITÉS ET VALORISATION DU PAYSAGE RURAL

À partir des années 1980, les paysages touristiques du Haut-Saint-Laurent entrent dans une phase de recomposition marquée à la fois par des projets de mise en valeur, par un encadrement réglementaire plus strict et par l'émergence de nouveaux usages récréatifs.

Années 1980 | Covey Hill et le gouffre, ou les tensions entre le caractère privé et collectif des trésors paysagers

Sur la Covey Hill, des efforts significatifs sont déployés peu avant 1986 pour créer un parc international à cheval sur la frontière, autour du gouffre qui constitue l'un des paysages les plus singuliers de la région (Norton, 1986). Le projet prévoit un dispositif de protection et de mise en valeur partagée entre le Québec et l'État de New York, misant sur les qualités panoramiques et écologiques du site. Malgré l'intérêt manifesté, l'initiative ne verra pas le jour (Norton, 1986). Cette tentative avortée illustre cependant la reconnaissance croissante de Covey Hill comme ressource paysagère à part entière, susceptible de soutenir un tourisme de randonnée, de contemplation et d'interprétation du milieu naturel. Toutefois, toutes les sources historiques soulignent le caractère privé, communautaire et familial de la colline et du gouffre. L'idée d'emmener les fervents du plein air à fréquenter le site se bute donc au caractère de petit trésor caché et privé de la curiosité naturelle.

Années 1980 | Moment décisif dans la transformation des paysages de villégiature en paysages résidentiels

Parallèlement, l'encadrement légal du territoire transforme en profondeur la manière dont la villégiature occupe l'espace. Depuis l'adoption de la *Loi sur la protection du territoire et des activités agricoles*, au tournant des années 1980, les secteurs de villégiature sont désormais clairement circonscrits et cessent de se multiplier de façon anarchique (obs.). Considérés comme « hors zone agricole permanente », plusieurs de ces secteurs entament une conversion vers des usages résidentiels permanents. Tout le littoral de Sainte-Barbe et de Saint-Anicet, ainsi que le secteur du Parc-Davignon, est en voie de se transformer : on y achète des chalets pour les remplacer par des maisons plus vastes, plus confortables et mieux isolées (Étude des rôles d'évaluation foncière, 2025). Les industries de la location auprès de particuliers, notamment depuis les années 2010, y trouvent un terrain favorable, perpétuant des usages de villégiature dans des quartiers à la fois touristiques et résidentiels. Le fait que la côte du lac Saint-François ne soit pas classée en zone inondable renforce la pérennité de ces activités récréatives et consacre la consolidation des usages résidentiels.



Image 3-203 ↑

Le gouffre de Covey Hill (Flat Rock Gulf), sur la frontière

Tom French, AdirondackExplorer, 10 juillet 2022, Tous droits réservés



Image 3-204 ↑

Les paysages de Pointe-Biron en pleine mutation; émergence de rues suburbaines contemporaines

1998 | Mise en place de circuits régionaux axés sur les paysages ruraux

Les paysages agricoles, eux, se voient revalorisés et dotés de nouvelles fonctions touristiques. Dès 1996, la MRC du Haut-Saint-Laurent reconnaît le caractère singulier et l'attrait paysager de sa constellation de lieux de culte ruraux. Trois circuits d'exploration rurale et de découverte des églises protestantes sont mis sur pied, chacun traversant une séquence paysagère distincte : les paysages pomicoles des flancs des Adirondacks, les villages et hameaux et les villes de la plaine. Le guide qui accompagne les circuits met en exergue les origines des Haut-Laurentien(ne)s et leur contribution au patrimoine bâti religieux (Sarthou, 1996). En 1998, la Route des Cidres est créée en Montérégie; cet itinéraire thématique met en valeur le patrimoine pomicole de la région, depuis le piémont des Adirondacks jusqu'aux collines montérégiennes (Tourisme Montérégie, 2025). La même année, une autre route touristique balisée à thématique agrotouristique est inaugurée : le Circuit du Paysan (Tourisme Montérégie, 2025). Ces deux itinéraires officiellement balisés structurent un réseau de parcours où se succèdent vergers, fermes, fromageries, vignobles, marchés et points de vue sur les vallées et les collines. Ces routes contribuent fortement à la réputation d'abondance agricole de la région, en donnant une visibilité nouvelle aux paysages de champs, de vergers et de hameaux, déjà fréquentés l'automne pour la cueillette de pommes (Tourisme Montérégie, 2025).



Image 3-205 ↑

Circuit du paysan

2000 | Le tourisme archéologique s'inscrit dans le paysage haut-laurentien

Deux ans plus tard, en 2000, les activités archéologiques foisonnantes qui ont cours dans le secteur de Godmanchester et de Saint-Anicet donnent lieu à un important développement. Le site archéologique Droulers, ultérieurement rebaptisé Droulers-Tsiionhiakwatha, est ouvert au public. Le centre d'interprétation et d'animation retrace la longue épopée des Iroquoiens du Saint-Laurent qui ont vécu sur le territoire, au bas mot, entre l'an 1000 et 1534. Au-delà de l'attraction touristique, le site est devenu une institution scientifique respectée, une véritable plateforme de coopération entre les nations kanien'kehá : a et canadienne, ainsi qu'un *landmark* dont la réputation dépasse les frontières régionales. On a pu apercevoir la reconstitution du village iroquoien dans des reportages de National Geographic, et près de 15 000 personnes le visitent chaque année (Droulers, 2025; Rochefort, 2015).

La décennie 2000 voit aussi la mise sur pied, par un groupe de plongeurs, du parc sous-marin du lac Saint-François, qui permet la visite des fonds du fleuve, au large de l'église de Saint-Anicet. Héritage des temps forts de la navigation, le lac regorge d'épaves. Le clou de la visite, à Saint-Anicet, est la carlingue submergée du Lockheed L-18 Lodestar, un avion qui s'est abîmé dans les eaux



Image 3-206 ↑

Préparation du sabordage du Lockheed Loadstar 18, parc archéologique sous-marin de Saint-Anicet | Alain Laurin, 2006, CC BY-SA 3.0

en 1942. Le projet de submersion de la carlingue a été réalisé en collaboration avec le comité ZIP régional afin de créer des récifs artificiels dans le lac Saint-François, pour bonifier l'habitat de certaines espèces vulnérables (doré jaune, perchaude, grand brochet…). Des poutres de bois, une barge et une ancre du 18e siècle reposent aussi sous l'eau et rappellent la riche histoire forestière et commerçante de la côte haut-laurentienne (Écodive, 2025).

Sur la longue durée, de 1990 à 2025, le Haut-Saint-Laurent se transforme aussi en arrière-pays résidentiel et touristique pour des populations en provenance de Vaudreuil-Soulanges et de la région métropolitaine de Montréal. À proximité des boisés, sur les hauteurs et au point de vue du cœur de la plaine agricole, de nombreuses maisons sont construites par des professionnels et des retraités à la recherche de paysages ouverts et de tranquillité (Roy, Paquette et Domon, 2006). Ces habitations permanentes, souvent inspirées des architectures de villégiature, mais adaptées à un usage à l'année, contribuent à brouiller la frontière entre résidence principale et résidence secondaire. Les paysages touristiques deviennent en même temps des paysages de vie quotidienne, marqués par une présence plus continue et plus diversifiée des habitants.

2014 | Des friches ferroviaires comme occasion de parcourir les paysages haut-laurentiens à vélo

Enfin, la reconversion des anciennes infrastructures de transport en parcours récréatifs vient enrichir l'offre touristique et modifier la perception des vallées. En 2014, une portion de l'ancienne voie ferrée de la vallée de la Châteauguay est transformée en piste cyclable (Major, 2014). Le Parc régional Cyclo-nature du Haut-Saint-Laurent, d'une longueur de 44 kilomètres, est inauguré entre Ormstown et un tronçon de la route Verte à Sainte-Martine (Major, 2014). Le tracé récupère plusieurs infrastructures ferroviaires, dont le pont de fer sur la rivière des Anglais, offrant aux cyclistes une expérience directe des paysages de vallée, des boisés riverains et des anciens sites industriels (Major, 2014). Le parcours relie désormais le Haut-Saint-Laurent au réseau panquébécois de la route Verte, et des prolongements sont envisagés vers le parc régional de Beauharnois-Salaberry, Huntingdon et le corridor de la vallée des Anglais (Major, 2014). La voie ferrée, autrefois dédiée au transport des marchandises et des passagers, devient ainsi un linéaire de découverte lente, où l'on traverse à vélo des paysages déjà marqués par deux siècles d'histoire touristique.

Les chemins ruraux sont aussi mis à profit pour le développement de boucles de vélo de route qui, combinées aux attraits agrotouristiques, sont promues par la MRC du Haut-Saint-Laurent auprès de la clientèle cyclotouristique et familiale de la grande région montréalaise.



Image 3-207 ↑

Parc régional Cyclo-nature du Haut-Saint-Laurent



Image 3-208 ↑

Résidence néorurale sur Covey Hill

2025 | La ruralité comme image de marque du tourisme régional et support à l'art public

L'inauguration en 2025 des premières fresques sur les silos de fermes de la région, qui, à terme, composeront un circuit, confirme la tendance à la mise en valeur de la ruralité à des fins d'attractivité touristique. La MRC cherche en effet à mettre « en valeur, non seulement l'agriculture et ses bâtiments emblématiques, mais également [permettre] aux visiteurs de découvrir [les] paysages bucoliques » (MRC du Haut-Saint-Laurent, 2024). Des structures de nature industrielle telles que les silos à grains, qui représentent de surcroît le passage de l'agriculture traditionnelle vers des paysages d'agriculture intensive, deviennent le point d'ancrage d'une stratégie à la fois de médiation paysagère, de mise en valeur culturelle et de développement.

Le circuit des fresques sur silos s'inscrit ainsi en complémentarité avec d'autres initiatives d'art public en milieu rural, notamment le circuit intermunicipal des papillons, qui consiste en l'installation d'œuvres d'art à différents points dans la région. D'abord déployée à Franklin, en temps de pandémie, par l'artiste Audrée Bourdeau, l'initiative de placer de grands papillons colorés devant des bâtiments souvent publics a vite été reprise à l'échelle de la région. Ces initiatives, malgré que l'on ne puisse encore estimer leur impact dans le temps, révèlent néanmoins un intérêt de mise en valeur et de découverte ludique des paysages et curiosités rurales régionales.

Du premier hôtel Barrett's aux chalets modestes organisés en « petites Venise » lacustres, des auberges le long du tracé fondateur de la route 202 aux campings populaires de Covey Hill, des projets avortés de grand parc international aux routes agrotouristiques et aux pistes cyclables, l'évolution des paysages touristiques du Haut-Saint-Laurent raconte un long processus de mise en valeur du paysage comme ressource. Le paysage, qui n'était au départ qu'un décor pour le passage de voyageurs affairés séjournant dans les auberges de poste et les hôtels de relais, devient progressivement un motif pour séjourner, puis un cadre de vie en soi, à la croisée de la villégiature, du résidentiel et des loisirs de plein air.



Image 3-209 ↑

Des fresques sur silos comme points de repère



Image 3-210 ↑

Réserve nationale de faune du Lac-Saint-François

Traits d’identité paysagère

GRANDS TRAITS D’IDENTITÉ PAYSAGÈRE - PAYSAGES DU TOURISME ET DE LA VILLÉGIATURE

— TIRÉS DE LA SYNTHÈSE THÉMATIQUE

Nº	
1	Le quai comme pivot spatial et symbolique : arrivée, repère, nœud d’organisation (débarquement, allées arborées, accès aux villas), structurant le paysage autant que le bâti, et déterminant pour les lieux de villégiature les plus anciens.
2	Une côte découpée occupée par « poches » littorales : pointes, îlots, baies et anses comme lieux privilégiés d’implantation (Port Lewis, pointe Saint-Louis, Fraser Point, Hopkins Point, etc.), choisis pour l’abri, les vues et l’accès à l’eau.
3	Un ruban lacustre de villégiature devenu, par endroits, quasi continu : succession d’ensembles saisonniers (chalets, plages, campings, marinas) qui forment des secteurs nommés, même si peu identifiés.
4	Ensembles de villégiature nommés, le plus souvent selon le patronyme des pointes, parfois en raison des anses (par exemple, Pointe-Doyon).
5	Des traces d’occupation à caractère touristique sur les berges des rivières, notamment la Trout, la Châteauguay et la Hinchinbrooke, avec quelques alignements de chalets modestes; observation d’activités récréatives (kayak, planche à pagaie, pêche) par le biais d’accès officiels et informels.
6	Un patrimoine paysager touristique presque effacé lié aux routes (auberges, commerces de hameaux, tavernes, relais postaux, etc.).
7	Un patrimoine religieux rural fait d’églises et de cimetières dans les villages, les hameaux et isolés, qui supportent un tourisme de type patrimonial et culturel.
8	Un riche patrimoine archéologique terrestre (lié à la présence autochtone pluricentenaire) et sous-marin (lié à l’histoire maritime du lac Saint-François) associé à des activités d’exploration paysagère et des environnements reconstitués interprétatifs.
9	Un patrimoine ferroviaire essentiellement mis en valeur pour la pratique du cyclotourisme.
10	Un héritage paysager lié à la villégiature populaire constitué de campings (dont certains sont devenus des secteurs résidentiels), de bassins aménagés à même les ruisseaux.
11	Des formes paysagères et bâties plus récentes liées à la mise en valeur du terroir par l’agrotourisme (chais, entrepôts à pommes, différentes générations et types de vergers, culture des petits fruits).
12	Des sites naturels exceptionnels en milieu privé, peu accessibles (chasses gardées en milieu privé, sites de conservation de la nature).

Enjeux paysagers

GRANDS TRAITS D'IDENTITÉ PAYSAGÈRE - PAYSAGES DU TOURISME ET DE LA VILLÉGIATURE

	— TIRÉS DE LA SYNTHÈSE THÉMATIQUE
Nº	
1	**Artificialisation du littoral** : ruban bâti, remblai des rives, perte de naturalité.
2	**Pressions sur les milieux humides** : creusage de canaux vers les anses littorales humides avant 1970, puis construction résidentielle en périmètre d'urbanisation au détriment de forêts humides.
3	**Érosion du paysage parfois patrimonial, souvent emblématique des secteurs de villégiature** : conversion des chalets en résidences permanentes, densification, changements d'échelle bâtie.
4	**Cohabitation entre estivants, touristes et résidents** : expansion des locations de courte durée, usages touristiques dans des secteurs résidentiels.
5	**Fragilisation ou disparition du patrimoine hôtelier** lié aux transports routiers : disparition/lisibilité réduite des anciennes auberges, perte d'éléments architecturaux emblématiques dont les galeries.
6	**Saturation saisonnière** : autocueillette et excursions, congestion (notamment sur la route 202), regroupements de bateaux dans des anses désormais partiellement résidentielles.
7	**Accès public vs propriété privée** : Covey Hill/Le gouffre reconnus, mais demeurant peu accessibles, en terrain privé, et perte du caractère commun ou collectif des lieux.
8	**Déclin d'usages hivernaux** : pêche sur glace en recul.
9	**Enjeu d'identification, de toponymie des secteurs de villégiature** : quelques-uns sont répertoriés dans les documents officiels, d'autres semblent oubliés par la population contemporaine; enjeu qui prend en importance avec l'uniformisation du paysage (construction résidentielle).

Encart informatif

Représentation sommaire de l'évolution des paysages

Cette section s'ouvre sur une série de cinq cartes conçues pour retracer, sur plus de deux siècles, l'évolution des paysages de la région du Haut-Saint-Laurent. En croisant plusieurs sources cartographiques historiques et contemporaines, l'exercice vise à rendre lisibles les transformations graduelles des paysages forestiers, des paysages ouverts issus du défrichement et de la mise en culture, de la structuration du réseau routier et ferroviaire, ainsi que l'émergence des moulins à l'origine de nombreux villages et villes. La démarche débute avec la carte de l'arpenteur Joseph Bouchette de 1815, ouvrage fondateur, mais marqué par les limites de la mesure manuelle, que nous avons tenté de géoréférencer à partir de repères naturels stables. Elle est mise en dialogue avec les cartes d'arpentage frontalières de 1839 et de 1863, d'une précision croissante, puis avec la carte topographique officielle de 1907 du département de la Milice. L'ensemble est enfin comparé aux données d'occupation du sol de 2020 produites par Agriculture et agroalimentaire Canada. Outre les dynamiques paysagères, ces cartes révèlent aussi l'évolution des toponymes, tant pour les milieux naturels que pour les établissements humains.



1815
Carte utilisée :

Topographical map of the province of Lower Canada

Joseph Bouchette, 1815, BAnQ, E21,S555,SS1,SSS15,P5



1839
Carte utilisée :

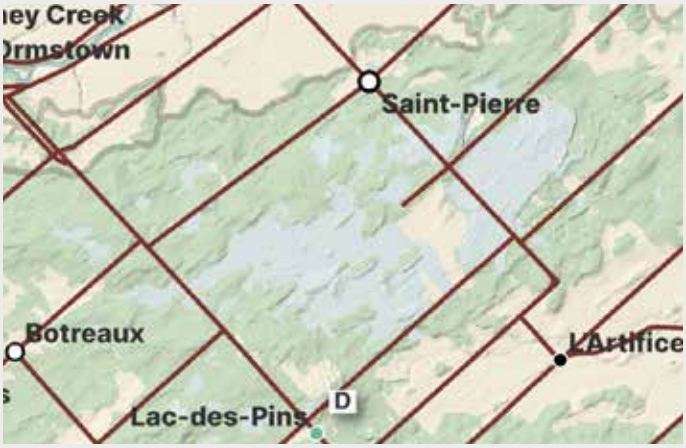
Plan of the frontier of Canada East from St. Regis to Canaan surveyed in the year 1839

Topographical Department of the War Office, 1839, BAnQ, 0000101336



1863
Cartes utilisées :

Frontier of Canada East, plans 1 et 2 (arpentage 1863)
Charles Gore, 1865, BAnQ, E21,S555,SS1,SSS8,P37/2 et 3
Frontier of Canada East, plan 3 (arpentage 1863)
Charles Gore, 1865, BAnQ, E21,S555,SS1,SSS8,P37/4



2020
Données utilisées :

L'utilisation des terres d'AAC (2020)
Agriculture et agroalimentaire Canada, 2022, 7a098ea9-cc31-4d79-b326-89f6cd1fbb7d
Catégories d'utilisation du territoire regroupées en quatre classes : eau, paysages ouverts, paysages forestiers et paysages de milieux humides



1907
Cartes utilisées :

31-G-01, Huntingdon (arpentage 1907)
Department of Militia and Defence, 1908, BAnQ, 0002669797
31-G-02, Cornwall / 31-H-04, Chateauguay (arpentage 1907)
Department of Militia and Defence, 1909, BAnQ, 0002669800 / 0002669803

Quelques faits saillants

L'ancienneté des toponymes liés aux paysages naturels : les Blueberry Plains et les Pine Plains apparaissent dès 1815, et les Teafields, dès 1839, en même temps que The Wilderness (un nom associé aux tourbières de Saint-Chrysostome et Sainte-Clotilde).

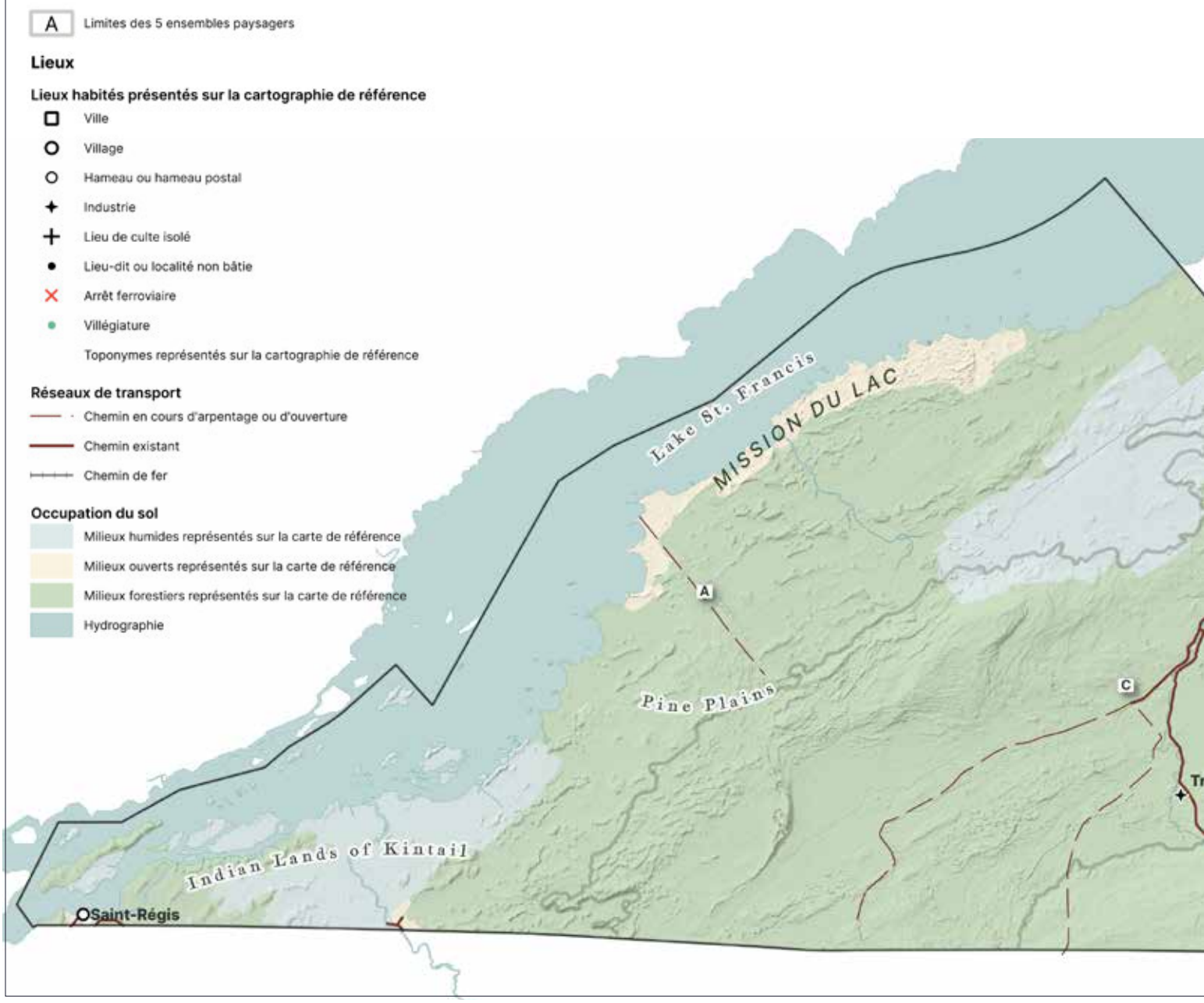
La Black Cattle Road a pu être géoréférencée de manière à peu près fiable en croisant la carte de Bouchette et le récit de Robert Sellar.

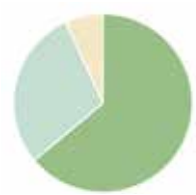
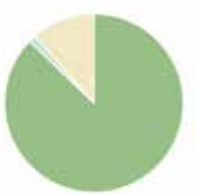
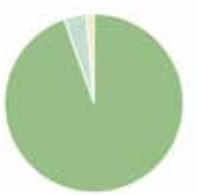
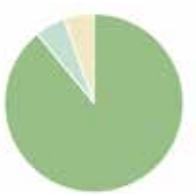
Les tracés routiers fondateurs sont le chemin de la rive nord de la rivière Châteauguay, le chemin de Covey Hill, la Black Cattle Road et, dans une moindre mesure, la montée Cazaville (historiquement associée à l'exportation du bois de pin) et le chemin de la rive nord de la rivière Trout (qui reliait des moulins).

La plupart des hameaux, villages et villes ont connu des changements de noms successifs que nous avons relevés dans le répertoire des lieux habités (en annexe, fourni sur demande).

1815
MISSION DU LAC, VALLÉE DE LA CHÂTEAUGUAY, VALLÉE DES ANGLAIS ET COVEY HILL

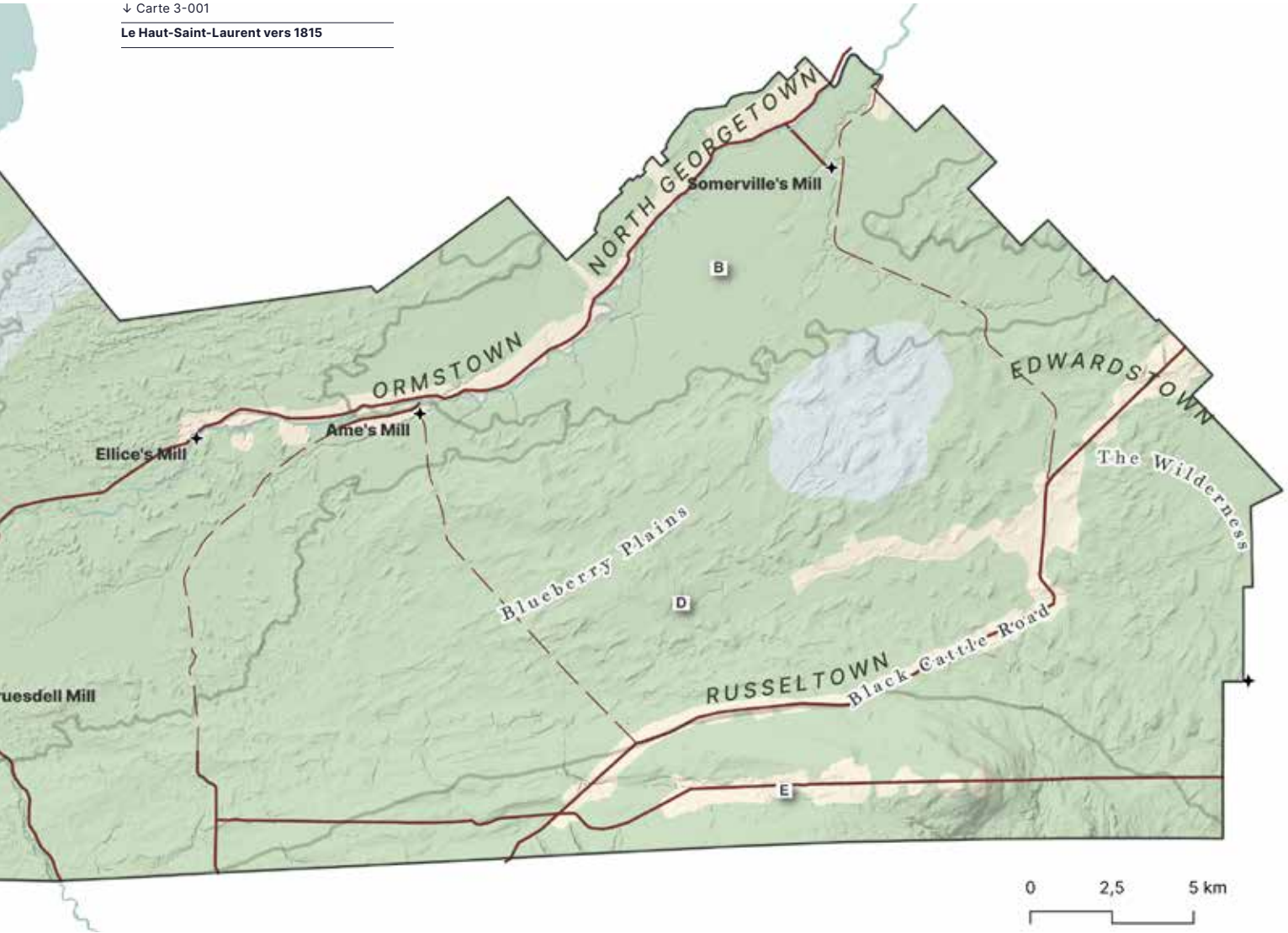
En 1815, le territoire commence à être occupé de manière permanente au-delà de la mission de Saint-Régis, déjà bien implantée. Le réseau routier se concentre près des cours d'eau, à l'exception de la route de Covey Hill, qui profite d'une géographie de plateau relativement asséché. Les milieux humides sont peu connus à l'exception des Teafields. Des défrichements sont indiqués à la Mission du Lac, mais leur étendue semble exagérée.



	A — La Côte haut-laurentienne	B — La Haute plaine montérégienne	C — La Haute-Châteauguay	D — La Forêt haut-laurentienne	E — Le piémont des Adirondacks
Occupation du sol selon la carte de référence					
Kilomètres de réseau routier selon la carte de référence	**9** km	**31** km	**58** km	**56** km	**32** km

↓ Carte 3-001

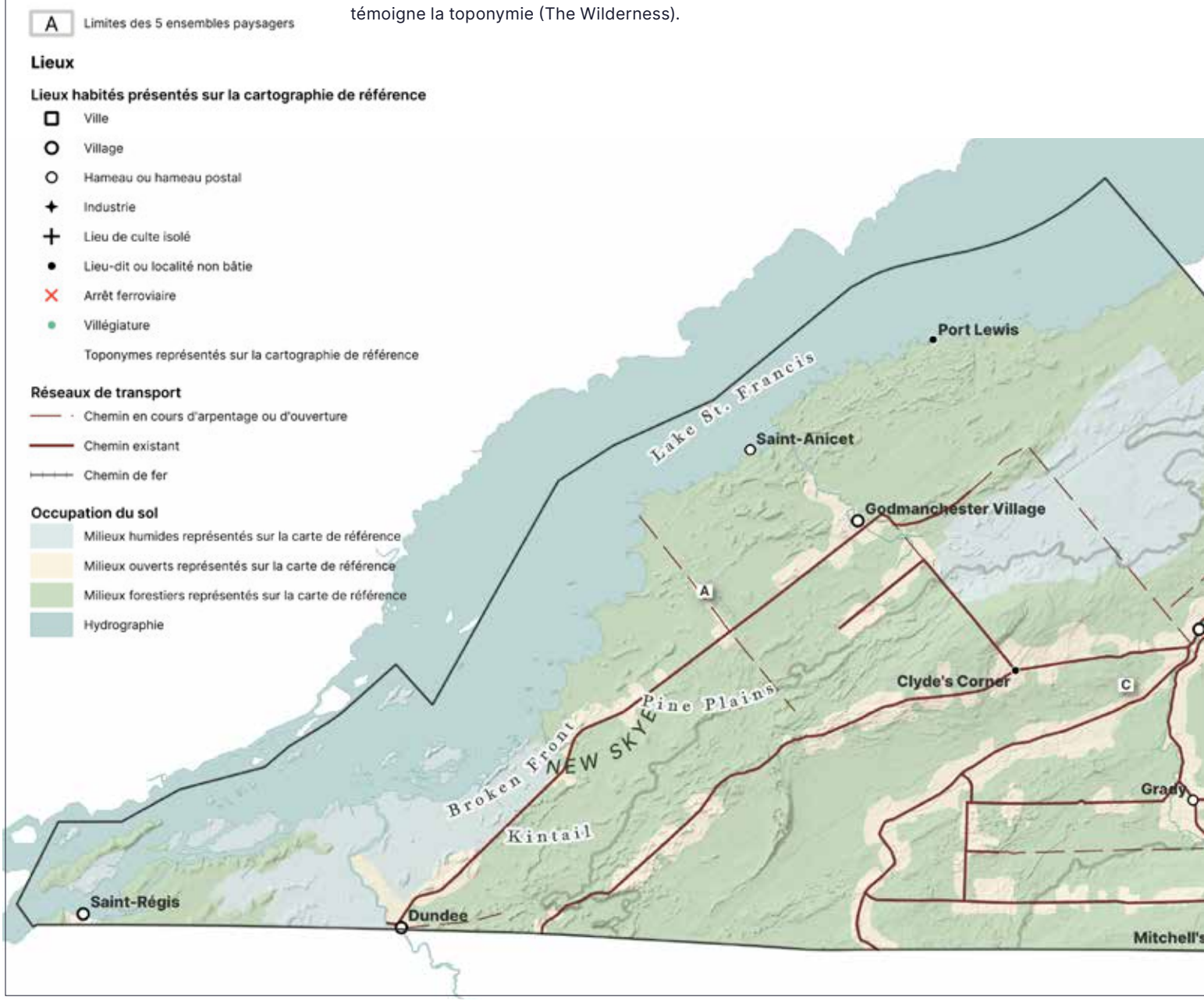
Le Haut-Saint-Laurent vers 1815

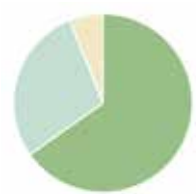
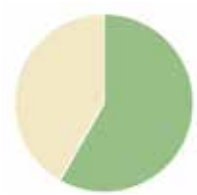
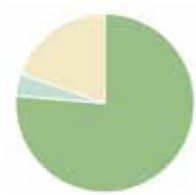


Encart informatif

1839
LES CRÊTES ET LES BERGES DES RIVIÈRES COMME LIENS DE TRANSPORT TERRESTRE

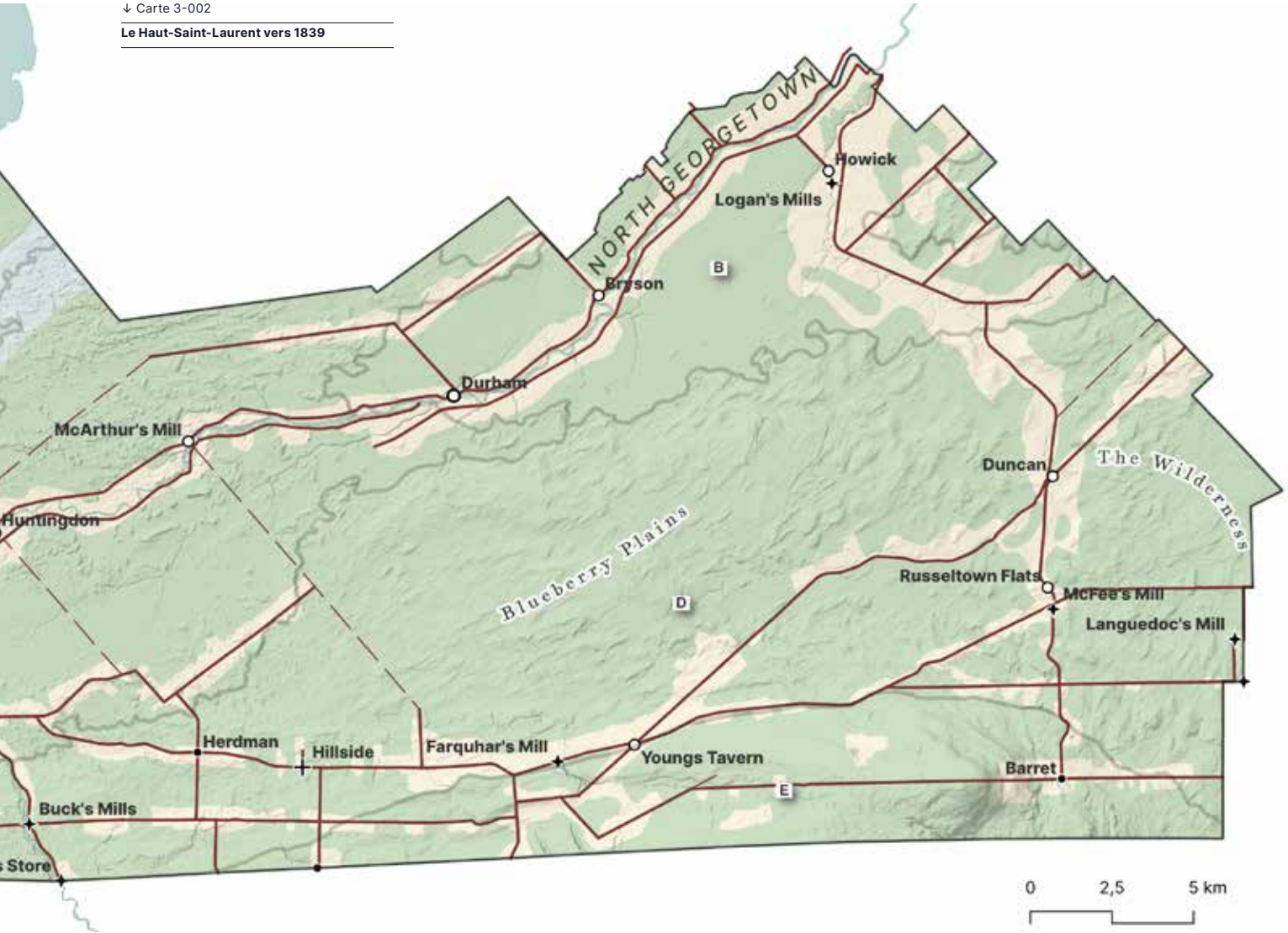
En 1839, des paysages humanisés se déploient dans un arc formé par les vallées de la Châteauguay et des Anglais et le piémont des Adirondacks. Il s'agit des territoires les plus accessibles tant par l'eau que par la route. Les principaux tracés fondateurs bénéficient de la proximité des rivières et des crêtes, exemptes des tourbières et marais qui recouvrent autrement le territoire. Les principaux noyaux villageois de la région sont formés à l'exception de Sainte-Barbe. Les milieux humides sont encore peu connus comme en témoigne la toponymie (The Wilderness).



	A — La Côte haut-laurentienne	B — La Haute plaine montérégienne	C — La Haute-Châteauguay	D — La Forêt haut-laurentienne	E — Le piémont des Adirondacks
Occupation du sol selon la carte de référence					
Kilomètres de réseau routier selon la carte de référence	**50** km	**70** km	**152** km	**132** km	**36** km
	+456 %	+126 %	+162 %	+136 %	+13 %

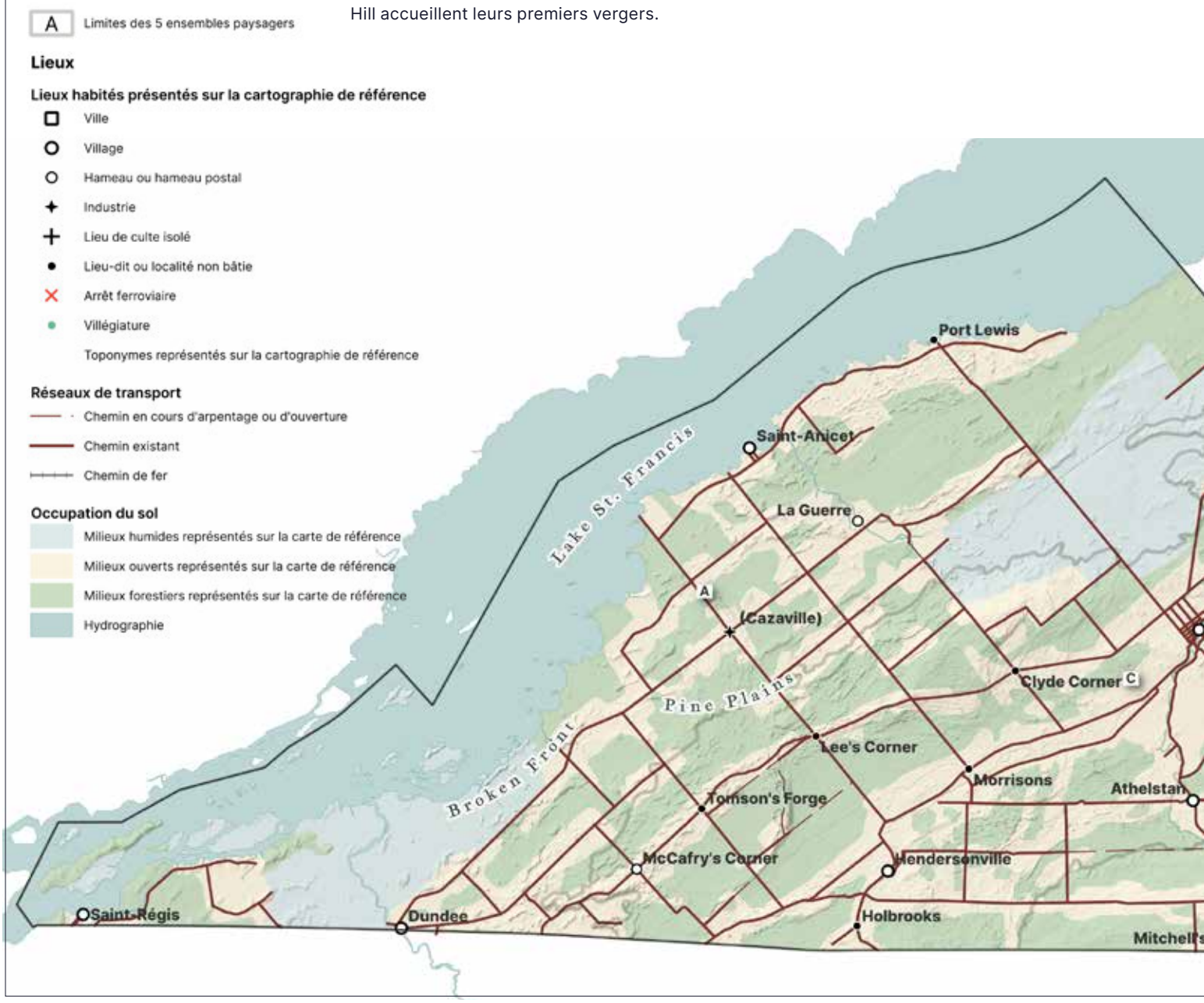
↓ Carte 3-002

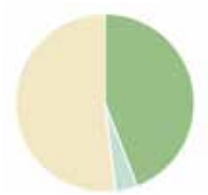
Le Haut-Saint-Laurent vers 1839



1863
COLONISATION RAPIDE ET DÉFRICHEMENT DES CANTONS, AGRICULTURE EN INTENSIFICATION DANS LES PLAINES

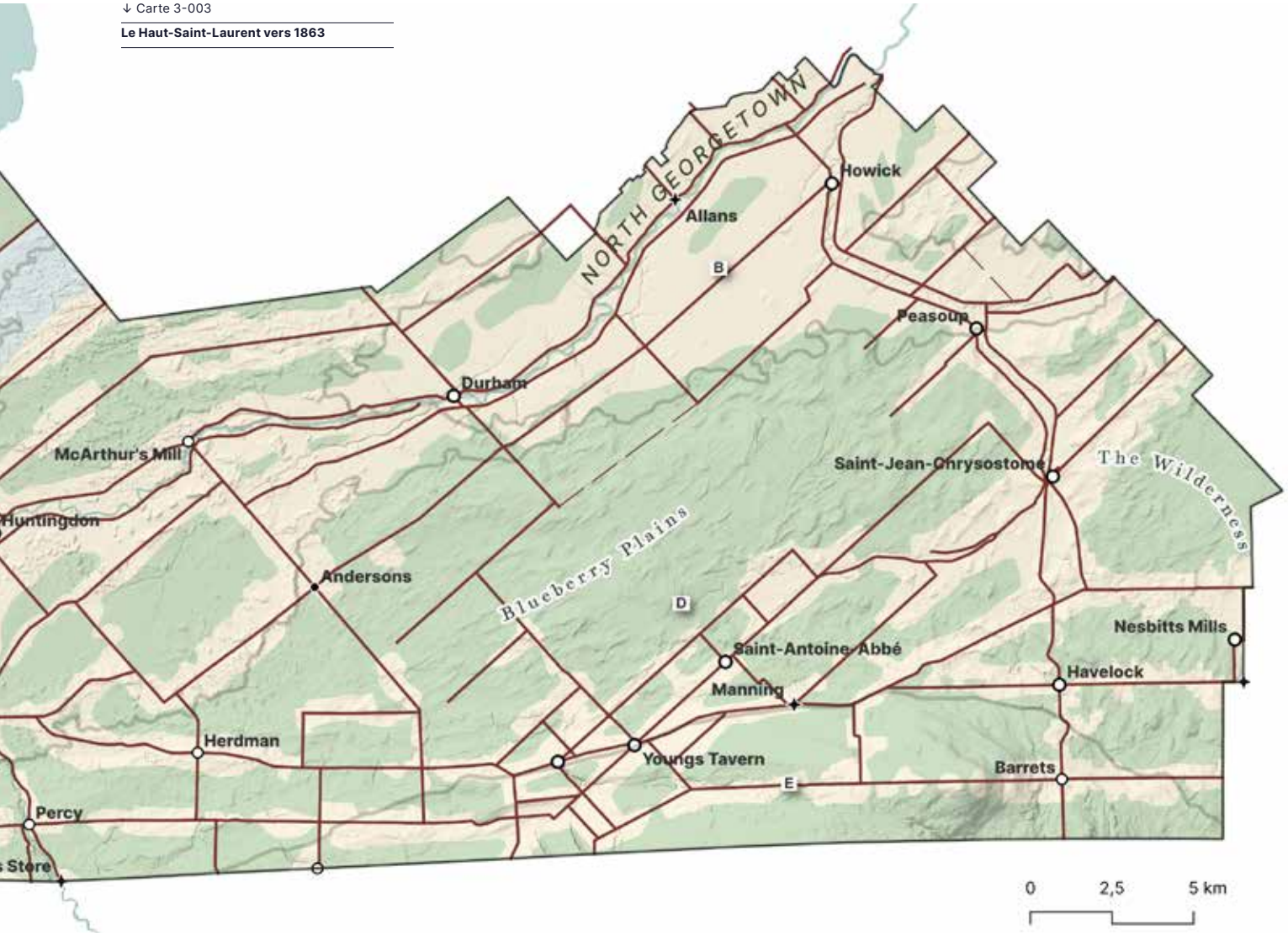
En 1863, les paysages haut-laurentiens se rapprochent de ceux que l'on trouve aujourd'hui. L'armature villageoise et le réseau routier sont déjà établis à la suite d'initiatives de colonisation intensives et d'une pression démographique interne. La vallée de la Châteauguay devient le cœur tant démographique que paysager de la région : elle est ponctuée de petites villes en formation, de villages, de hameaux industriels et de prairies qui allient des paysages de production laitière et céréalière. Les flancs de Covey Hill accueillent leurs premiers vergers.



	A — La Côte haut-laurentienne	B — La Haute plaine montérégienne	C — La Haute-Châteauguay	D — La Forêt haut-laurentienne	E —Le piémont des Adirondacks
Occupation du sol selon la carte de référence					
Kilomètres de réseau routier selon la carte de référence	**129** km +158 %	**107** km +53 %	**253** km +73 %	**228** km +73 %	**50** km +39 %

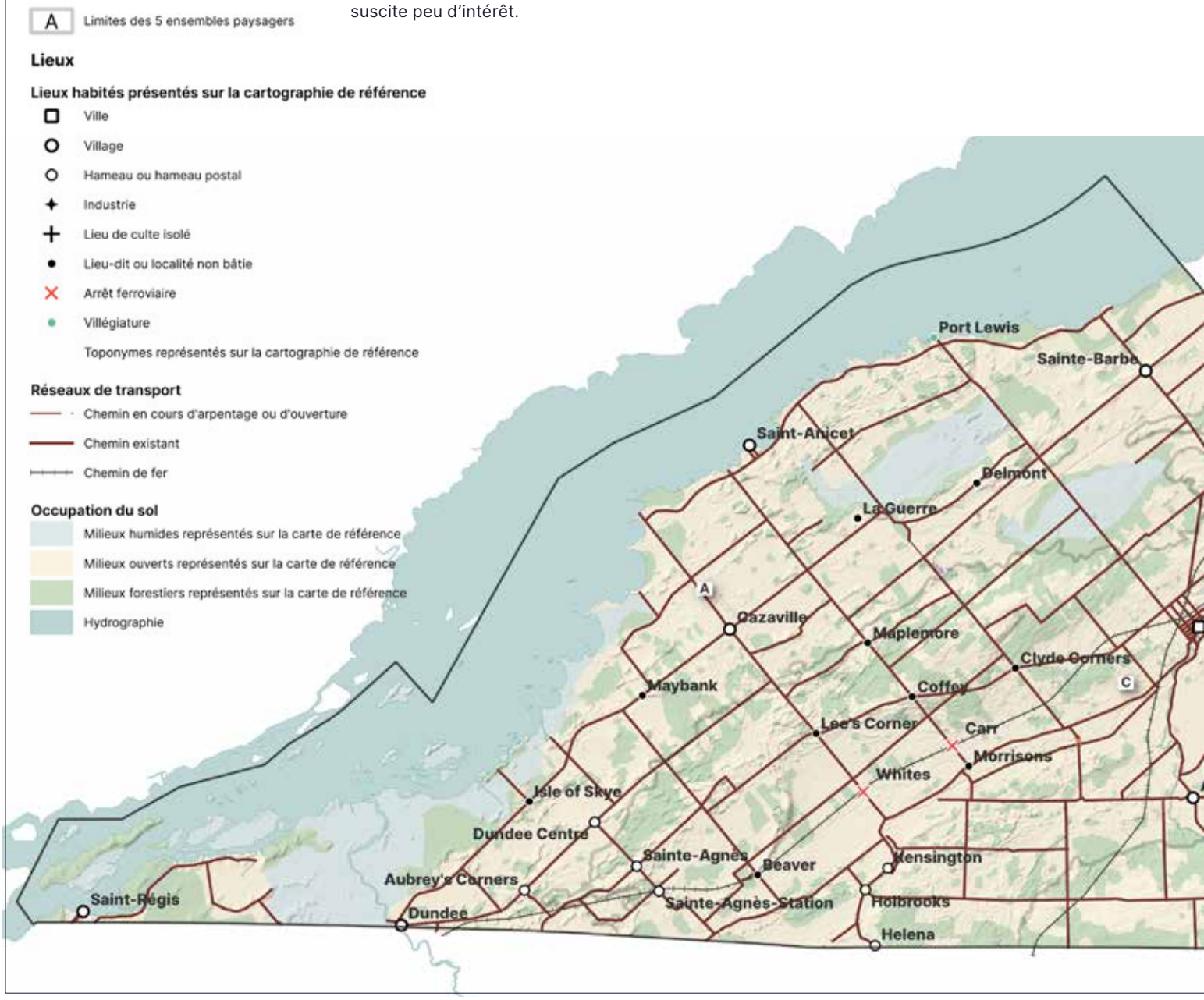
↓ Carte 3-003

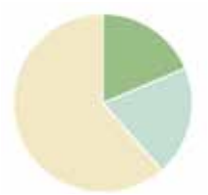
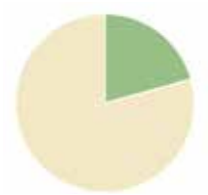
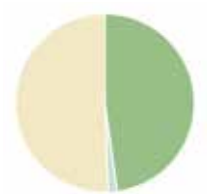
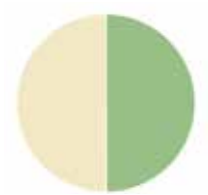
Le Haut-Saint-Laurent vers 1863



1907
APOGÉE DES DÉFRICHEMENTS ET HAMEAUX INDUSTRIELS ET FERROVIAIRES

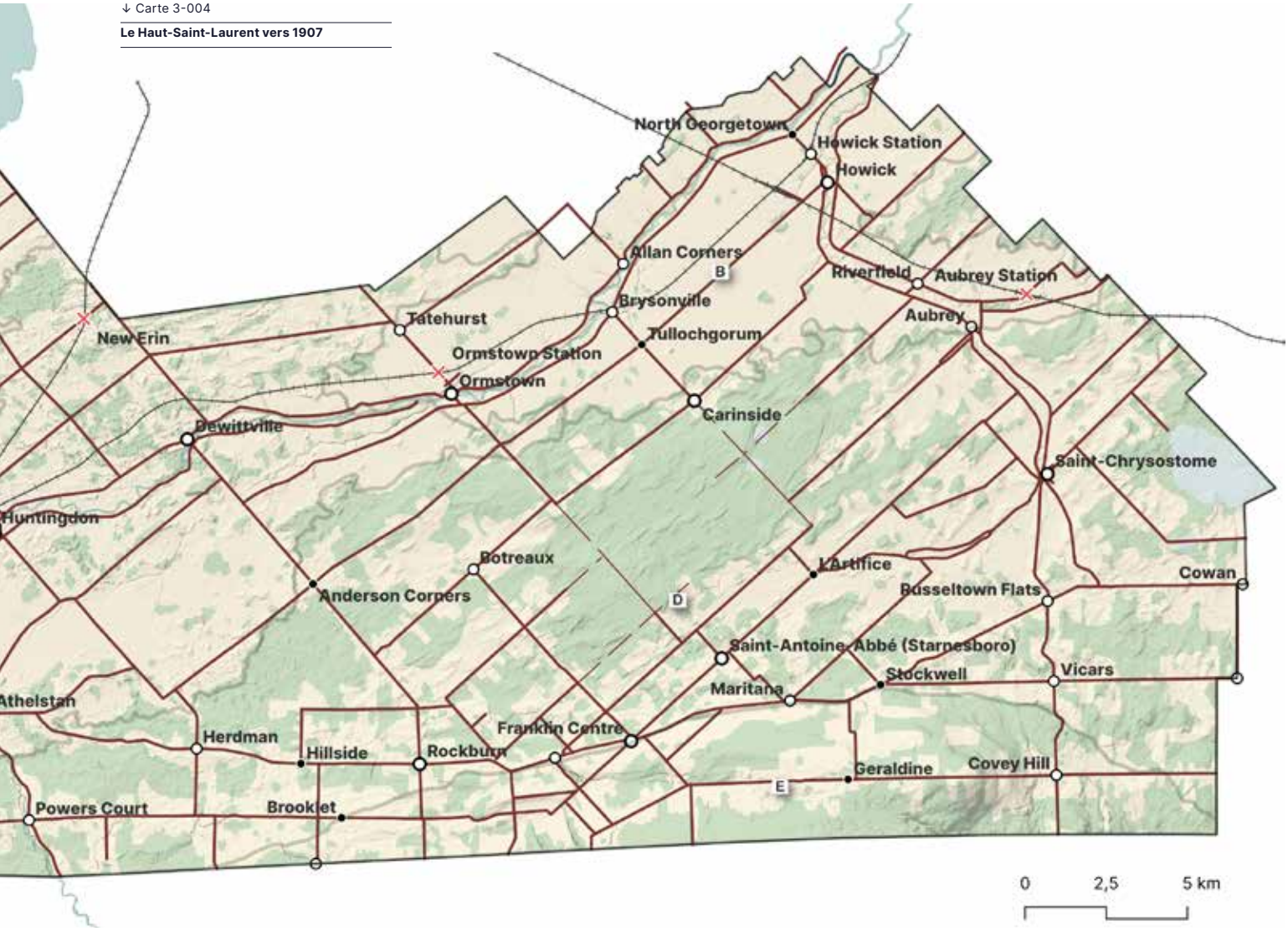
En 1907, les paysages haut-laurentiens sont plus ouverts que jamais. L'agriculture céréalière et l'élevage laitier bénéficient de l'arrivée du chemin de fer et vivent leur apogée. De nombreux monticules et crêtes sont d'ailleurs défrichés; ils s'enfricheront dans les décennies qui suivront, particulièrement avec les progrès technologiques agricoles des années 1940 et suivantes. Les voies ferrées ont donné naissance à de nombreux hameaux industriels. Les villes prennent de l'expansion. Les milieux humides sont de mieux en mieux connus et arpentés, à l'exception du Rocher, qui suscite peu d'intérêt.



	A — La Côte haut-laurentienne	B — La Haute plaine montérégienne	C — La Haute-Châteauguay	D — La Forêt haut-laurentienne	E — Le piémont des Adirondacks
Occupation du sol selon la carte de référence					
Kilomètres de réseau routier selon la carte de référence	**172** km	**108** km	**297** km	**279** km	**53** km
	+33 %	+1 %	+13 %	+22 %	+6 %
Kilomètres de réseau ferroviaire selon la carte de référence	**6** km	**38** km	**49** km	**6** km	**0** km

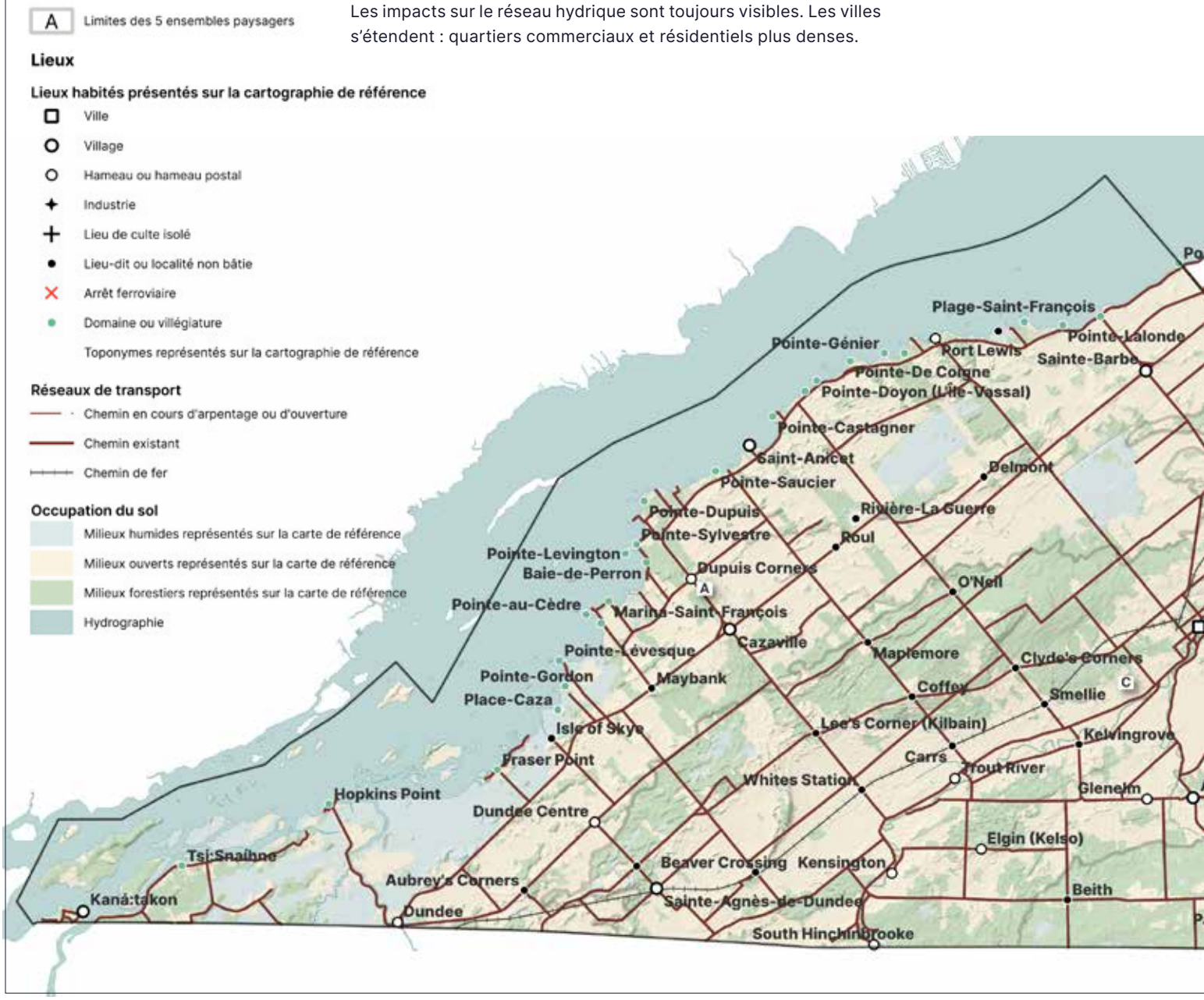
↓ Carte 3-004

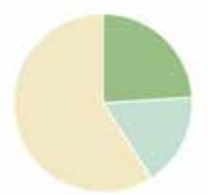
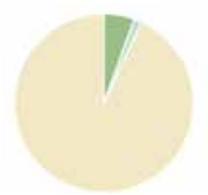
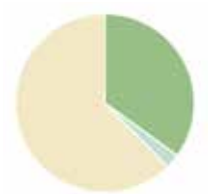
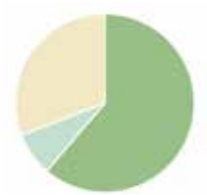
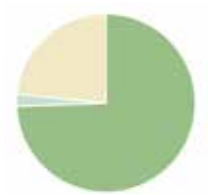
Le Haut-Saint-Laurent vers 1907



2020
NOUVEAUX MODES D'OCCUPATION DU TERRITOIRE RURAL, ENFRICHEMENT SUR LES HAUTEURS, CONSOLIDATION URBAINE

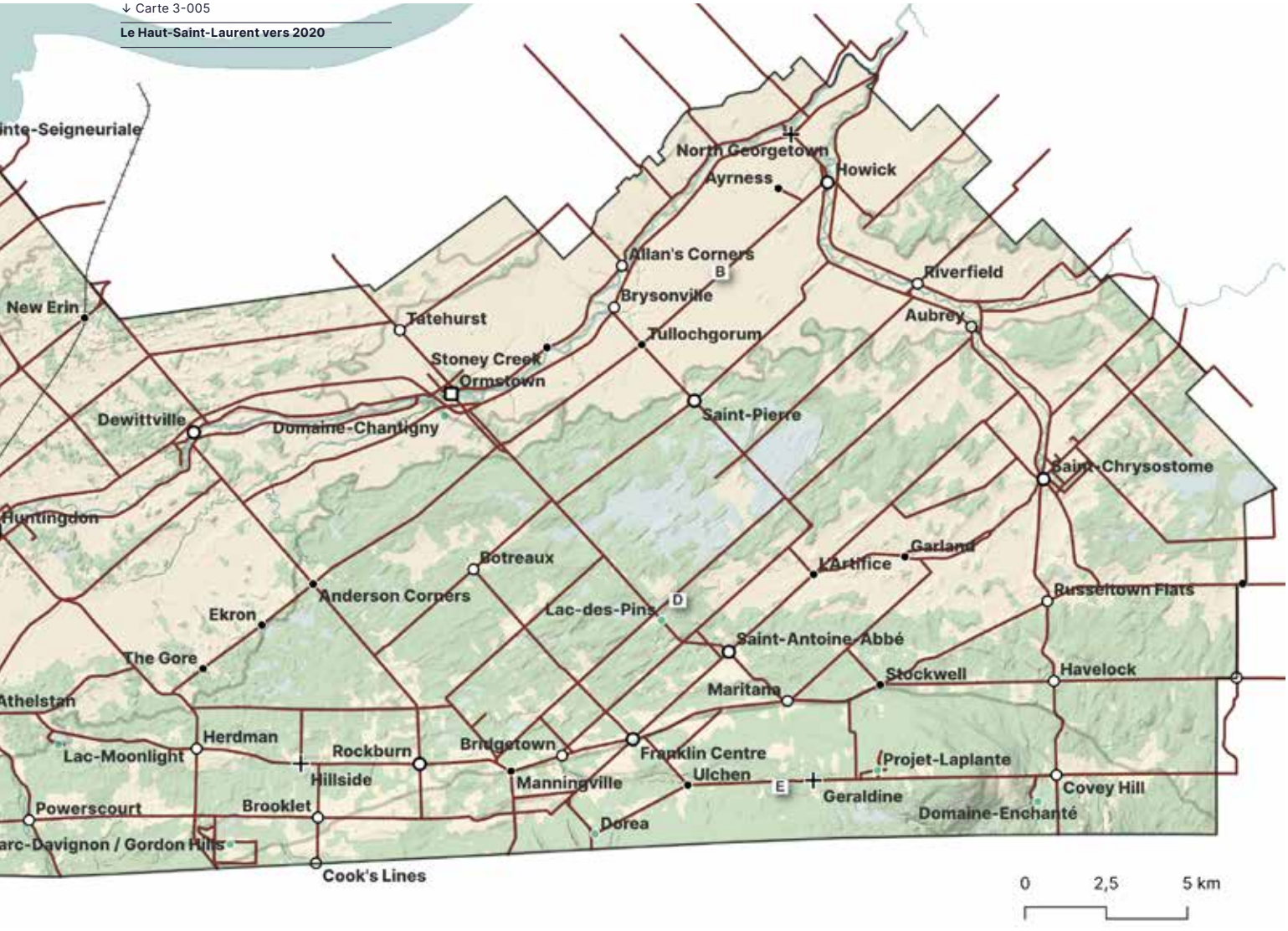
En 2020, les paysages haut-laurentiens tendent vers la friche et la progression de la forêt. Les infrastructures routières se sont intensifiées, et les voies ferrées se sont progressivement effacées du paysage. De nouveaux modes de vie plus extensifs sont apparus partout en milieu rural : domaines, secteurs de villégiature, etc. La protection du territoire agricole semble stabiliser un paysage qui connaît néanmoins des transformations fines : agrandissement et industrialisation du cadre bâti, disparition de petit patrimoine rural. Les impacts sur le réseau hydrique sont toujours visibles. Les villes s'étendent : quartiers commerciaux et résidentiels plus denses.



	A — La Côte haut-laurentienne	B — La Haute plaine montérégienne	C — La Haute-Châteauguay	D — La Forêt haut-laurentienne	E — Le piémont des Adirondacks
Occupation du sol selon la carte de référence					
Kilomètres de réseau routier selon la carte de référence	**205** km +19 %	**118** km +9 %	**304** km +2 %	**295** km +6 %	**52** km -2 %
Kilomètres de réseau ferroviaire selon la carte de référence	**6** km (stable)	**0** km -100 %	**32** km -35 %	**0** km -100 %	**0** km (stable)

↓ Carte 3-005

Le Haut-Saint-Laurent vers 2020




6



Sixième section

Dynamiques paysagères récentes

1985-2025

← Image 3-211

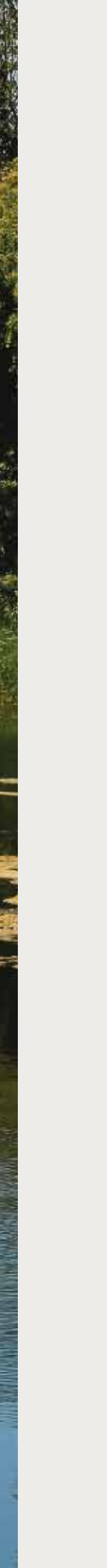
Grange, silo et friche agricole près de Yankee Ridge

A Les ambiances paysagères → 147

B Les dynamiques paysagères → 157



A Les ambiances paysagères



← Image 3-212

Ambiance paysagère d'abord de cours d'eau le long de la Trout, à Elgin

L'analyse comparative des ambiances paysagères de 1985 et de 2025 permet d'objectiver les transformations du territoire sur une période de quarante ans. En confrontant les ambiances attribuées à un même secteur à ces deux dates, il devient possible d'identifier les changements fins du paysage et d'en qualifier la nature. Le passage d'une ambiance à une autre révèle des dynamiques paysagères précises : par exemple, un secteur qui évolue d'une ambiance agricole de champs vers une friche, une prairie ou une ambiance habitée diffuse traduit des phénomènes de déprise, de requalification ou de pression résidentielle. La combinaison et la récurrence de ces transitions constituent la base de l'analyse de l'évolution paysagère.

Les ambiances paysagères du Haut-Saint-Laurent

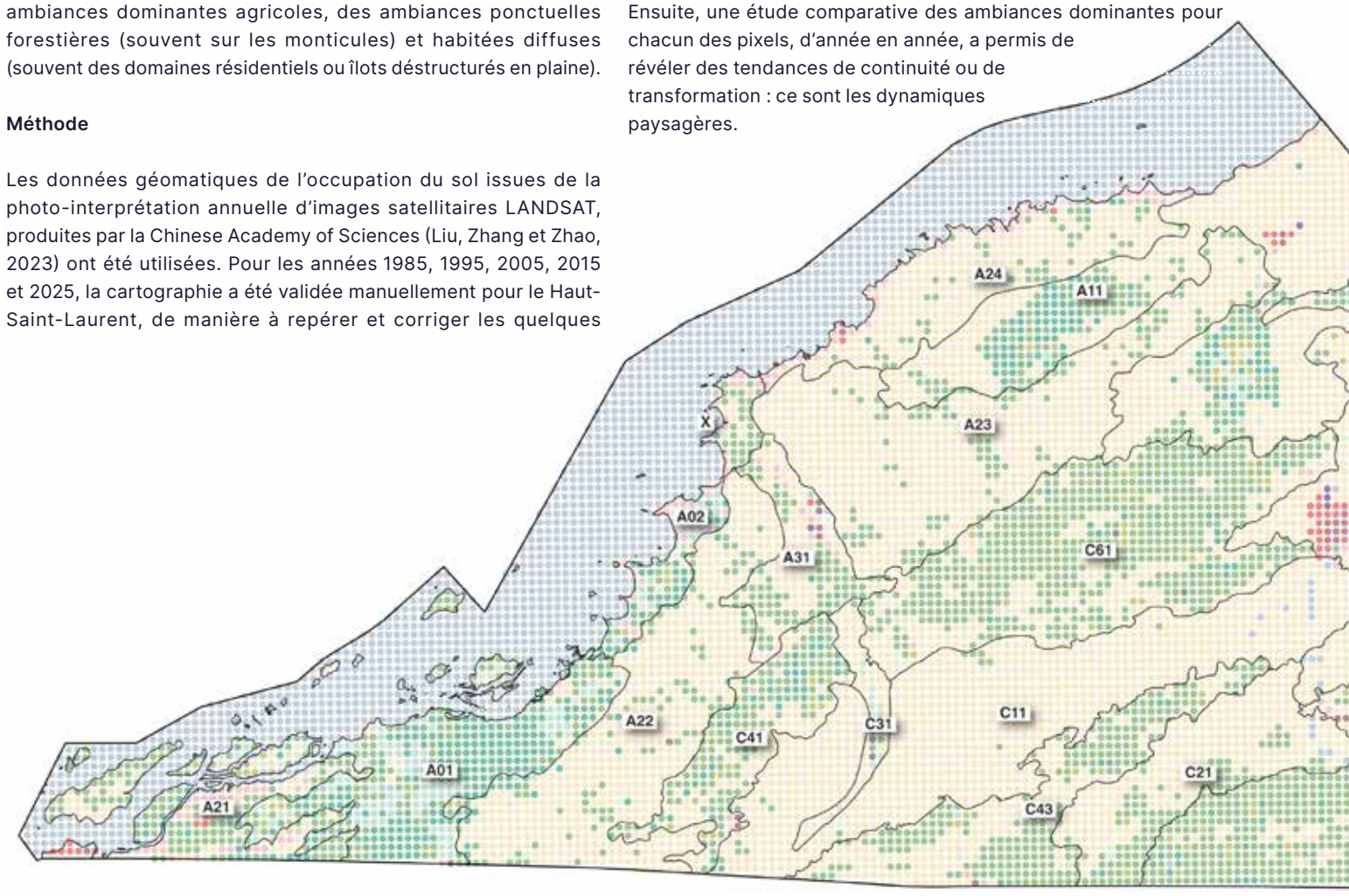
Définition

Une ambiance paysagère peut se définir comme l'atmosphère qui est ressentie dans un lieu (Région Pays de la Loire, 2025) et est étroitement liée à l'usage que l'on fait du sol en ce lieu précis. L'ambiance est donc l'une des composantes clés d'une entité paysagère : chacune des entités se compose d'une mosaïque d'ambiances arrangées en cohérence. On peut, par exemple, retrouver dans une entité paysagère de plaine bosselée des ambiances dominantes agricoles, des ambiances ponctuelles forestières (souvent sur les monticules) et habitées diffuses (souvent des domaines résidentiels ou îlots déstructurés en plaine).

Méthode

Les données géomatiques de l'occupation du sol issues de la photo-interprétation annuelle d'images satellitaires LANDSAT, produites par la Chinese Academy of Sciences (Liu, Zhang et Zhao, 2023) ont été utilisées. Pour les années 1985, 1995, 2005, 2015 et 2025, la cartographie a été validée manuellement pour le Haut-Saint-Laurent, de manière à repérer et corriger les quelques incohérences qui auraient pu se glisser lors de la photo-interprétation automatisée. La classification de l'occupation détaillée du territoire proposée par la CAS a été réduite à 13 ambiances paysagères qui sont présentées dans les pages qui suivent.

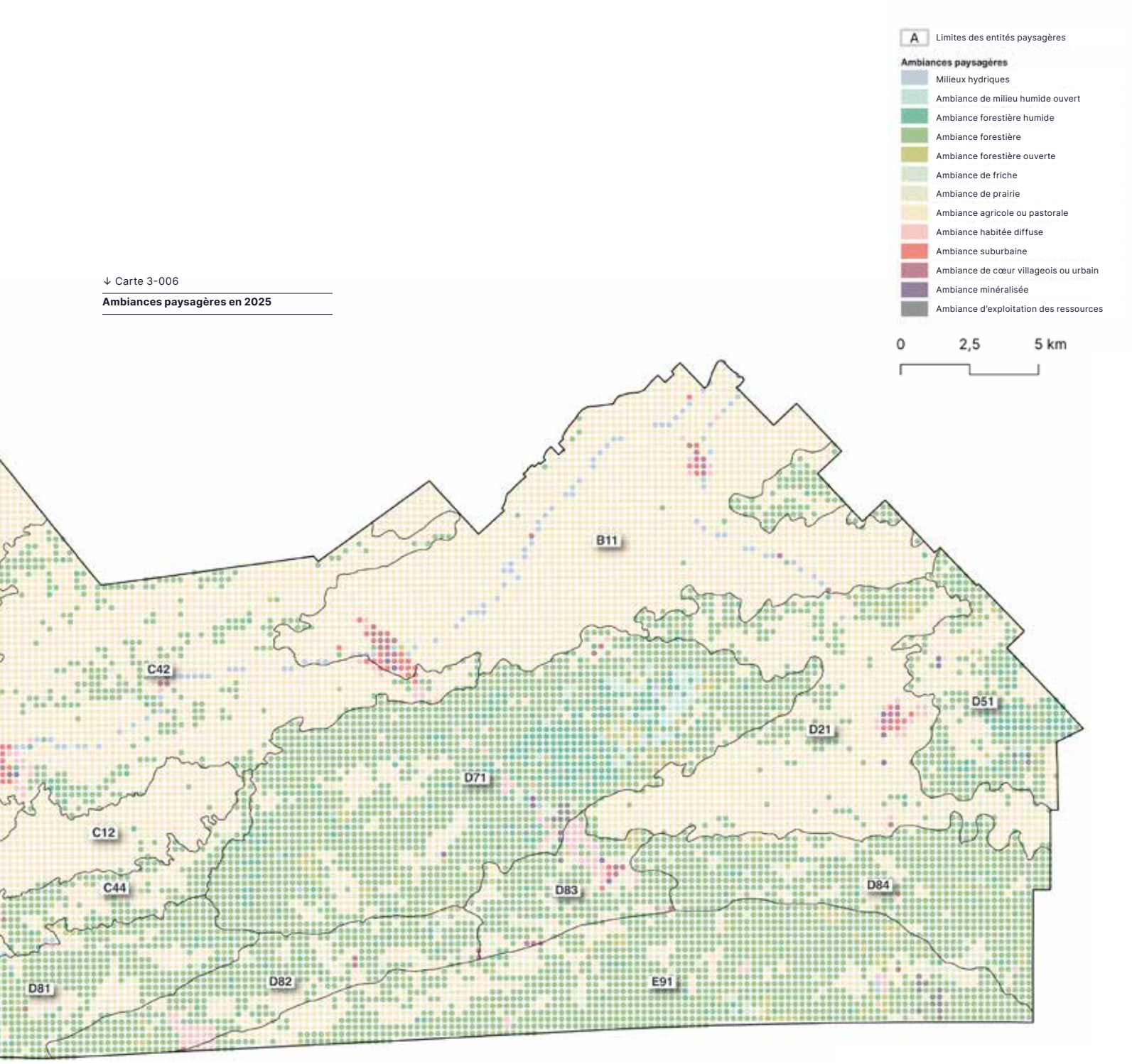
Par la suite, le territoire de la MRC a été abstrait en 19 707 pixels circulaires d'un diamètre de 250 mètres. Pour chacun des pixels, une valeur de l'ambiance paysagère dominante a été attribuée. Ensuite, une étude comparative des ambiances dominantes pour chacun des pixels, d'année en année, a permis de révéler des tendances de continuité ou de transformation : ce sont les dynamiques paysagères.



CARTE DES AMBIANCES EN 2025

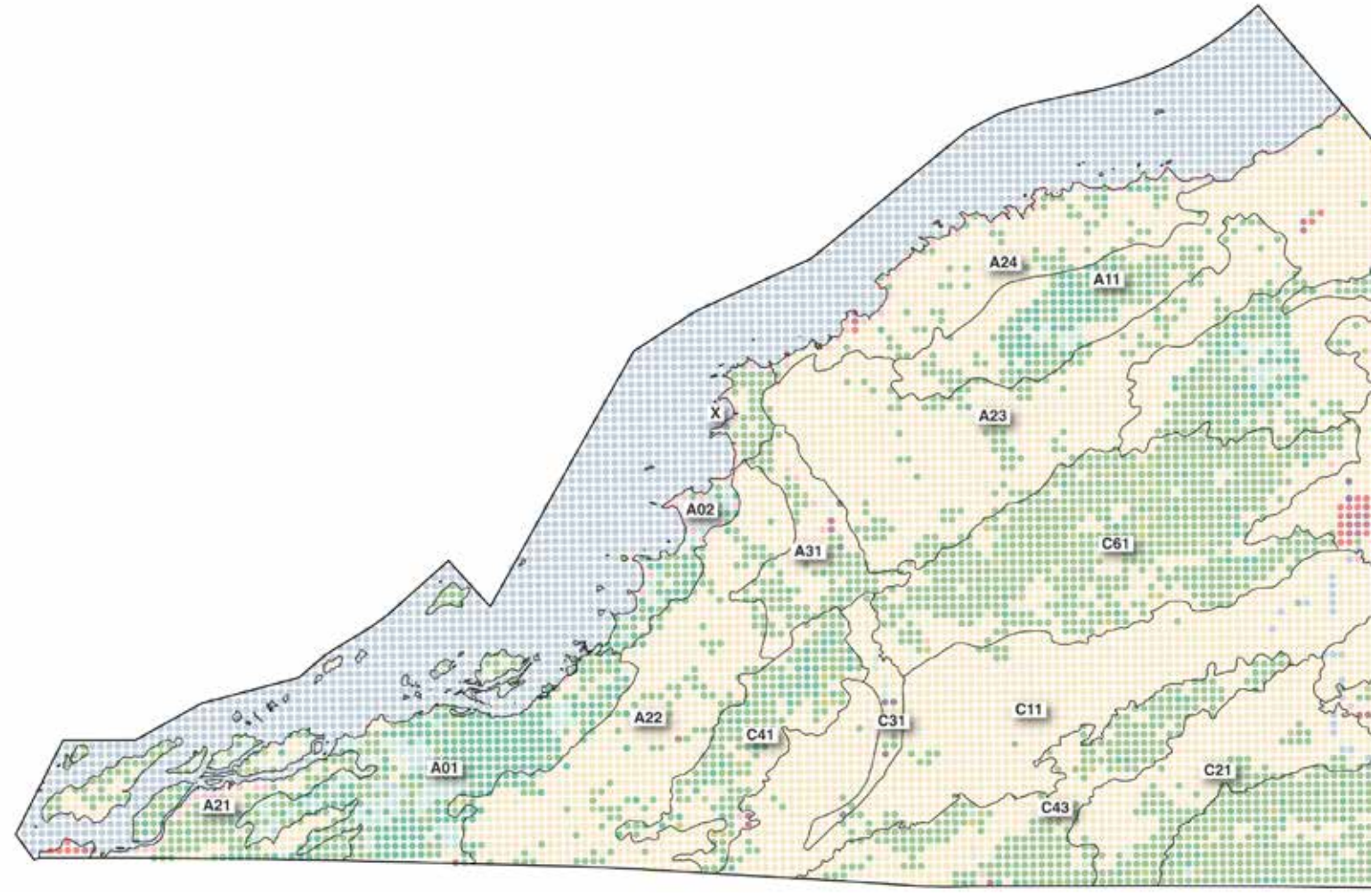
↓ Carte 3-006

Ambiances paysagères en 2025



Vol.3 _ Comprendre les paysages
Sect. 6 _ Dynamiques paysagères
A _ Ambiances paysagères (1985)

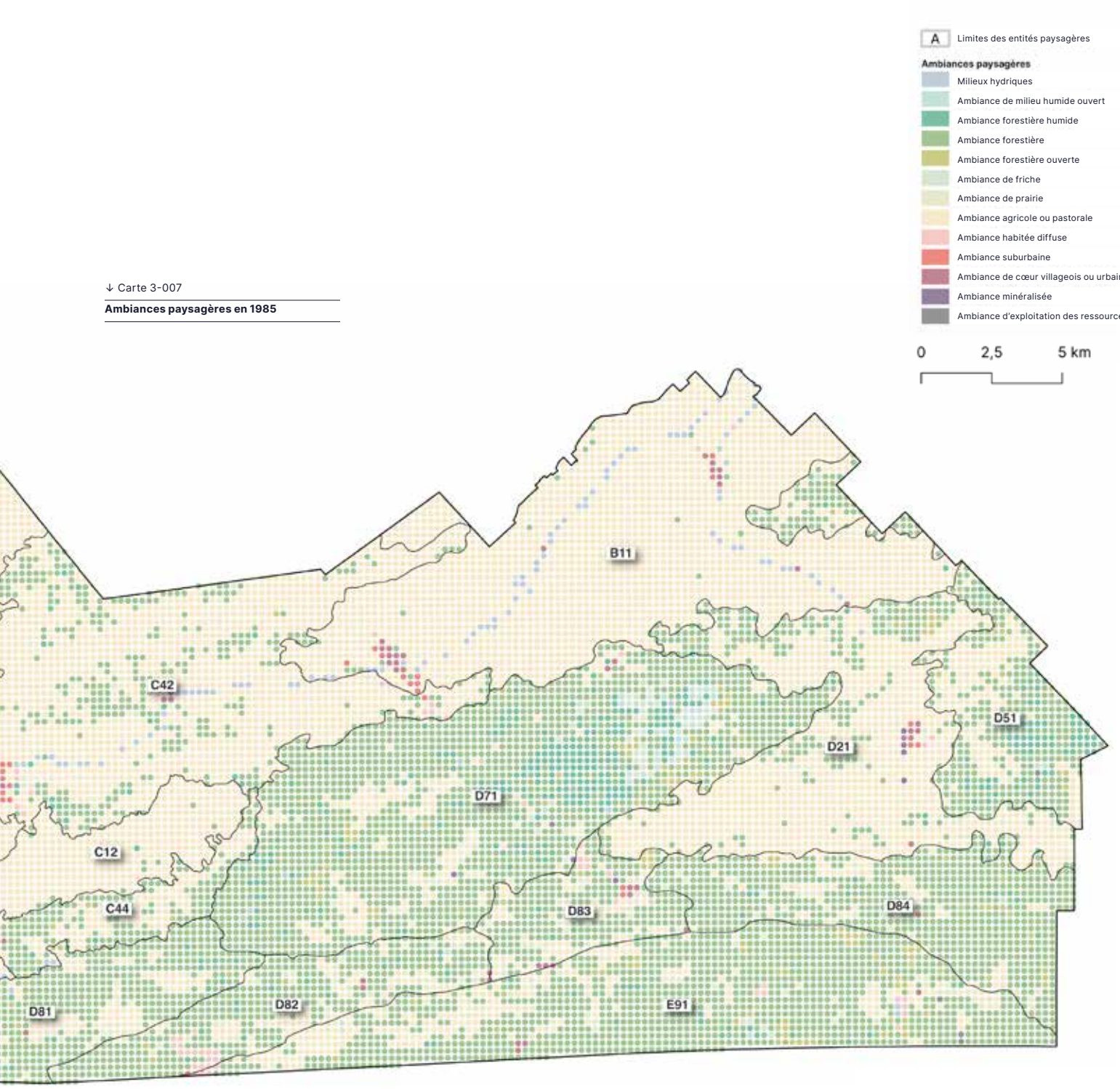
Les ambiances paysagères du Haut-Saint-Laurent



CARTE DES AMBIANCES EN 1985

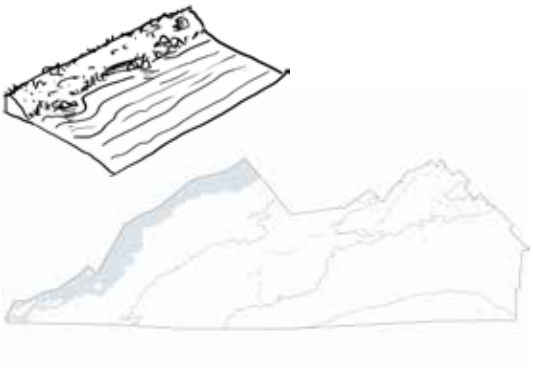
↓ Carte 3-007

Ambiances paysagères en 1985



INDEX DES AMBIANCES PAYSAGÈRES

Ambiance de milieu hydrique





Les cours d'eau et plans d'eau structurent le paysage par leurs surfaces mouvantes et leurs rives habitées ou naturelles.
La rivière Châteauguay et le lac Saint-François offrent des vues ouvertes, changeantes selon les saisons, où l'eau domine la perception visuelle.

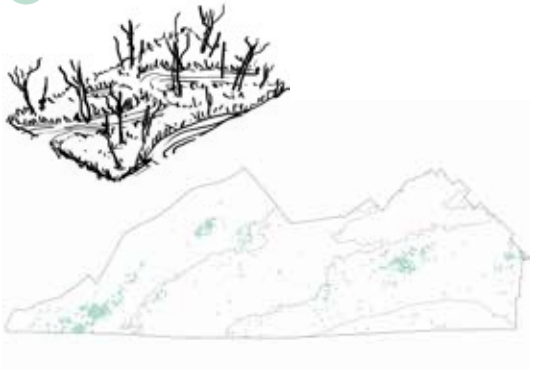
Ambiance de milieu humide ouvert





Les marais ouverts se caractérisent par une végétation basse et clairsemée, ponctuée d'étendues d'eau peu profondes.
Dans les secteurs côtiers du lac Saint-François comme dans les terres, ces milieux dégagés offrent des horizons larges et une forte présence du ciel.

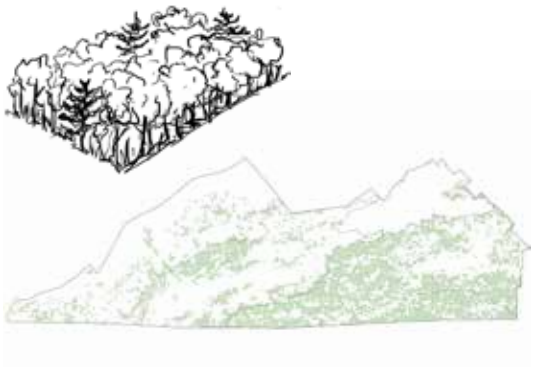
Ambiance forestière humide





Les marécages et forêts humides forment des paysages denses et feutrés, où l'eau affleure le sol.
La végétation y est abondante, les troncs souvent sombres, et l'ambiance marquée par une impression de fraîcheur, d'ombre et de retrait.

Ambiance forestière





Les massifs forestiers dominés par l'érablière à caryer cordiforme, parfois par les pinèdes, composent des paysages fermés et continus. Le couvert arboré crée une ambiance enveloppante, rythmée par la saisonnalité, où la profondeur visuelle est limitée et la nature prédomine.

Ambiance forestière ouverte





Ces forêts présentent une canopée partiellement ouverte, laissant filtrer la lumière et dévoilant des clairières ponctuelles. L'alternance entre zones boisées et espaces dégagés crée des paysages plus lumineux, variés et propices aux transitions visuelles.

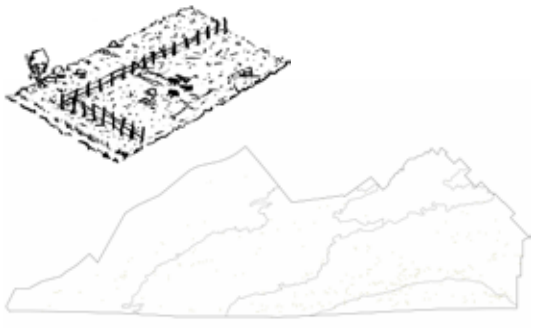
Ambiance de friche





Les friches témoignent de paysages en transformation, marqués par des successions végétales de différents stades, et caractérisés par la présence d'essences adventives. Issues de l'abandon agricole ou industriel, elles offrent une mosaïque végétale dense, parfois chaotique, évoquant à la fois déprise et renouveau.

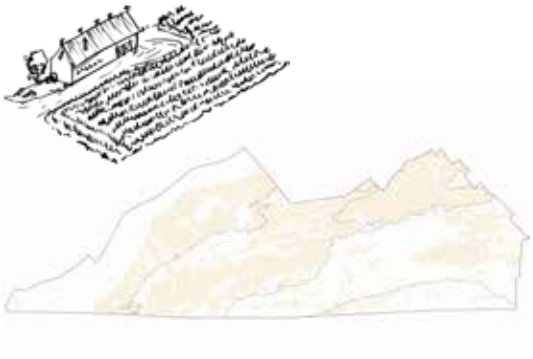
Ambiance de prairie





Les prairies naturelles, pâturages et cultures fourragères composent des paysages ouverts et horizontaux. La végétation basse, animée par le vent et les saisons, dégage une impression de simplicité, de vastitude et de continuité avec le relief. Les animaux sont parfois présents à l'extérieur.

Ambiance agricole





Les paysages agricoles, à l'horizon vaste et ouvert, sont structurés par les cultures, les bâtiments de ferme et les chemins ruraux.
Ils reflètent l'organisation du territoire productif, alternant grandes parcelles ouvertes et éléments bâtis dispersés, dans une relation étroite entre sol et usage.

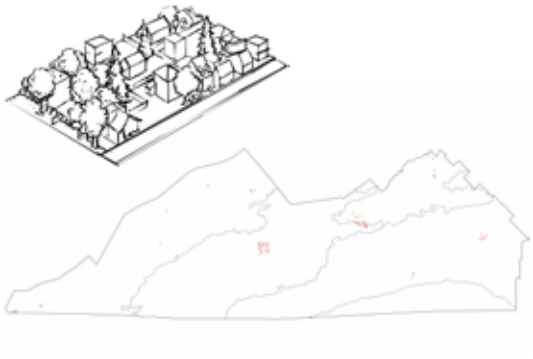
Ambiance habitée diffuse





Les secteurs habités de faible densité se déploient en périphérie des noyaux urbains ou le long des cours d'eau. Les résidences espacées, parfois issues de la villégiature, s'insèrent dans un cadre végétalisé et semi-naturel.

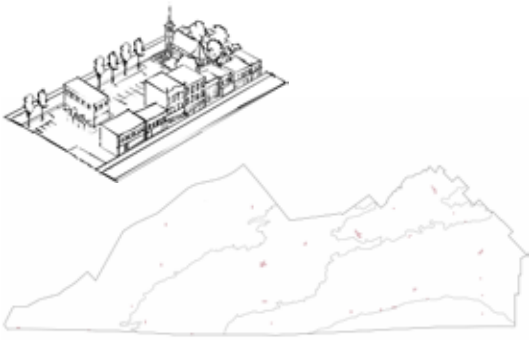
Ambiance urbaine bâtie





Les quartiers résidentiels contemporains (1940-2025) des villes et villages présentent une trame régulière et fonctionnelle. L'habitat y est dominant, les espaces verts planifiés, et l'ambiance marquée par une occupation dense, mais ordinaire du territoire bâti.

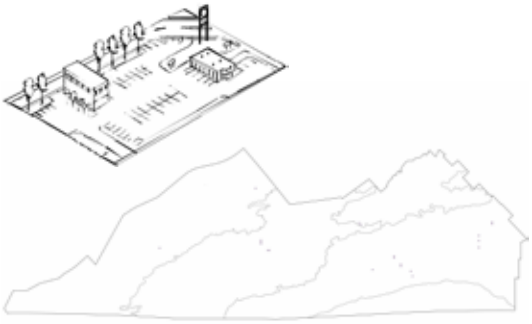
Ambiance de cœur villageois ou urbain





Les quartiers anciens, antérieurs à 1940, sont souvent garants de l'identité villageoise ou urbaine. Rues commerçantes centrales, alignements continus et architectures traditionnelles créent des ambiances animées, structurées et chargées de mémoire collective.

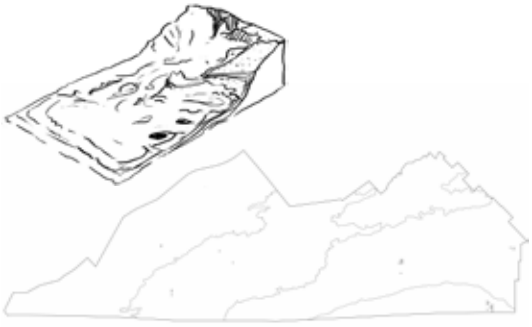
Ambiance minéralisée





Les franges commerciales ou industrielles se distinguent par une forte imperméabilisation des sols. Stationnements, voies larges et bâtiments utilitaires dominent le paysage, générant une ambiance fonctionnelle, souvent dépourvue de végétation et de repères patrimoniaux.

Ambiance d'exploitation des ressources





Les sites d'extraction de sable, de gravier ou de pierre présentent des paysages fortement transformés. Reliefs entaillés, sols nus et infrastructures techniques composent une ambiance brute, industrielle, où l'intervention humaine est immédiatement perceptible.



B Les dynamiques paysagères



← Image 3-213

Elgin, pratique du chaulage

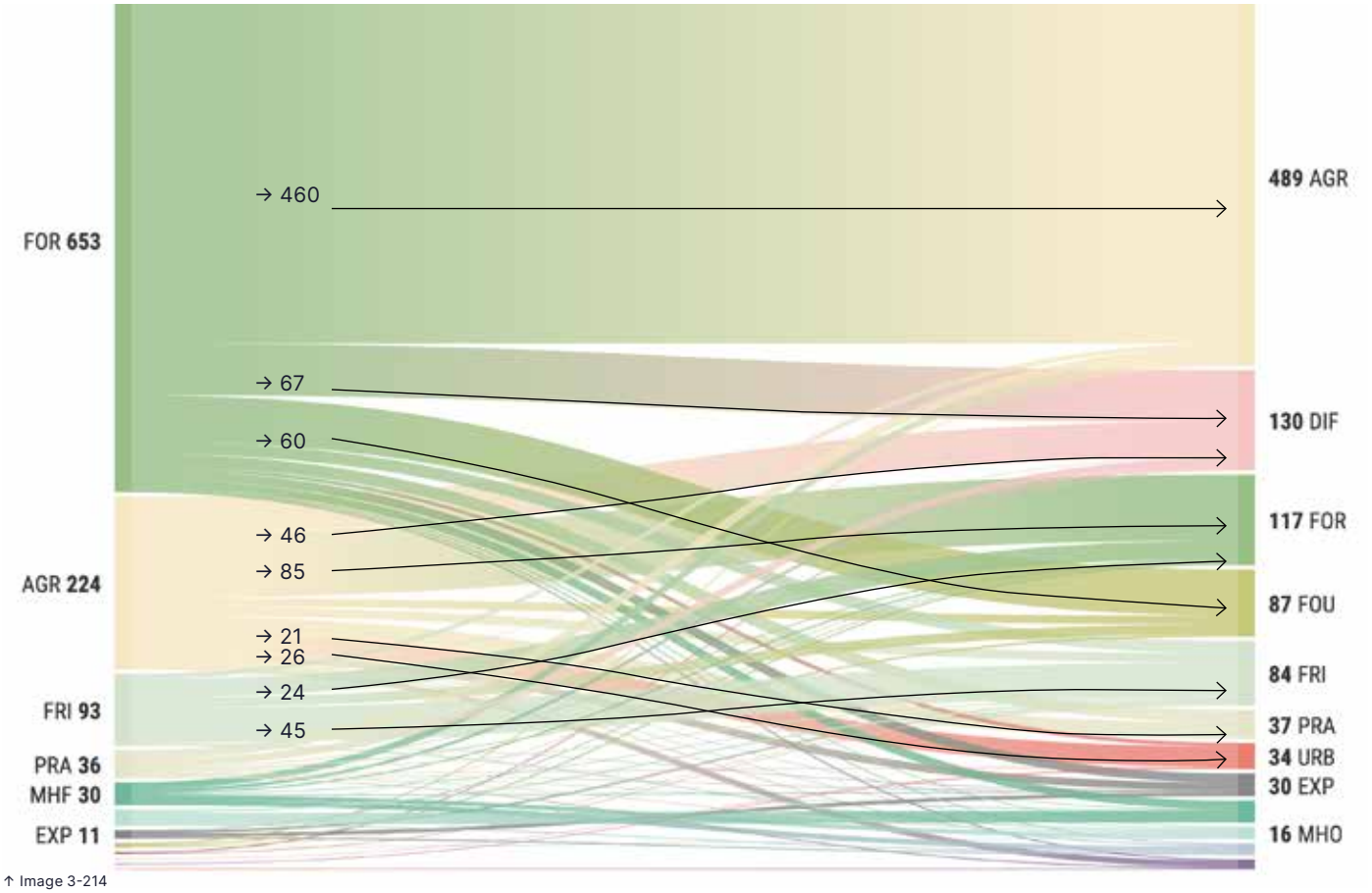
Cette section présente l'analyse des dynamiques paysagères issues de la comparaison des pixels d'ambiance entre 1985 et 2025. Cette lecture spatiale permet d'identifier les principales transitions et d'en mesurer l'ampleur sur quarante ans. Une seconde comparaison, ciblée sur la période 2015-2025, met ces résultats en perspective afin d'évaluer l'évolution du rythme des changements, qu'il s'agisse d'une accélération ou d'un ralentissement. La section expose d'abord les dynamiques détaillées observées, puis propose une synthèse des gains et des pertes touchant les paysages agricoles, forestiers, de friche, de milieux humides et habités.

PRINCIPALES ZONES DE CHANGEMENT (1985-2025)

La comparaison des pixels d'ambiance paysagère de 1985 et de 2025 révèle une tendance lourde dans le Haut-Saint-Laurent : en quatre décennies, 460 pixels (soit 2990 hectares) de paysages forestiers ont cédé leur place à des paysages agricoles, ce qui représente plus de 42 % des changements d'ambiance relevés pour la période. Cette dynamique est répandue à travers le territoire. Le plus souvent, il s'agit de déboisements ponctuels réalisés par des agriculteurs en lisière de forêt. Quelquefois, surtout dans l'ensemble paysager de la Forêt haut-laurentienne (D) et des Adirondacks (E), il s'agit de remise en culture de terres enfrichées depuis quelques décennies, souvent au bénéfice de fourrages ou de cultures fruitières. Les Teafields, dans les municipalités de Godmanchester, de Saint-Anicet et de Sainte-Barbe, ont été particulièrement prisés pour l'agrandissement des plages de cultures maraîchères.

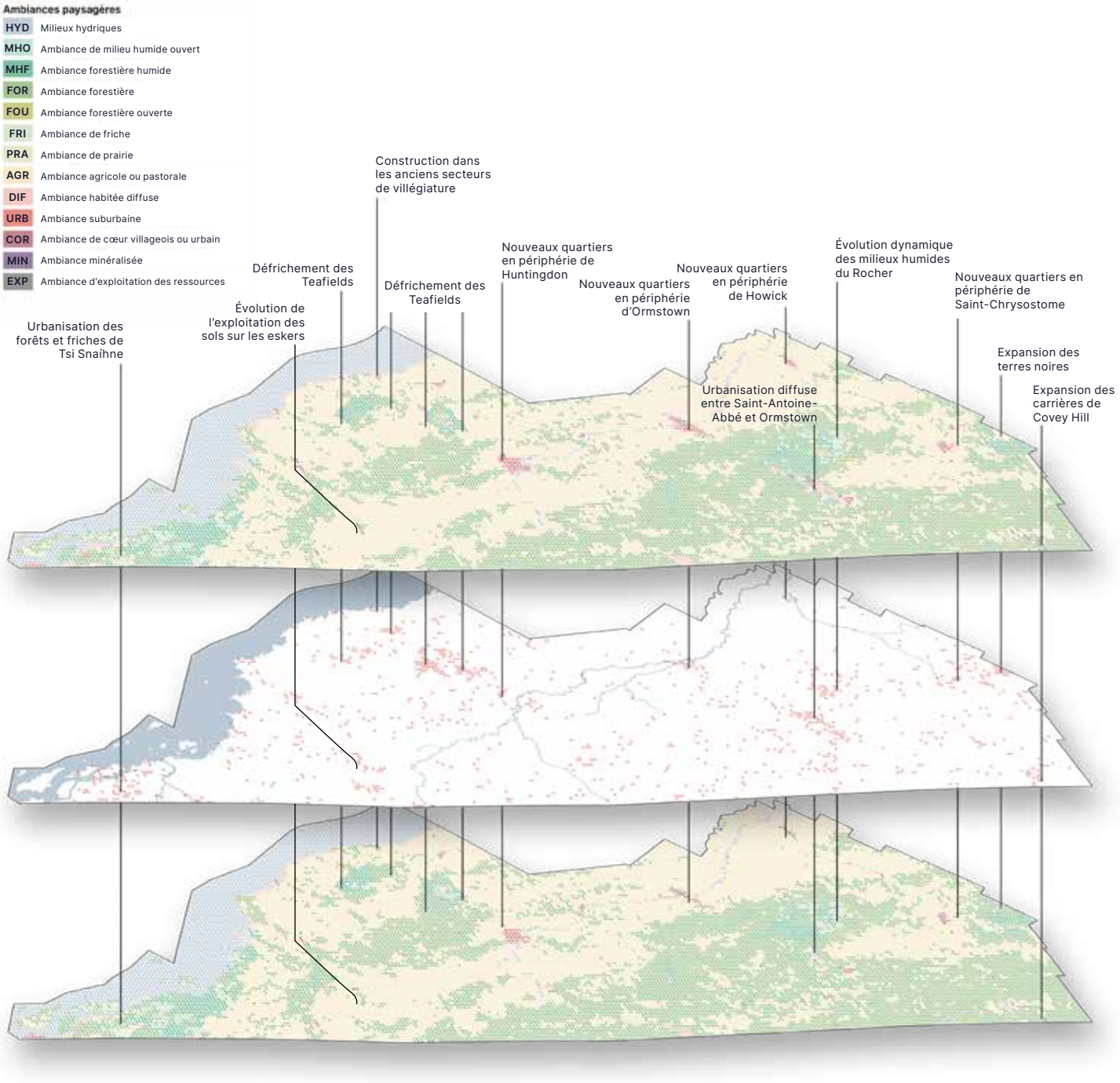
D'autres tendances variées complètent le portrait, notamment l'enfrichement de paysages agricoles (85 pixels / 550 hectares) et l'urbanisation diffuse sur la côte, dans les champs périphériques des villes et dans la forêt (67 pixels / 435 hectares de forêts; 46 pixels / 300 hectares de terres agricoles).

Le diagramme ci-dessous illustre les 9 principales dynamiques transformatives des ambiances paysagères sur 40 ans. La carte de la page suivante révèle les zones où les dynamiques de transformation sont les plus concentrées. Ces zones ont été obtenues par la superposition des cartes de 1985 et de 2025. Les pages suivantes présentent en détail les principales zones dynamiques, puis les tendances propres aux paysages forestiers, agricoles, de milieux humides et habités.



↑ Image 3-214

Principaux changements d'ambiance paysagère, 1985-2025



↑ Carte 3-008

Superposition des ambiances paysagères et principales zones dynamiques, 1985-2025

Les zones dynamiques

1. **Teafields : défrichements et mise en culture des terres noires (environ 135 pixels / 875 hectares)**

   De 1985 à 2025, plus de 800 hectares de tourbières et forêts humides ont cédé leur place à des cultures maraîchères. Les terres organiques des Teafields continuent d'être prisées pour les cultures de spécialité. La tendance ralentit depuis 2015 en raison de nombreuses normes entérinées à la suite du perfectionnement des lois en matière d'environnement.

2. **Tsi Snaíhne : urbanisation diffuse (environ 67 pixels / 435 hectares)**

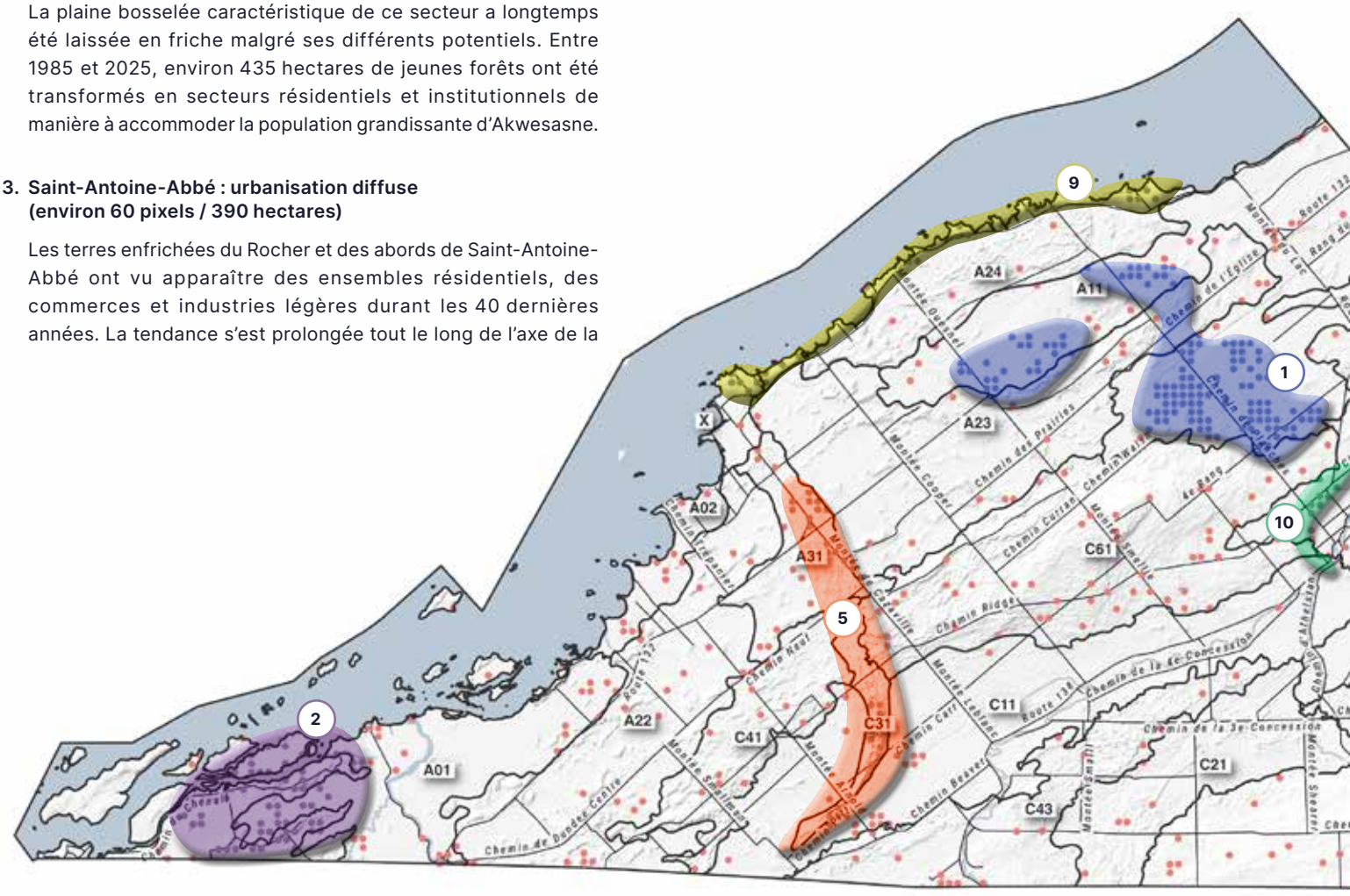
   La plaine bosselée caractéristique de ce secteur a longtemps été laissée en friche malgré ses différents potentiels. Entre 1985 et 2025, environ 435 hectares de jeunes forêts ont été transformés en secteurs résidentiels et institutionnels de manière à accommoder la population grandissante d'Akwesasne.

3. **Saint-Antoine-Abbé : urbanisation diffuse (environ 60 pixels / 390 hectares)**

   Les terres enfrichées du Rocher et des abords de Saint-Antoine-Abbé ont vu apparaître des ensembles résidentiels, des commerces et industries légères durant les 40 dernières années. La tendance s'est prolongée tout le long de l'axe de la route 201 vers Ormstown. La forêt est fortement mitée par l'activité humaine le long de ce corridor.

4. **Rocher : évolution dynamique des milieux humides (environ 43 pixels / 280 hectares)**

   Sur le Rocher, les milieux humides parfois protégés continuent leur évolution dynamique. On compte par exemple bon nombre de marais devenus marécages ainsi que l'inverse. Certaines forêts humides se sont mutées en forêts plus conventionnelles.



5. Eskers : entre poursuite et abandon de l'extraction (environ 38 pixels ou 245 hectares)

Autour du village de Cazaville, des entreprises d'extraction se sont agrandies durant les 40 dernières années en prolongeant leurs activités vers le nord-ouest, le long de la montée de Cazaville. Sur l'esker de Beaver Crossing, une entreprise est encore en fonction, mais les traces d'exploitations abandonnées sont nombreuses. Les sites abandonnés sont entourés de jeunes forêts ou de friches avancées; les carrières sont devenues des étangs fréquentés par les bernaches ou les amateurs de feux de camp.

6. Saint-Chrysostome : expansion des terres noires (environ 17 pixels / 110 hectares)

Au bout du chemin Demers, des tourbières et forêts humides ont été asséchées afin de permettre la culture maraîchère.

7. Ceinture d'Ormstown : développements commerciaux et résidentiels (environ 15 pixels / 95 hectares)

Le long de la voie de ceinture de la route 138, les ensembles résidentiels de faible à moyenne densité sont venus s'adosser à des écrans antibruit (talus); la route 201 a accueilli de nombreux développements commerciaux (supermarchés, stations-service, commerces de détail). Tendance en décélération à partir de 2015.

8. Covey Hill : expansion des carrières sur le flanc est (environ 15 pixels / 95 hectares)

9. Côte anicetoise : agrandissement de la zone résidentielle dans les anciennes zones de villégiature, notamment à Pointe-Biron (environ 14 pixels / 90 hectares)

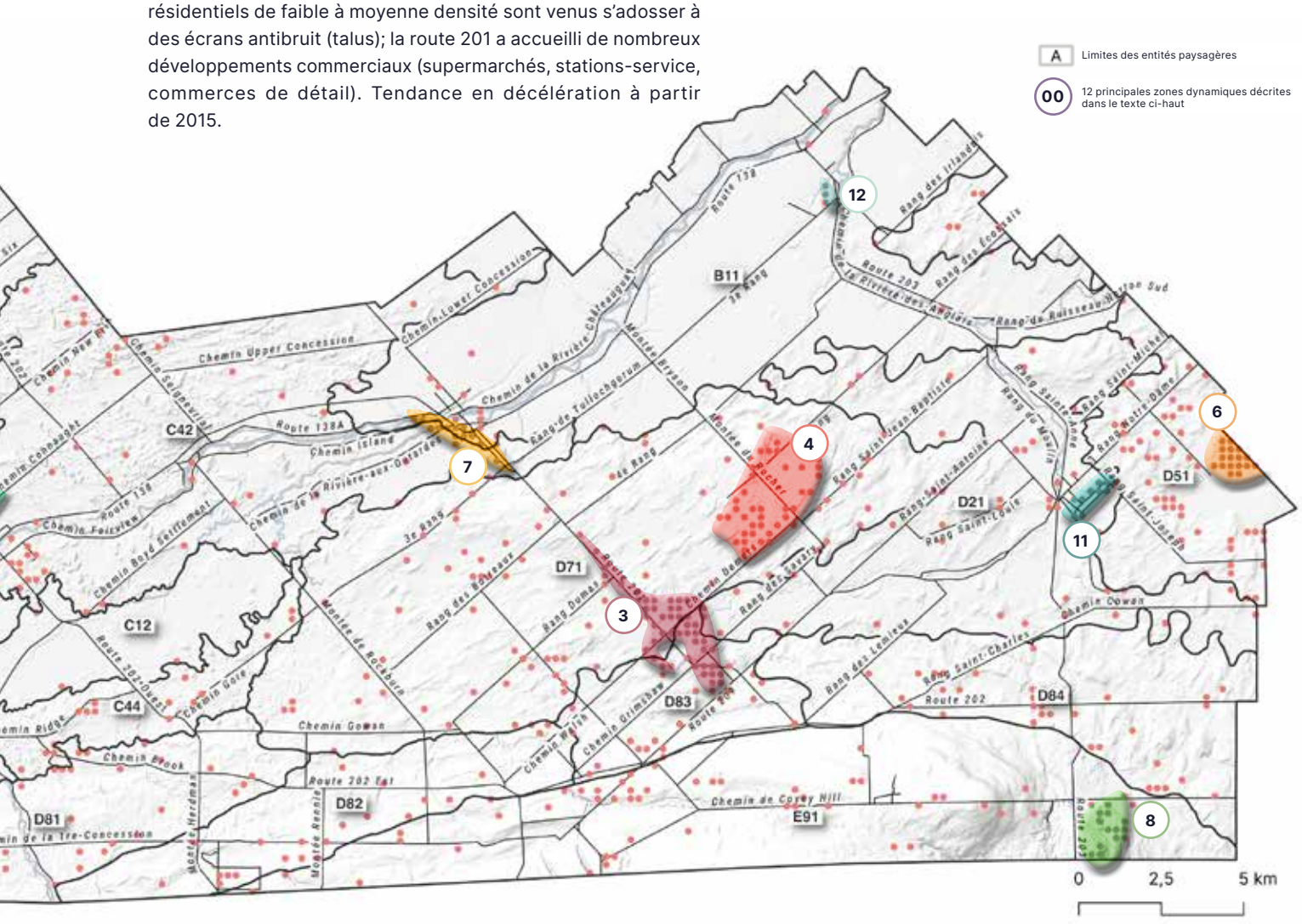
10. Secteur du chemin Ridge, Huntingdon : nouveaux quartiers commerciaux et résidentiels de densité moyenne (environ 12 pixels / 80 hectares)

11. Saint-Chrysostome : apparition de quartiers de faible densité dans les boisés au sud-est du noyau villageois (environ 10 pixels / 65 hectares)

12. Howick : apparition de quartiers résidentiels unifamiliaux au sud-ouest du noyau villageois (environ 6 pixels / 40 hectares)

↓ Carte 3-009

Zones dynamiques, 2025



Dynamiques paysagères fines

Les tableaux des pages suivantes font état des 34 principales dynamiques paysagères fines issues de l'analyse des ambiances pour 1985 et 2025. La transition entre l'ambiance de départ et d'arrivée d'un pixel a été classifiée selon une logique de gain : par exemple, un pixel qui passerait d'une dominance d'ambiance paysagère agricole vers une ambiance de friche est catégorisé comme une dynamique d'enfrichement des terres agricoles (un gain pour les paysages de friche). De la même manière, une transition d'une ambiance forestière vers une ambiance agricole est catégorisée comme une dynamique d'agrandissement du paysage agricole (gain pour le paysage agricole), bien que cette transition signifie aussi un recul des paysages forestiers.

Pour chacune des dynamiques paysagères fines, une analyse du rythme (nombre de pixels par année) a été réalisée. Afin de déterminer si la tendance est à l'amplification ou à la diminution, une comparaison des rythmes 1985-2025 et 2015-2025 a été réalisée. On note que plusieurs dynamiques fines ont connu une décélération au cours des 10 dernières années. L'exception à la règle réside en l'enfrichement des terres agricoles, qui a connu une augmentation marquée et qui opère à un rythme de modéré à rapide (plus de 4 pixels / 29 hectares par année).

Comme la transition d'un pixel d'ambiance peut se traduire à la fois par un gain d'un côté et par une perte de l'autre, des planches illustrant les gains et pertes des principales catégories de paysage ont été montées afin de montrer l'assemblage possible de dynamiques qui les sous-tendent. Par exemple, pour les paysages forestiers, la planche illustrant les gains fera état des dynamiques d'enfrichement qui aboutissent sur le développement de nouveaux couverts forestiers, alors que la planche illustrant les pertes montrera des dynamiques de défrichement à des fins agricoles, d'urbanisation diffuse et mitage forestier, ainsi que l'expansion de certaines activités d'extraction des sols au détriment de la forêt. Ces planches sont présentées à la suite des tableaux des dynamiques fines. Ces dernières sont d'ailleurs numérotées entre 1 et 34, afin de faciliter le lien entre les planches de gains et pertes vers le grand tableau des dynamiques fines.

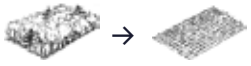
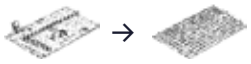
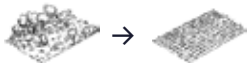
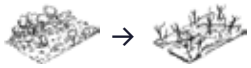
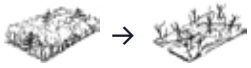
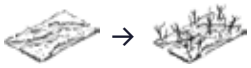
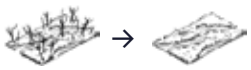
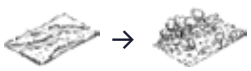




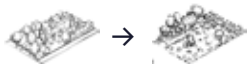
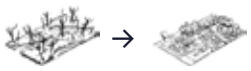
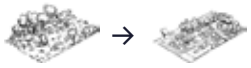
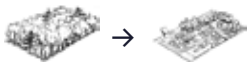
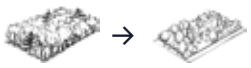
Image 3-215 ↑

L'enfrichement des terres agricoles et des pâturages, principale dynamique paysagère fine en accélération dans le Haut-Saint-Laurent (Dundee)

DYNAMIQUES PAYSAGÈRES DÉTAILLÉES	#	ANALYSE DES TENDANCES (1 PIXEL = 6,5 HECTARES)						
		Présence 1985-2025	Présence 2015-2025	Pixels (85-25)	Pixels (15-25)	Pixels/an (85-25)	Pixels/an (15-25)	Rythme actuel
Agrandissement du paysage agricole au détriment de forêts humides	**1**	X	X	9	5	**0,2**	**0,5**	**Lent**
Agrandissement du paysage agricole au détriment des forêts	**2**	X	X	462	107	**11,6**	**10,7**	**Rapide**
Agrandissement du paysage agricole par la mise en culture de prairies	**3**	X	X	12	3	**0,3**	**0,3**	**Lent**
Remise en culture de paysages de friche	**4**	X	X	6	2	**0,2**	**0,2**	**Lent**
Apparition d'étangs sur d'anciens sites d'extraction	**5**	X		3		**0,1**		**–**
Apparition de milieux humides en contexte de friche	**6**	X	X	4	1	**0,1**	**0,1**	**Lent**
Apparition de milieux humides forestiers	**7**	X	X	13	2	**0,3**	**0,2**	**Lent**
Apparition de milieux humides ouverts	**8**	X		2		0,1		–
Transition de marais à marécage	**9**	X	X	15	1	**0,4**	**0,1**	**Lent**
Transition de marécage à marais	**10**	X	X	6	3	**0,2**	**0,3**	**Lent**
Assèchement de certains milieux humides forestiers	**11**	X	X	3	2	**0,1**	**0,2**	**Lent**
Assèchement de certains milieux humides ouverts	**12**	X		3		0,1		–
Transition de l'agriculture vers l'élevage / Enfrichement potentiel	**13**	X	X	21	9	**0,5**	**0,9**	**Lent à modéré**
Processus d'enfrichement continu	**14**	**X**	**X**	**45**	**45**	**S.O.**	**S.O.**	**Modéré**
Enfrichement de terres agricoles	**15**	X	X	116	44	**2,9**	**4,4**	**Modéré à rapide**
Enfrichement de terres agricoles et apparition de milieux humides	**16**	X	X	3	1	**0,1**	**0,1**	**Lent**
Enfrichement des sites d'exploitation des sols	**17**	X		4		0,1		–

Tendance (rythme 2015-2025 comparé au rythme 1985-2025)	5 entités paysagères principales (nombre de pixels transformés, si supérieur à 1)					
↑ _ en augmentation marquée	A11 (5)	C42 (2)				
↘ _ en ralentissement	A11 (102)	D51 (52)	C61 (36)	D71 (31)	C42 (30)	
→ _ stable	E91 (4)	D83 (2)				
→ _ stable	A11 (3)					
– à l'arrêt	A31 (2)					
→ _ stable	A01 (2)	D71 (2)				
↘ _ en ralentissement	A01 (5)	A21 (3)	D71 (3)			
– à l'arrêt	A01 (2)					
↘ _ en ralentissement	D71 (6)	A01 (4)	A11 (4)			
↗ _ en accélération	D71 (4)					
↗ _ en accélération	A01 (2)					
– à l'arrêt	A01 (3)					
↑ _ en augmentation marquée	D71 (5)	D21 (4)	D83 (3)	D51 (2)	D84 (2)	
→ _ stable	D71 (22)	A11 (5)	A21 (5)	C31 (3)	E91 (3)	
↑ _ en augmentation marquée	D71 (18)	C42 (8)	D93 (8)	A11 (7) C44 (7) C61 (7)	D51 (7) D84 (7)	
→ _ stable	A01 (3)					
– à l'arrêt	C31 (3)					

DYNAMIQUES PAYSAGÈRES DÉTAILLÉES	#	ANALYSE DES TENDANCES (1 PIXEL = 6,5 HECTARES)						
		Présence 1985-2025	Présence 2015-2025	Pixels (85-25)	Pixels (15-25)	Pixels/an (85-25)	Pixels/an (15-25)	Rythme actuel
Apparition de jeunes forêts en succession à la friche	**18**	X	X	39	12	**1,0**	**1,2**	**Modéré**
Ouverture progressive de certains paysages forestiers	**19**	X	X	93	11	**2,3**	**1,1**	**Modéré**
Effacement du cœur de Doréa	**20**	X		3		0,1		–
Étalement de faible densité - au détriment de forêts humides	**21**	X	X	4	1	**0,1**	**0,1**	**Lent**
Étalement de faible densité - au détriment de friches	**22**	X		1		0,0		–
Étalement de faible densité - au détriment de paysages agricoles	**23**	X	X	56	6	**1,4**	**0,6**	**Lent à modéré**
Étalement de faible densité - au détriment de paysages forestiers	**24**	X	X	67	13	**1,7**	**1,3**	**Modéré**
Expansion du paysage urbain habité - au détriment du paysage agricole	**25**	X	X	27	7	**0,7**	**0,7**	**Lent à modéré**
Expansion du paysage urbain habité - au détriment du paysage forestier	**26**	X	X	5	1	**0,1**	**0,1**	**Lent**
Minéralisation du paysage forestier / Expansion des quartiers commerciaux et industriels	**27**	X		2		0,1		–
Minéralisation du paysage rural / Expansion des quartiers commerciaux et industriels	**28**	X	X	10	1	**0,3**	**0,1**	**Lent**
Minéralisation du paysage urbain	**29**	X	X	1	1	**0,0**	**0,1**	**Lent**
Activités extractives en opération continue	**30**	**X**	**X**	**5**	**5**	**S.O.**	**S.O.**	-
Expansion des activités d'extraction des sols - au détriment de friches agricoles	**31**	X	X	1	1	**0,0**	**0,1**	**Lent**
Expansion des activités d'extraction des sols - au détriment de paysages agricoles	**32**	X	X	11	2	**0,3**	**0,2**	**Lent**
Expansion des activités d'extraction des sols - au détriment de paysages forestiers	**33**	X	X	12	3	**0,3**	**0,3**	**Lent**
Expansion des activités d'extraction des sols - au détriment de paysages forestiers humides	**34**	X	X	1	1	**0,0**	**0,1**	**Lent**

Tendance (rythme 2015-2025 comparé au rythme 1985-2025)	5 entités paysagères principales (nombre de pixels transformés, si supérieur à 1)					
↗ _ en accélération	**D71 (14)**	**A11 (12)**	**A21 (4)**	**A01 (2)**	**E91 (2)**	
↓ _ en régression marquée	**D71 (19)**	**E91 (11)**	**A01 (8)**	**D81 (7)**	**A11 (6)**	
– à l'arrêt	**E91 (3)**					
→ _ stable						
– à l'arrêt						
↓ _ en régression marquée	**C42 (12)**	**A21 (11)**	**D21 (9)**	**B11 (5)**	**A24 (4)**	
↘ _ en ralentissement	**D83 (18)**	**D71 (10)**	**A24 (9)**	**A02 (7)**	**A21 (6)**	
→ _ stable	**B11 (10)**	**C42 (7)**	**A11 (3)**	**D21 (3)**		
→ _ stable	**D83 (18)**	**D71 (10)**	**A24 (9)**	**A02 (7)**	**A21 (6)**	
– à l'arrêt						
↘ _ en ralentissement	**B11 (2)**	**C42 (2)**	**D51 (2)**	**D71 (2)**		
↗ _ en accélération						
→ _ stable	**E91 (3)**					
↗ _ en accélération						
↘ _ en ralentissement	**D71 (4)**	**E91 (4)**	**C31 (2)**			
→ _ stable	**E91 (5)**	**D71 (3)**	**C61 (2)**			
↗ _ en accélération						

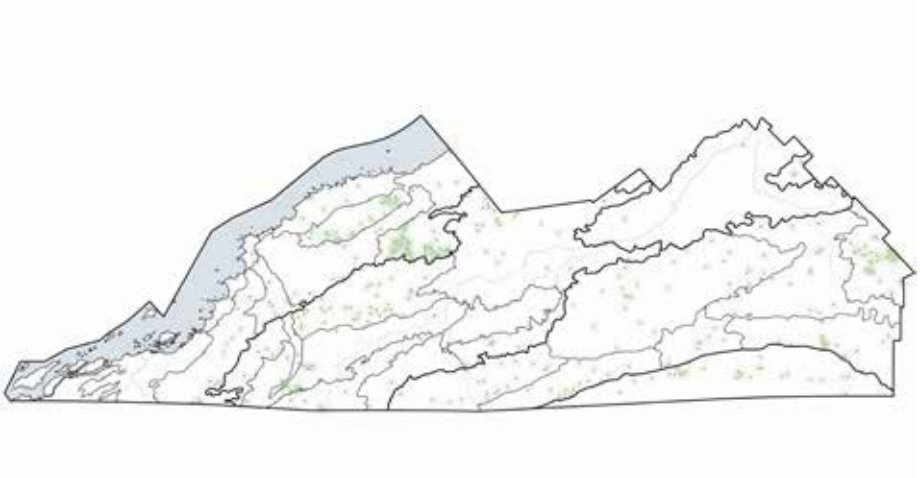
Dynamiques des paysages agricoles

GAINS :

3180 ha

(489 px)

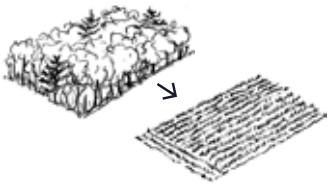
Carte 3-010 →
Dynamiques agricoles (gains)



2. Agrandissement du paysage agricole au détriment des forêts (+462 px)

Municipalités : **GOD**,**ANI**,**CHR**,HIN,HAV,FRA,ORM,BAR

Entités : **A11**,**D51**,**C61**,D71,C42,E91,D21,C11,D81,A23/A22

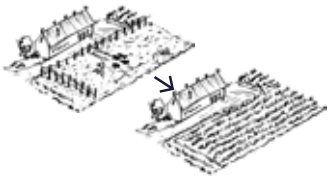


Entre 1985 et 2025, la dynamique observée traduit un gain net et une expansion des paysages agricoles, totalisant environ 3 000 hectares, principalement au détriment des milieux forestiers. Elle est particulièrement marquée à Godmanchester, puis à Saint-Anicet et Saint-Chrysostome, plus faiblement à Hinchinbrooke, Havelock, Franklin, Ormstown et Sainte-Barbe. Cette expansion concerne notamment les entités A11, D51, C61, D71, C42, E91, D21, C11, D81 et A23/A22.

3. Agrandissement du paysage agricole par la mise en culture de prairies (+12 px)

Municipalités : **FRA**,HIN

Entités : **E91**,D83; D84,C61,D71,A02,D81,D82 (1 px)

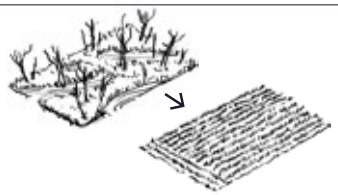


Entre 1985 et 2025, cette dynamique correspond à un gain modéré des paysages agricoles par la mise en culture de prairies, représentant environ 78 hectares. Elle s'observe principalement à Franklin, puis à Hinchinbrooke. L'évolution touche surtout les entités E91 et D83; des changements plus ponctuels, d'environ 6,5 hectares chacun, sont relevés dans les entités D84, C61, D71, A02, D81 et D82.

1. Agrandissement du paysage agricole au détriment de forêts humides (+9 px)

Municipalités : **GOD**,ANI; HIN,ELG,AKW (1 px seulement)

Entités : **A11**,C42; A21,C43 (1 px seulement)



Entre 1985 et 2025, la dynamique observée traduit un gain limité, mais ciblé des paysages agricoles, résultant de la conversion de forêts humides sur environ 59 hectares. Elle est surtout perceptible à Godmanchester et Saint-Anicet. Des évolutions plus ponctuelles sont notées à Hinchinbrooke, Elgin et Akwesasne. Cette expansion concerne principalement les entités A11 et C42; des gains très localisés sont également observés dans les entités A21 et C43.







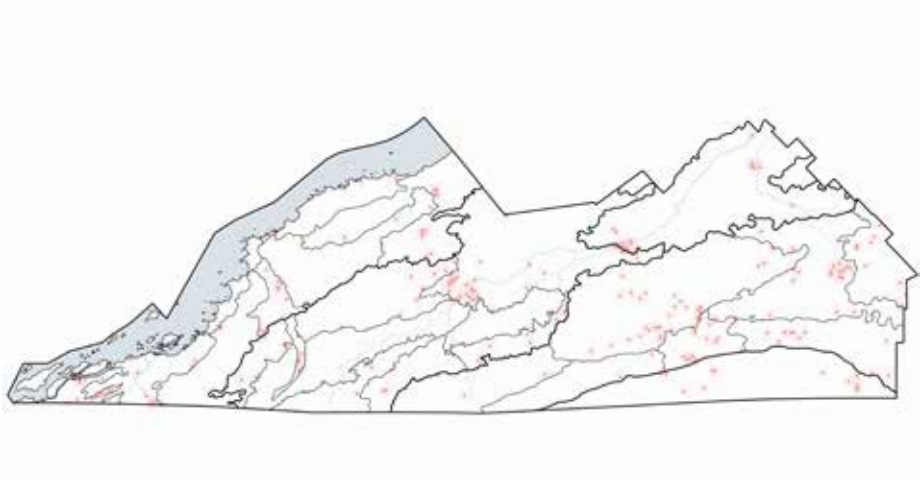
PERTES :

1590 ha

(245 px)

Carte 3-011 →

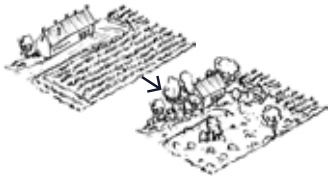
Dynamiques agricoles (pertes)



15 et 16. Enfrichement des terres agricoles (-119 px)

Municipalités : **FRA**,HIN,DUN.GOD,CHR

Entités : D71,A01,D83,C52,D84,C61,C44,A11,D51

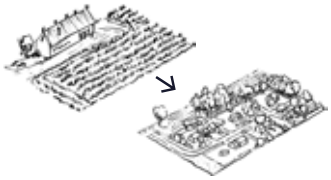


Entre 1985 et 2025, la dynamique observée correspond à une régression marquée des paysages agricoles, liée à l'enfrichement d'environ 774 hectares de terres cultivées. Elle est surtout concentrée à Franklin, puis touche Hinchinbrooke, Dundee, Godmanchester et Saint-Chrysostome. Cette perte agricole concerne notamment les entités D71 (le Rocher), puis A01, D83, C52, D84, C61, C44, A11 et D51, traduisant un recul structurant de l'occupation agricole.

23. Étalement de faible densité au détriment de paysages agricoles (-56 px)

Municipalités : AKW,CHR,HIN,ORM,ANI,DUN

Entités : C42,A21,D21,B11,A24,D83,A31,A02

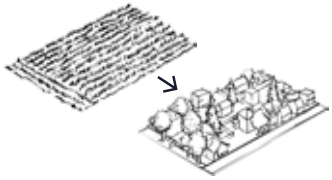


Entre 1985 et 2025, cette dynamique se traduit par une perte des paysages agricoles liée à l'étalement résidentiel de faible densité, totalisant environ 364 hectares. Elle est principalement observée à Akwesasne, puis à Saint-Chrysostome, Hinchinbrooke, Ormstown, Saint-Anicet et Dundee. Cette régression touche notamment les entités C42, A21, D21, B11, A24, D83, A31 et A02.

25. Expansion du paysage urbain au détriment du paysage agricole (-27 px)

Municipalités : **ORM**,HUN,CHR,BAR,HOW/TSS,ANI

Entités : **B11**,C42,A11,D21



Entre 1985 et 2025, cette dynamique correspond à une perte des paysages agricoles liée à l'expansion de quartiers résidentiels de densité moyenne ou plus élevée, représentant environ 176 hectares. Elle est surtout concentrée à Ormstown, puis observée à Huntingdon, Saint-Chrysostome, Sainte-Barbe, Howick, Très-Saint-Sacrement et Saint-Anicet. Cette régression touche principalement l'entité B11, puis plus ponctuellement C42, A11 et D21.







Dynamiques des paysages forestiers

GAINS :

250 ha
(39 px)

DYNAMIQUES CONTINUES :

605 ha
(93 px)

Carte 3-012 ↘

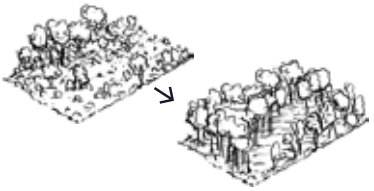
Dynamiques forestières (gains)



18. Apparition de jeunes forêts en succession à la friche (+39 px)

Municipalités : **FRA**,ANI,DUN

Entités : **D71**,**A11**

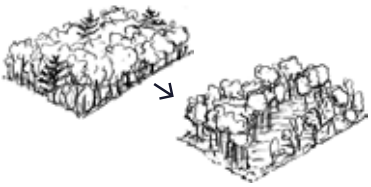


Entre 1985 et 2025, cette dynamique traduit une progression des paysages forestiers par l'apparition de jeunes forêts en succession sur d'anciennes friches, représentant environ 254 hectares. Elle est surtout observée à Franklin, puis à Saint-Anicet et Dundee. Cette expansion forestière concerne principalement les entités D71 et A11, où les friches évoluent vers des formations boisées structurantes.

19. Ouverture progressive de paysages forestiers, dynamique continue (+93 px)

Municipalités : FRA,DUN,HAV,HIN,GOD

Entités : D71,E91,A01



Entre 1985 et 2025, cette dynamique correspond à un processus continu d'ouverture des paysages forestiers, sans représenter un gain ni une perte nette, sur environ 605 hectares. Elle est observée principalement à Franklin et Dundee, puis à Havelock, Hinchinbrooke et Godmanchester. Le phénomène touche les entités D71, E91 et A01, traduisant une recomposition graduelle des structures forestières.





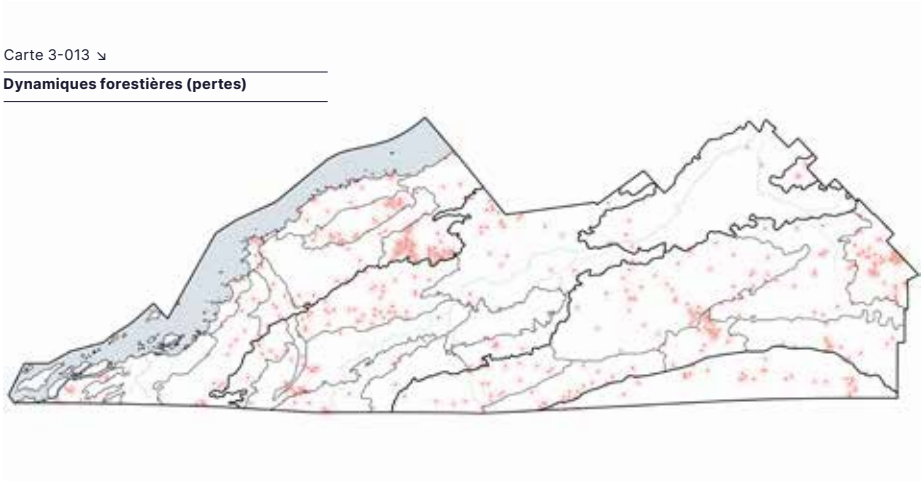
PERTES :

3595 ha

(553 px)

Carte 3-013 ↘

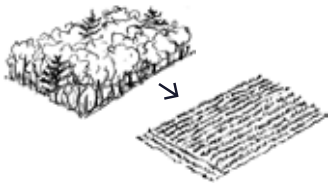
Dynamiques forestières (pertes)



2. Agrandissement du paysage agricole au détriment des forêts (-462 px)

Municipalités : **GOD**,**ANI**,**CHR**,HIN,HAV,FRA,ORM,BAR

Entités : **A11**,**D51**,**C61**,D71,C42,E91,D21,C11,D81,A23/A22

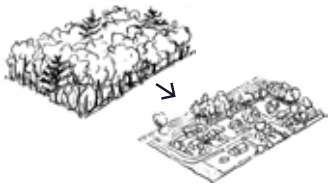


Entre 1985 et 2025, cette dynamique traduit un recul marqué des paysages forestiers, résultant de leur conversion en terres agricoles sur environ 3 000 hectares. Elle est surtout observée à Godmanchester, puis à Saint-Anicet et Saint-Chrysostome, avant de s'atténuer à Hinchinbrooke, Havelock, Franklin, Ormstown et Sainte-Barbe. La perte forestière touche notamment les entités A11, D51, C61, D71, C42, E91, D21, C11, D81 et A23/A22.

24. Étalement de faible densité au détriment des forêts (-67 px)

Municipalités : **FRA**,**ANI**

Entités : **D83**,D71,A24



Entre 1985 et 2025, cette dynamique correspond à un recul des paysages forestiers lié à l'étalement résidentiel de faible densité, représentant environ 436 hectares. Elle est principalement observée à Franklin, puis à Saint-Anicet. La perte forestière concerne surtout les entités D83 et D71, ainsi que l'entité A24, où la fragmentation du couvert boisé accompagne l'implantation diffuse de l'habitat.

33. Expansion des activités d'extraction des sols au détriment des forêts (-12 px)

Municipalités : **HAV**,**FRA**,GOD

Entités : **E91**,**C71**,D61



Entre 1985 et 2025, cette dynamique traduit un recul ponctuel des paysages forestiers lié à l'expansion des activités d'extraction des sols, représentant environ 78 hectares. Elle est observée principalement à Havelock, puis à Franklin et Godmanchester. La perte forestière touche les entités E91, C71 et D61, où l'ouverture des sites d'extraction fragmente localement le couvert boisé.







Dynamiques des paysages de milieux humides

GAINS :

160 ha
(25 px)

DYNAMIQUES CONTINUES :

135 ha
(21 px)

Carte 3-014 ↘
Dynamiques des milieux humides (gains)



9. Transition de marais à marécage, dynamique continue (15 px)

Municipalités : DUN,FRA,CHR,GOD

Entités : **D71**,A11,A01

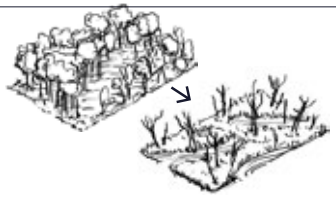


Entre 1985 et 2025, cette dynamique correspond à un processus continu de transformation des milieux humides, sans gain ni perte nette, sur environ 98 hectares. Elle est observée principalement à Dundee et Franklin, puis à Saint-Chrysostome et Godmanchester. La transition principalement l'entité D71 (le Rocher), mais aussi les entités A11 et A01, traduisant une évolution graduelle des conditions hydriques et de la structure végétale.

7. Apparition de milieux humides forestiers — gain (+13 px)

Municipalités : **AKW**,DUN

Entités : **A01**,A21,D71



Entre 1985 et 2025, cette dynamique correspond à un gain des paysages de milieux humides souvent au sein de forêts. Approximativement 85 hectares forestiers (1985) ont été détectés comme des forêts humides (2025). La dynamique est principalement observée à Akwesasne, puis à Dundee. Cette progression concerne les entités A01, A21 et D71. Elle peut être liée à des barrages de castor ou, parfois, à des imprécisions de photo-interprétation.

10. Transition de marécage à marais, dynamique continue (6 px)

Municipalités : ORM; FRA,TSS,ELG,DUN (1 px)

Entités : **D71**; C42,A01 (1 px seulement)



Entre 1985 et 2025, cette dynamique correspond à un processus continu de transformation des milieux humides, sans gain ni perte nette, sur environ 39 hectares. Elle est surtout observée à Ormstown. Des transitions plus ponctuelles, d'environ 6,5 hectares chacune, sont notées à Franklin, Très-Saint-Sacrement, Elgin et Dundee. Le phénomène concerne principalement l'entité D71; des évolutions très localisées touchent aussi les entités C42 et A01.







PERTES :
200 ha
(31 px)

Carte 3-015 ↘

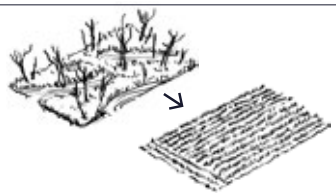
Dynamiques des milieux humides (pertes)



1. Agrandissement du paysage agricole au détriment de forêts humides (-9 px)

Municipalités : **GOD**,ANI; HIN,ELG,AKW (1 px seulement)

Entités : **A11**,C42; A21,C43 (1 px seulement)

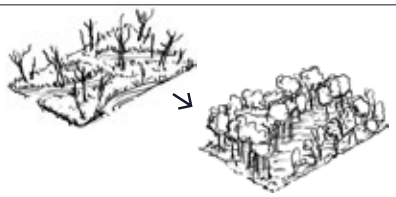


Entre 1985 et 2025, cette dynamique correspond à une perte de superficie des paysages de milieux humides, liée à leur conversion en terres agricoles, sur environ 59 hectares. Elle est surtout observée à Godmanchester et Saint-Anicet, autour des Teafields. Des pertes plus ponctuelles, d'environ 6,5 hectares chacune, sont notées à Hinchinbrooke, Elgin et Akwesasne. Cette régression touche principalement les entités A11 et C42; reculs localisés dans A21 et C43.

10 et 11. Assèchement de milieux humides forestiers ou ouverts (-6 px)

Municipalités : **DUN**; FRA,AKW (1 px seulement)

Entités : **A01**; D71 (1 px seulement)

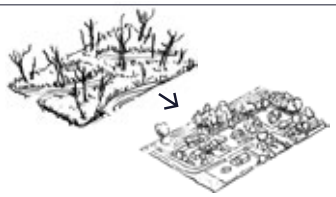


Entre 1985 et 2025, cette dynamique traduit une perte de superficie des paysages de milieux humides, liée à l'assèchement de milieux humides forestiers ou ouverts, totalisant environ 39 hectares. Elle est principalement observée à Dundee. Des pertes plus ponctuelles, d'environ 6,5 hectares chacune, sont relevées à Franklin et à Akwesasne. Le phénomène concerne surtout l'entité A01, tandis qu'un assèchement très localisé est noté dans l'entité D71.

21. Étalement de faible densité au détriment de forêts humides (-4 px)

Municipalités : DUN,BAR,HIN,GOD (tous 1 px seulement)

Entités : A02,A24,C42,D82 (tous 1 px seulement)



Entre 1985 et 2025, cette dynamique correspond à une perte ponctuelle des paysages de milieux humides, liée à l'étalement résidentiel de faible densité, totalisant environ 26 hectares. Elle est observée de façon très localisée à Dundee, Sainte-Barbe, Hinchinbrooke et Godmanchester. Les pertes, d'environ 6,5 hectares chacune, touchent les entités A02, A24, C42 et D82.







Dynamiques des paysages habités

GAINS :
1125 ha
(173 px)

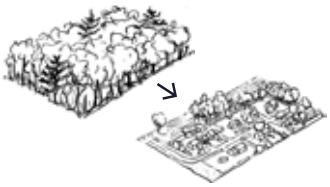
Carte 3-016 ↘
Dynamiques des paysages habités (gains)



24. Étalement de faible densité au détriment de paysages forestiers (+67 px)

Municipalités : **FRA**,**ANI**

Entités : **D83**,D71,A24

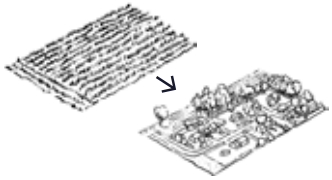


Entre 1985 et 2025, cette dynamique correspond à une progression des paysages habités, marquée par l'étalement résidentiel de faible densité au sein d'anciens paysages forestiers, sur environ 436 hectares. Elle est principalement observée à Franklin, puis à Saint-Anicet. Cette construction de nouveaux paysages habités concerne les entités D83, D71 et A24, où l'implantation diffuse du bâti transforme durablement les structures paysagères locales.

23. Étalement de faible densité au détriment de paysages agricoles (+56 px)

Municipalités : AKW,CHR,HIN,ORM,ANI,DUN

Entités : C42,A21,D21,B11,A24,D83,A31,A02

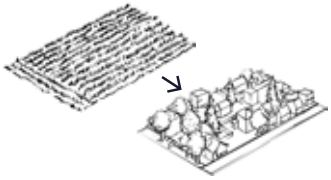


Entre 1985 et 2025, cette dynamique correspond à une progression des paysages habités, associée à l'étalement résidentiel de faible densité au détriment des paysages agricoles, sur environ 364 hectares. Elle est principalement observée à Akwesasne, puis à Saint-Chrysostome, Hinchinbrooke, Ormstown, Saint-Anicet et Dundee. Cette expansion concerne les entités C42, A21, D21, B11, A24, D83, A31 et A02.

25. Expansion du paysage urbain habité au détriment du paysage agricole (+27 px)

Municipalités : **ORM**,HUN,CHR,BAR,HOW/TSS,ANI

Entités : **B11**,C42,A11,D21



Entre 1985 et 2025, cette dynamique correspond à une progression des paysages habités, marquée par l'expansion du paysage urbain au détriment des terres agricoles, sur environ 176 hectares. Elle est surtout observée à Ormstown, puis à Huntingdon, Saint-Chrysostome, Sainte-Barbe, Howick, Très-Saint-Sacrement et Saint-Anicet. Cette expansion concerne les entités B11, C42, A11 et D21.





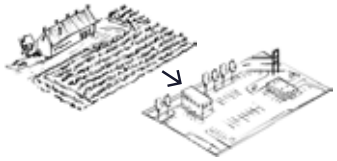


PERTES :
20 ha
(3 px)

28. Minéralisation du paysage rural/ Expansion des quartiers commerciaux et industriels (+10 px)

Municipalités : **FRA**,CHR,ORM,HIN,HUN,ANI

Entités : B11,D71, C42,D51; D83,A31 (1 px)

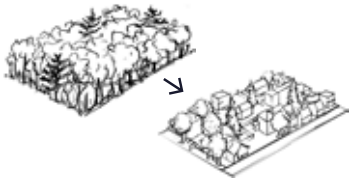


Entre 1985 et 2025, cette dynamique correspond à une progression des paysages habités, liée à la minéralisation du paysage rural et à l'expansion de quartiers commerciaux et industriels, sur environ 65 hectares. Elle est observée à Franklin, Saint-Chrysostome, Ormstown, Hinchinbrooke, Huntingdon et Saint-Anicet. Elle touche principalement les entités B11, D71, C42 et D51; des développements très ponctuels, d'environ 6,5 hectares, sont aussi notés dans les entités D83 et A31.

26. Expansion du paysage urbain habité au détriment du paysage forestier (+5 px)

Municipalités : **AKW**,**ORM**

Entités : **A21**,**B11**



Entre 1985 et 2025, cette dynamique correspond à une progression des paysages habités, liée à l'expansion du tissu urbain au détriment des paysages forestiers, sur environ 33 hectares. Elle est observée à Ahkwesáhsne et à Ormstown. Cette construction de nouveaux paysages habités concerne les entités A21 et B11, où l'implantation du bâti transforme localement les milieux forestiers.

21. Effacement du noyau habité de Doréa (-3 px)

Municipalités : FRA

Entités : E91



Entre 1985 et 2025, cette dynamique correspond à l'effacement progressif du cœur du hameau de Doréa, fondé autour de l'institut du même nom, fermé en 1995 puis démoli à partir de 2017, sur environ 20 hectares. Observée à Franklin, dans l'entité E91, elle se traduit par la disparition complète du bâti, ne laissant subsister que des chemins de service et quelques infrastructures électriques résiduelles.







